

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
MONTESQUIEU

LETTRES PERSANES

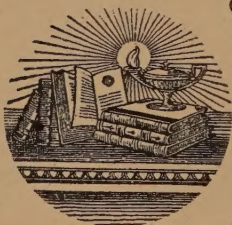
TOME PREMIER



844.52
M779c
VI

DEO ADJUVANTE
NON
TIMENDUM

K
CM



XAVIER UNIVERSITY
LIBRARY
NEW ORLEANS, LA.

SEC. 844.52

LIB. M779c - 1929

ACCES. 25240 - v.1

DONATED BY

French Government

LETTRES PERSANES

TOME PREMIER

Il a été tiré de cet ouvrage : 200 exemplaires sur papier de chiffé d'Auvergne, au filigrane



numérotés de 1 à 200 ; 300 exemplaires sur papier Biblio-Pelure India, numérotés de 201 à 500.

Il a été tiré, en outre, sur papier de chiffé d'Auvergne 16 exemplaires hors commerce numérotés de A à P.

*Le dépôt général de la Collection
LES TEXTES FRANÇAIS, est confié à la
SOCIÉTÉ LES BELLES LETTRES,
95, Boulevard Raspail, Paris, VI^e,
qui en assure le service aux libraires.*

LES TEXTES FRANÇAIS
COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE
PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES
DE L'ASSOCIATION GUILLAUME BUDÉ

MONTESQUIEU

LETTRES PERSANES

TEXTE ÉTABLI ET PRÉSENTÉ PAR

ÉLIE CARCASSONNE

Professeur à la Faculté des Lettres de Caen

TOME PREMIER



ÉDITIONS FERNAND ROCHES

150, Boulevard Saint-Germain, 150

PARIS

1929

Conformément aux principes de la Collection
LES TEXTES FRANÇAIS, *ce volume a été soumis à*
l'approbation du Comité de Publication, qui a chargé
M. Auguste Dupouy d'en faire la révision en colla-
boration avec M. Élie Carcassonne.

Tous droits réservés pour tous pays.
Copyright by Éditions Fernand Roches, Paris, 1929.

13240

844.5
M 779c
V.I

INTRODUCTION

Montesquieu, qui n'avoua jamais publiquement les Lettres Persanes, ne fut pas prodigue de confidences sur leur genèse et l'histoire de leur publication : il faut nous contenter là-dessus d'indications assez maigres. Son ami, l'abbé de Guasco, dit qu'il commença de les écrire fort jeune, et sans dessein arrêté, voulant seulement se délasser des études de droit imposées par son père¹ (qu'il perdit à vingt-quatre ans). Le rapport n'a rien d'invraisemblable, et l'on croira volontiers que tels personnages du roman aient de bonne heure hanté ses rêves. Puis, les charges vinrent avec les années : conseiller à vingt-cinq ans, en 1714, président à vingt-sept, Montesquieu s'acquitte de sa tâche avec conscience et ennui, entre à l'Académie de Bordeaux, disserte sur l'usage des glandes rénales et sur les causes de l'écho : des Lettres Persanes, point de trace dans sa vie officielle ; elles sont sa revanche intime sur les contraintes de son métier. C'est alors qu'il dut composer les parties les plus graves de l'œuvre, mais

1. Lettres familières du président de Montesquieu, 1767, in-8, pp. 187 sq., note.

rien ne permet de dater chaque lettre avec précision. Quoi qu'il en soit, en 1721, encouragé par ses intimes¹, le président se décide à favoriser le public : son secrétaire, l'abbé Duval, porte le manuscrit en Hollande et l'y fait imprimer secrètement². Pourtant, les deux volumes in-12 de cette première édition portent, avec le millésime de 1721, l'adresse de Pierre Marteau, à Cologne ; mais par une ruse fréquente au XVIII^e siècle, les noms du libraire et de la ville sont supposés ; M. Barckhausen, confirmant le témoignage de Guasco, a reconnu le papier et les caractères de l'imprimeur Jacques Desbordes, d'Amsterdam.

« Ouvrage abandonné dès sa naissance », disaient des Lettres Persanes les Pensées manuscrites de Montesquieu : de fait, si les éditions se multiplient après 1721, rien ne montre, pendant longtemps, que l'écrivain s'en soit mêlé : il est tout à ses voyages, aux Considérations et à l'Esprit des lois ; mais, sa grande œuvre achevée, il soumit à une révision critique ses premières productions. « Huart, écrit-il à Guasco, le 4 octobre 1752, veut faire une nouvelle édition des Lettres Persanes ; mais il y a quelques juvenilia que je voudrais auparavant retoucher³ ». A ce scrupule est dû le Supplément ajouté, en 1754, à une édition qui porte, elle aussi, l'adresse de Pierre Marteau. Les juvenilia dont Montesquieu parle sont les traits sur la religion : désormais, une apologie intitulée Quelques Réflexions sur les Lettres Persanes tentait de les justifier, et divers

1. Cf. Ibid., pp. 60-61, note.

2. Ibid., p. 15, note.

3. Correspondance de Montesquieu, éd. Gébélín et Morize, Tome II, p. 444.

changements du texte en atténuaient la hardiesse¹. En outre, aux 150 lettres de l'édition princeps, le Supplément en joignait onze : une lettre contre le suicide, qu'un des Persans avait défendu, cinq lettres où il s'agit du harem, cinq lettres anecdotiques ou morales. Au total, on remarque plus de réserve sur les sujets religieux, mais l'œuvre n'a rien perdu, — bien au contraire, — de sa vivacité d'allures et de son parfum oriental.

D'ailleurs, au moment même où parut cette édition, Montesquieu était décidé à faire d'autres changements, dont les Archives de la Brède ont révélé la teneur exacte. C'est tout un dossier des Lettres Persanes que M. Barckhausen a retrouvé dans ces précieux papiers : d'abord un cahier intitulé « Corrections des Lettres Persanes sur la première édition, imprimée à Cologne, chez Pierre Marteau, en 1721, en 2 volumes in-12... Nouvelle copie. »

Ces corrections, comme nous l'apprend une note manuscrite, furent terminées en 1754², mais une autre note nous avertit que cette copie même « n'est plus la dernière. J'ai fait depuis des corrections qui ont été mises dans la copie faite en grand papier ». Celle-ci consiste en un cahier plus haut et plus large que le précédent, qui a pour titre : « Corrections des Lettres persanes. — Dernière Copie. » Montesquieu s'y réfère également, pour le corriger, au texte de la première édition, et il commande en outre d'y fondre le contenu d'un troisième cahier, où l'on a transcrit

1. C'est le Supplément qui contient, avec l'apologie, l'indication des changements à apporter au texte : ils n'ont été fondus dans le corps de l'ouvrage qu'à partir de 1758.

2. Néanmoins, d'après son contenu, ce cahier semble antérieur à l'achèvement du Supplément paru la même année.

le Supplément de 1754, diminué d'une lettre sur les savants et les hommes d'esprit. La place que doit occuper chacune de ces dix lettres est indiquée dans le second cahier.

C'est donc l'édition princeps, corrigée par les cahiers de La Brède, que M. Barckhausen a suivie, lorsqu'il a publié, en 1897 et en 1913, un texte vraiment digne de faire autorité¹. Il confirme dans l'ensemble celui qu'avait donné en 1758 l'avocat Richer, éditeur des Œuvres de M. de Montesquieu. Richer dut avoir en main le grand cahier de corrections, ou une copie assez exacte de ce document, car son texte est en général conforme aux prescriptions qui y sont contenues. Cependant, il s'en écarte sur certains points de détail; de plus, Richer, ayant pris pour base l'édition de 1754 avec supplément, a conservé la lettre sur les savants et les hommes d'esprit, que sacrifie le troisième cahier. Il faut donc préférer le texte de M. Barckhausen, plus rigoureusement fidèle aux dernières volontés de Montesquieu. Ajoutons que ces volontés sont d'ordre surtout littéraire : les repentirs philosophiques que traduisait le supplément de 1754 ne paraissent guère aggravés dans le texte définitif; mais l'artiste est toujours inquiet : il lime, repolit, nuance, baisse de ton des hyperboles, supprime des répétitions, connaît tout le prix d'un détail pour donner à sa phrase un rythme plus nerveux et un relief plus pur².

1. Imprimerie Nationale, 1897, in-4; reproduit en 1913, Hachette, 2 vol. in-16. La préface de 1897 a été recueillie dans le livre de M. Barckhausen, Montesquieu, ses idées et ses œuvres d'après les papiers de La Brède, 1907, in-16. Nul ne peut étudier les Lettres Persanes sans devoir beaucoup à ces travaux excellents.

2. Aussi avons-nous indiqué un certain nombre de variantes : les plus infimes matériellement sont parfois les plus significatives.

Une autre édition des Lettres Persanes reste entourée d'un mystère qui invite à l'étudier à part : c'est celle qui s'intitule « Seconde édition, revue, corrigée, diminuée et augmentée par l'Auteur. A Cologne, chez Pierre Marteau, 1721¹ ». Elle contient trois lettres auparavant inédites, mais elle en exclut treize de l'édition princeps, ce qui ramène le chiffre total à 140 ; de plus, la sixième lettre devient la première, et nombre de lettres présentent des variantes de détail. Il ne peut être question d'une fraude vulgaire, car les trois lettres ajoutées figureront dans le supplément authentique de 1754². Mais jamais l'auteur ni ses intimes ne se sont expliqués sur cette publication, et un fragment de préface, dans les Pensées manuscrites de Montesquieu, maintient que « de toutes les éditions de ce livre, il n'y a que la première qui soit bonne : elle n'a point éprouvé la témérité des libraires. »

On a cru trouver la solution de ce problème bibliographique dans quelques lignes de Voltaire sur un incident qui retarda, en 1727, l'entrée de Montesquieu à l'Académie française. Le grand écrivain s'était heurté au veto du cardinal Fleury, dont le P. Tournemine, son ennemi personnel, avait éveillé l'attention sur les Lettres Persanes³. Puis, Fleury se laissa fléchir, l'élection définitive eut lieu le 5 janvier 1728, et fut approuvée trois jours plus tard. Or, voici, d'après Voltaire, comment Montesquieu endor-

1. Le même texte est reproduit dans une édition datée d'Amsterdam, chez Jacques Desbordes, 1730.

2. L'une des trois est la lettre sur les savants et les hommes d'esprit, à laquelle Montesquieu semble avoir renoncé finalement.

3. Voir la Correspondance de Montesquieu, T. II, p. 326, note³.

mit les scrupules du cardinal : « Il fit faire en peu de jours une nouvelle édition de son livre, dans laquelle on retrancha ou on adoucit tout ce qui pouvait être condamné par un cardinal et par un ministre. M. de Montesquieu porta lui-même l'ouvrage au cardinal, qui ne lisait guère, et qui en lut une partie. Cet air de confiance, soutenu par l'empressement de quelques personnes de crédit, ramena le cardinal, et Montesquieu entra dans l'Académie¹. » De là l'hypothèse ingénieuse qui a séduit M. Louis Vian² et certains de ses lecteurs : la prétendue « seconde édition » daterait en réalité de 1727, et ne serait autre que la « nouvelle édition » mentionnée par Voltaire.

Oserons-nous dire que cette explication, malgré la faveur qu'un bibliophile a récemment tenté de lui rendre³, ne nous a pas convaincu ? D'abord, le récit de Voltaire, — toujours malveillant pour Montesquieu, — n'est ni précis ni vraisemblable : ce qu'il appelle « un tour très adroit » eût été une ruse bien grossière pour en imposer à la finesse d'un cardinal averti par un Jésuite. Puis, écoutons l'abbé d'Olivet, — l'un des Quarante, et confident de plus d'une faction académique, — parler au président Bouhier de l'intervention de Fleury : elle apparaîtrait dans ses lettres comme un épisode imprévu et vite dénoué. Le 11 décembre 1727, l'Académie se réunit pour élire Montesquieu : la marquise de Lambert a si bien

1. Siècle de Louis XIV, Œuvres, éd. Garnier, T. XIV, p. 107.

2. Histoire de Montesquieu, Paris, 1878, ch. IX.

3. Cf. une lettre de M. Andrieux, dans le Figaro du 11 janvier 1928, à propos d'un article de M. Chesnier du Chesne, dans le Temps du 6 janvier ; et le résumé de M. Joseph Place, dans la Chronique des Lettres françaises, de janvier-février 1928.

travaillé pour lui qu'elle a découragé la concurrence, et qu'il reste seul candidat. Alors seulement surgit l'obstacle : « Aujourd'hui, jour indiqué pour l'élection, nous avons appris que les Lettres Persanes déplaisoient à M. le Cardinal ministre, que S. E. s'en étoit expliquée, et que si nous nommions le Gascon, le Roi vrai-semblablement refuseroit son agrément. Ce n'est pas que M. le Cardinal en ait écrit, ou fait parler directement à la Compagnie. Mais hier, dans les appartemens, et devant trois ou quatre personnes, il dit en propres termes à M. l'abbé Bignon : le choix que l'Académie veut faire, sera désapprouvé de tous les honnêtes gens... Voilà un étrange chagrin pour le Président, et pour sa faction¹. » Mais l'exclusive prononcée le 10 décembre est levée en moins de huit jours : « Enfin, Monsieur, écrit d'Olivet le samedi 20 décembre, l'élection s'est faite aujourd'hui². Le Président l'a emporté. Depuis ce que je vous ai mandé, il étoit allé voir M. le Cardinal. Ce qui s'est dit entre eux est lettre close jusqu'à présent. Mais le Cardinal, dès Mardi, écrivit au Maréchal d'Estrées Directeur, qu'après les éclaircissemens que le Président lui avoit donnez, il n'empêchoit point l'Académie d'élire qui bon lui sembleroit³. » Le rapprochement des dates est significatif :

1. Lettre du 11 décembre 1727. Bibliothèque Nationale, ms. fr. 24.417, fol. 82.

2. Il s'agit du premier des deux tours de scrutin alors exigés par la règle ; le second eut lieu le 5 janvier.

3. Lettre du 20 décembre 1727. B. N. ms. fr. 24.417, fol. 84. — La correspondance de Mathieu Marais, moins au fait des détails, donne la même impression de rapidité. (Journal et Mémoires de Mathieu Marais, Tome III, pp. 501, 505, 508.)

comment croire qu'entre le 10 et le 16 décembre, Montesquieu ait improvisé une nouvelle édition?

Mais accordons, si l'on veut, que sa prévoyance ait pu devancer les événements : reste qu'on a peine à discerner, dans cette « seconde édition », les adoucissements propres à calmer le cardinal ministre. Des onze lettres supprimées, quelques-unes sont des billets sans grand caractère¹ ; d'autres, des peintures, mais assez anodines, des mœurs d'Orient, — les plus scabreuses en ce genre ont été maintenues. — Les lettres ajoutées nous offrent quelques souvenirs du temps de la Fronde, un trait sur les mœurs de Mazarin, et une satire énergique de « ces libéralités immenses que les princes versent sur leurs courtisans » : rien là d'une édition ad usum Delphini. Quant aux variantes des 137 lettres conservées, elles ne touchent guère qu'au détail du style. Il importe sans doute peu à l'État et à l'Église qu'à mesure devienne à proportion, que je t'assure remplace je te promets. Mais « il m'est revenu, écrit d'Olivet², que ce qui a indigné Son Éminence, c'est la lettre Persane XXII³, où il est parlé de deux Magiciens », — à savoir le Roi et le Pape, l'un et l'autre lestement traités. S'attend-on que pareille épître charme un ministre cardinal? Elle subsiste à peu près telle

1. Une des lettres supprimées (la dixième dans notre édition) contenait un passage assez peu favorable sur les « mollacks », et l'on pouvait traduire « mollack » par « théologien catholique » ; mais si elle disparaît de la « seconde édition », la substance s'en retrouve dans la lettre VIII, où les « mollacks » ne sont pas mieux traités.

2. Le 11 décembre 1727. B. N. ms. fr. 24.417, fol. 82.

3. XXIV de notre édition.

quelle dans la « seconde édition¹ ». L'on n'a pas davantage adouci les franches irrévérences de la lettre XXIX² sur le Souverain Pontife et l'épiscopat. Enfin le texte dans l'ensemble est si peu expurgé qu'en 1751 il fournira ses preuves à l'auteur des Lettres persanes convaincues d'impiété³. Si Montesquieu a jamais remanié les Lettres Persanes pour ses intérêts académiques, ce ne peut être l'origine de la « seconde édition », qui conserve les railleries les plus mordantes sur le gouvernement et la religion, voire sur l'Académie⁴.

Par quelles mains, d'ailleurs, cette édition singulière fut-elle « corrigée, diminuée et augmentée » ? Si elle s'enrichit de trois lettres qui sont bien de Montesquieu, les autres innovations qu'elle apporte ne se retrouvent ni dans l'édition avec supplément de 1754, ni dans celle de Richer, ni dans les cahiers de corrections⁵. Quant aux

1. Sous le numéro XVIII. On a retranché, il est vrai, un mot ironique sur la Trinité, mais non les plaisanteries sur la communion et la messe.

2. XXVII de la première édition, XXII de la « seconde ».

3. L'abbé Gaultier. Ses références supposent le numérotage des lettres introduit dans la « seconde édition ».

4. Ajoutons que, selon toute apparence, Montesquieu n'a jamais fait d'édition pour Fleury. Si l'on tient à l'accuser d'un « tour », n'est-il pas plus simple de supposer qu'il renia verbalement les lettres trop compromettantes ? « Parmi les véritables lettres de M. de Montesquieu, écrit d'Alembert dans son Éloge, l'Imprimeur étranger en avoit inséré quelques-unes d'une autre main : et il eût fallu du moins, avant que de condamner l'Auteur, démêler ce qui lui appartenait en propre. » Or, la lettre sur les deux Magiciens est bien de Montesquieu... Mais ne soyons pas trop prompts à soupçonner un grand homme !

5. Une ou deux fois seulement, les corrections définitives de Montesquieu rétablissent la variante de la « seconde édition » : ce n'est peut-être qu'une coïncidence.

nombreuses éditions parues entre 1721 et 1754, elles sont pour la plupart conformes au texte primitif. Montesquieu a écrit pourtant à M. de Caupos, dans une lettre que les éditeurs de sa correspondance datent de juillet-août 1721 : « On me mande de Hollande que la seconde édition des Lettres Persanes va paraître avec quelques corrections¹. » Mais de quel genre? il ne le dit pas, et c'est là le ton nonchalant d'un homme qui n'intervient pas directement. Peut-être avait-il chargé d'une révision matérielle quelque secrétaire indiscret, qui abusa de ses documents, et se fit complice de « la témérité des libraires » pour jeter au public l'appât d'un texte rajeuni. En s'interdisant d'avouer officiellement son œuvre, Montesquieu la livrait sans défense à ce genre de remaniements. Ce n'est d'ailleurs qu'une hypothèse, et la « seconde édition » garde sa valeur de curiosité, mais les principales époques dans l'histoire du texte de Montesquieu restent marquées par l'édition princeps, le supplément de 1754, et les corrections définitives de La Brède.

Toute œuvre a ses antécédents, et lorsqu'il imagina de promener à travers l'Europe la curiosité flegmatique de ses Persans, Montesquieu n'inventait pas un genre absolument nouveau. Il peut être bon, ne fût-ce que pour mieux préciser son mérite, d'accorder un souvenir à quelques précurseurs². En 1699, un homme d'esprit qui

1. Correspondance, Tome I, p. 17.

2. Nous ne mentionnons que les ouvrages dont la fiction s'apparente à celle des Lettres Persanes par l'introduction d'un voyageur exotique. Dans un cadre un peu différent, le Diable boîteux de Lesage (1707) est aussi une curieuse peinture de caractères et de mœurs : l'art spirituel, varié, vivant, rappelle La Bruyère et annonce Montesquieu.

avait dû beaucoup lire *La Bruyère*, *Du Fresny*, voulant décrire les mœurs du temps dans ses *Amusements sérieux et comiques*, avait eu l'idée de s'adjoindre un compagnon siamois. Mais est-ce bien un Siamois, ce « voyageur abstrait¹ », sans nom et sans visage, que l'auteur égare dans les galeries du Palais et les allées des Tuileries, en se réservant le droit, dont il use, de l'oublier à tout moment², mais en lui prêtant parfois de l'esprit? Le dixième Amusement, sur la passion du jeu, contient un Fragment de Lettre Siamoise dont la naïveté calculée annonce certains procédés de Montesquieu. C'est le meilleur titre de *Du Fresny* à notre attention.

Un peu plus tard, Addison feignait de reproduire dans son *Spectator* des notes de voyage à travers Londres oubliées par quatre chefs indiens³ : mais ce n'est encore qu'une esquisse, et l'ignorance de ces étrangers, leurs méprises sur le sens des mots whig et tory, leurs étonnements puérils sur les monuments, le théâtre et les modes, amusent sans faire beaucoup penser. En réalité, si Montesquieu eut un inspirateur, si un devancier lui fit entrevoir, non seulement la fiction des Lettres Persanes, mais encore le parti qu'un philosophe en pouvait tirer, c'est à Jean-Paul Marana qu'il faut reconnaître cet honneur. Ce Génois expatrié, et protégé par Louis XIV, publia

1. Le mot est de *Du Fresny*, III^e Amusement, p. 38 (de la première édition, 1699.)

2. *Amusements*, IV, p. 47 ; XI, pp. 222-24.

3. *Spectator* du 27 avril 1711. Cette partie était traduite en français dès 1714. (Cf. le *Spectateur* ou le Socrate moderne, où l'on voit un portrait naïf des mœurs de ce siècle, Amsterdam, 1714, pp. 236-42.)

en 1684 la correspondance supposée d'un Espion Turc en résidence à Paris¹ : six volumes de lettres, en général assez courtes, où les nouvelles diplomatiques et militaires, les descriptions de la rue, les tableaux de mœurs, les réflexions philosophiques, se succèdent en un mélange dont l'imprévu n'est pas sans attrait. Nous sommes loin de Du Fresny et de son incolore comparse : l'Espion turc vit devant nous, avec sa physionomie distincte, que certains traits apparentent à celle d'Usbek ; contemplatif, sérieux, avide de science et libre raisonneur. S'il n'a pas de harem à surveiller à distance, il est en relations avec des eunuques, et montre à l'occasion qu'il connaît les détours du sérail. Mais surtout il fait son métier avec zèle et courage ; il va dans Paris, le regard aigu, l'oreille dressée, parfois décontenancé par la turbulence de cette foule d'Occident, mais s'accommodant de ses mésaventures avec une résignation musulmane. Au reste, nul fanatisme chez cet esprit curieux, qui aime à interroger les peuples sur les problèmes de la vie future et de la divinité : les Juifs, les païens, les Indiens avec plus de

1. L'Espion du Grand Seigneur, et ses relations secrètes, envoyées au Divan de Constantinople... Decouvertes à Paris, pendant le regne de Louys le Grand. Traduites de l'Arabe en Italien par le sieur Jean-Paul Marana, et de l'Italien en François par ***. Paris, Barbin, 1684, six vol. in-12. La Bibliothèque Nationale possède une édition jumelle en italien : L'Esploratore Turco... In Parigi, appresso Claudio Barbin, 1684. — De nombreuses éditions en français suivirent, sous un titre légèrement modifié (L'Espion dans les Cours des Princes chrétiens...). Celle de Cologne, 1710, d'après laquelle nous citons, se donne pour la treizième ; on réédita l'ouvrage, même après les Lettres Persanes. — Dans une partie de son œuvre, Marana eut pour collaborateur Cotelendi.

complaisance, les chrétiens sans animosité. Plus attentif à la morale qu'au dogme, il aime à concilier les religions et à croire qu'un homme de bien peut faire son salut dans toutes ; mais il a des mots durs pour les ambitions romaines et les abus monastiques, pour les subtilités des casuistes et les injustices de l'Inquisition. Dans ses étonnements, ses critiques, et, si l'on veut, ses préjugés, il offre bien des ressemblances avec les Persans de Montesquieu¹. Lettres Persanes, dans le goût de l'Espion dans les Cours, annonceront plusieurs éditions hollandaises. Il ne faudrait pourtant pas oublier ce qui sépare le grand seigneur persan de l'émissaire turc. Usbek a pénétré des cercles interdits à l'espion ; il a une fierté d'allures, et une liberté sur les questions politiques, une façon de toiser les ministres et les princes, qu'on ne pouvait attendre sans doute ni du serviteur du Sultan, ni du protégé de Louis XIV.

Comme artiste aussi, Montesquieu est d'une autre lignée que Marana ; il l'emporte de beaucoup par le relief et la vivacité : où son devancier enregistre des remarques abstraites, il anime une scène, trace un croquis, fait jaillir les étincelles d'un dialogue. Bref, l'un observe et l'autre crée, mais il semble que c'est à Marana qu'il emprunte plus d'une fois la matière de sa création. La gloire de Montesquieu ne sera pas diminuée, si l'on reconnaît à son devancier le mérite de l'avoir fait souvent rêver sur

1. Nous indiquerons en note quelques-uns des rapprochements, dont un critique italien, M. Pietro Toldo, a excellemment dressé la liste. (*Giornale Storico della letteratura italiana*, 1897, 1^{er} trimestre, pp. 46-79.)

les pages de l'Espion Turc, et peut-être écrire dans les marges¹.

Pour étoffer la fiction orientale que Marana dut lui suggérer, Montesquieu ne manquait pas de ressources. Nous ne savons si l'envoyé de Cha-Hussein qui, en 1715, donna aux Français une assez piètre idée de la Perse², est pour beaucoup dans la conception d'Usbek et de Rica ; mais il existait déjà une littérature assez riche sur les pays musulmans. Une traduction du Coran par Du Ryer avait paru en 1687. A partir de 1704, la version des Mille et une Nuits par Galland commença de révéler les richesses de la fantaisie arabe : le public fut séduit, et les imitateurs remplirent leurs nouvelles de voluptueuses sultanes et de farouches sultans. Mais tandis qu'on s'éprenait de cet Orient de rêve, l'Orient réel apparaissait dans les relations des voyageurs : traductions de Rycaut³, Herbert⁴, Olearius⁵ ; récits des Français Thévenot⁶,

1. *M. l'abbé Valentin Dufour attribue à Marana une Lettre d'un Sicilien à un de ses amis, contenant une agréable critique de Paris et des Français, qui parut d'abord en 1700, dans le recueil des Saint Evremoniana, puis séparément en 1714. Opuscule agréable en effet, mais sans portée philosophique, quoique certains passages prêtent à des rapprochements avec les Lettres Persanes. Nous en citons quelques extraits dans nos notes, d'après la réimpression donnée en 1883 par M. l'abbé Dufour.*

2. *Voir Herbet, Une ambassade persane sous Louis XIV, Paris, 1907 ; — et la lettre XCI.*

3. *Histoire de l'État présent de l'Empire ottoman, traduit de l'anglais par Briot, 1671.*

4. *Relation du Voyage de Perse et des Indes orientales, traduit du flamand en 1673.*

5. *Voyage en Moscovie, Tartarie et Perse, traduit de l'allemand par A. de Wicquefort, 1659.*

6. *Relation d'un Voyage fait au Levant, Paris, 1663.*

*Tournefort*¹, mais surtout *Tavernier*² et *Chardin*³. Cette liste n'est pas complète, et nous renvoyons au savant ouvrage de M. Martino sur l'Orient dans la littérature française ; mais *Tavernier* et *Chardin* sont en l'espèce les principaux informateurs de Montesquieu : de nombreux rapprochements, dont on verra plusieurs dans nos notes, montrent combien l'œuvre de *Chardin*, encyclopédie véritable, lui était présente à l'esprit.

Est-ce à dire que son roman soit tout enluminé de « couleur locale ? » Il faut distinguer, et nous ne voudrions pas imiter ces badauds qui, n'étant presque jamais sortis de leur chambre, trouvaient à Rica « l'air bien persan ». N'essayons pas de démontrer que les plaisanteries de Rica sentent plus la Perse que la Gascogne, et, lorsque nous lisons, sous forme de lettres persanes, des dissertations sur la dépopulation de la terre, l'origine des républiques et le gouvernement des Goths, convenons que le voyageur exotique a tout simplement prêté son nom au futur auteur de l'Esprit des lois⁴. Mais c'est une fatalité de ce genre épistolaire que l'artifice, par endroits, s'y fasse un peu trop sentir.

1. Relation d'un Voyage du Levant, 1717.

2. Six Voyages en Turquie, en Perse et aux Indes, Paris, 1696, 3 vol. in-4.

3. Voyages du chevalier Chardin en Perse et autres lieux, 1686. — Nous citons d'après l'édition d'Amsterdam, 1711, 10 vol. in-12, qui est plus complète.

4. Il semble que certaines de ces « lettres » aient été rédigées d'abord sous forme de dissertations indépendantes, puis introduites dans le roman grâce à quelques remaniements superficiels. Les variantes tendent à confirmer cette impression : nous avons dites devient je t'ai dites ; on verra devient tu verras.

En général Montesquieu n'a pas négligé il costume: la mosquée, le divan, le harem, il n'a rien oublié. Ses allusions aux croyances musulmanes sont nombreuses, et assez précises pour laisser croire qu'il a lu le Coran. L'on voudrait seulement qu'il n'eût rien dit des religions indiennes, qu'il méconnaît assez lourdement. — Lorsqu'il conduit Usbek d'Ispahan à Smyrne, c'est à Tavernier qu'il demande son itinéraire, à l'Anglais Rycaut qu'il doit la vision des campagnes désolées et des villes désertes traversées par le voyageur. D'autre part, Chardin l'a renseigné sur le despotisme des rois de Perse, qui fait tant de peine à son héros, mais ici Montesquieu est suspect d'avoir donné quelques « coups de pouce » : Chardin, nullement systématique quoique grand raisonneur, avait, dans son abondance un peu confuse, montré le bien comme le mal : les colères du roi et ses grâces, la douceur des mœurs atténuant la rigueur des lois, au total, une constitution vicieuse et un gouvernement passable. Montesquieu exagère parce qu'il simplifie, et, si l'on peut dire, idéalise : il montre le despotisme en soi et ses conséquences extrêmes, sans songer aux tempéraments qu'y apportent la sagesse et la nécessité. On dira peut-être qu'Usbek, chassé de la Cour par des intrigues, ne doit pas être enclin à flatter le tableau : mais l'épouvantail sera pire encore dans les chapitres purement didactiques de l'Esprit des lois. La vérité est, ce semble, que Montesquieu reprochait à Louis XIV d'avoir gouverné en despote, et a voulu avertir les Français en plaignant le sort des Persans.

De même l'intrigue de sérail n'est point un ornement frivole. La magie d'un autre exotisme, les philtres de Chateaubriand, de Leconte de Lisle et de Loti, ont per-

suadé quelquefois de renvoyer aux antiquaires les eunuques d'Usbek et leur dolent troupeau. La prison flottante où Zachi pense trouver la mort vaut bien les sacs qu'ensevelit le Bosphore des Orientales, mais il manque pour nous troubler la complicité d'un rayon de lune :

La lune était sereine et jouait sur les flots...

Découronnée par la comparaison de toute auréole poétique, cette partie des Lettres Persanes a gardé pour nous ses longueurs, et des détails fâcheux, encore soulignés par un style dont l'austère vigueur voulait un autre emploi. Pourtant, en revoyant son œuvre dans ses dernières années, Montesquieu jugea bon d'y ajouter quelques lettres d'eunuques et d'odalisques... Épargnons les faciles plaisanteries : le harem tenait beaucoup de place dans les relations des voyageurs, et Chardin notamment le peignait comme un lieu redoutable où la volupté s'enveloppe de mystère et d'horreur. Montesquieu a soigneusement recueilli les détails les plus saisissants, peut-être avec trop de confiance, et sans songer à distinguer entre l'ordinaire et l'exceptionnel, mais il n'ajoute rien de son cru pour l'attrait du scandale. Si l'on songe à l'importance sociale de la polygamie, à ses conséquences pour l'état intellectuel et moral des peuples qui l'admettent, ne peut-on concevoir qu'elle ait intéressé en lui le philosophe épris d'analyse autant que le romancier galant? Ses Pensées manuscrites recèlent les matériaux d'un traité sur la jalousie¹, et tout un livre de l'Esprit des lois est consacré à « la servitude domestique dans ses rapports avec le climat² » :

1. Pensées et fragments, Tome I, pp. 290-305.

2. Livre XVI.

il y professe que la clôture des femmes est nécessaire dans les pays chauds. Dans les Lettres Persanes il paraît moins soucieux de justifier ce « principe de la morale d'Orient » que d'en illustrer le danger : pas de dissertations sur la clôture, mais des eunuques s'affairent à leur espionnage, des femmes exhalent leurs plaintes langoureuses ou irritées ; pour finir, c'est un sombre drame de trahison et de mort. Le roman fait ressortir, mieux que des considérations abstraites, les effets de la polygamie : chez le maître, une lassitude qui n'endort pas la jalousie, chez les femmes ignorantes et désœuvrées, une obsession sensuelle, satisfaite par les pires moyens ; chez l'eunuque, un besoin de revanche qui s'exaspère en cruauté. Si l'on consent à lire, sans parti pris d'ironie, la lettre où le premier eunuque déplore le malheur de sa condition¹, l'on admirera, croyons-nous, la pénétration de l'analyse et la mélancolie pesante de ces accents de mélodie.

Demeurée plus fraîche, la description des mœurs françaises dans les Lettres Persanes ne paraît quelquefois qu'un simple amusement. Certes, rien de mieux réussi que les pages d'album que Rica et Usbek rapportent de leurs promenades à travers Paris : scènes de la rue ou des salons, silhouettes, gestes, attitudes, c'est l'art de La Bruyère, devenu moins appliqué et plus nerveux. Mais l'observation reste en surface : de vieilles femmes qui oublient leur âge, un grand seigneur impertinent, un « décisionnaire » universel, la mine fleurie d'un directeur, la perruque blonde d'un petit-maître, — l'on voit défiler une série de plaisants originaux, on cherche le tableau

1. Lettre IX.

d'un peuple et d'une société. Quand Rica reprend, — d'ailleurs sans acrimonie, — le thème de la légèreté française, on s'étonne qu'un esprit si fin ne s'avise pas de quelques nuances : l'Esprit des lois nous fera sentir le sérieux de cette légèreté¹. Certains échos nous parviennent du tumulte de la rue Quincampoix ; un laquais devenu financier étale sa lourde suffisance, et, dans quelques lettres, le désordre des mœurs et des fortunes est marqué en traits incisifs. Mais enfin cet art semble un peu grêle, eu égard à l'ampleur du sujet : la comédie humaine de la Régence n'a point ici trouvé son Balzac.

Plus qu'un peintre de mœurs, en effet, ou qu'un analyste d'âmes, Montesquieu est un philosophe politique. L'œuvre de sa vie s'élaborait depuis qu'au sortir du collège, maniant des textes de lois, il en cherchait « l'esprit ». Si, en 1721, il ne domine pas encore ce grand sujet, il peut déjà sur bien des points affirmer des préférences, énoncer des principes, entrevoir des solutions. Aussi, telles de ses lettres n'ont de persan que l'adresse et la date : tout l'entre-deux est occupé par l'historien, l'économiste, le jurisconsulte, le précurseur de Beccaria, l'admirateur de la Constitution anglaise et de la liberté « gothique », ou l'adorateur de l'antiquité qui ne pouvait quitter les Romains. Ses considérations sur le dépeuplement de la terre le montrent expert déjà à démêler, avec une ingéniosité un peu aventureuse, les réactions mutuelles des faits politiques, religieux, sociaux. Ailleurs, il s'efforce de réduire en articles de code l'idéal généreux qu'il chérit avec tant de ses contemporains : « Les magistrats doivent rendre la jus-

1. Voir livre XIX, chap. V.

tice de citoyen à citoyen. Chaque peuple la doit rendre lui-même de lui à un autre peuple. Dans cette seconde distribution de justice, on ne peut employer d'autres maximes que dans la première¹. » Si la distinction des trois gouvernements et de leurs principes respectifs n'a pas encore cette netteté métallique que son grand ouvrage lui donnera, déjà il cherche ses formules avec un besoin inquiet de précision. Mais cet esprit vigoureux a ses moments de détente, il rêve à ses heures d'une Bétique dans le goût de Fénelon, et ce sera la légende du peuple Troglodyte, où la vertu, sans prince et sans lois, entretient longtemps l'harmonie². N'accusons pas là-dessus d'anarchie sentimentale le futur auteur de l'Esprit des lois : songeons que la forme des Lettres Persanes permet des fantaisies spéculatives qu'un programme de réformes devrait exclure, un traité dogmatique alourdir de restrictions : Montesquieu a voulu mettre en lumière l'importance sociale de la vertu. Mieux encore que la Bétique, Sparte et Rome lui plaisent par leur liberté disciplinée ; mais, avec ses préférences platoniques, son livre laisse entrevoir l'idéal moyen que l'Esprit des lois proposera aux Français de son temps : la monarchie aristocratique et libérale, tempérée par l'influence des corps privilégiés. Montesquieu regrette l'abandon des « conseils » qui, au début de la Régence, avaient marqué une réaction contre l'absolutisme bourgeois ; il loue le courage du Parlement à dire de tristes vérités. Cet éloge de magistrats dont le Régent n'avait réveillé les espérances que pour les décevoir rude-

1. Lettre XCV.

2. Lettres XI à XIV.

ment, est peut-être dans sa discrétion l'un des passages les plus hardis des Lettres Persanes, car il vise des faits précis et contemporains. Nous n'oublions point qu'en d'autres endroits Montesquieu flétrit la témérité de Law, ou souligne malicieusement les inconséquences de Louis XIV : mais « l'Étranger » venait de s'enfuir, laissant derrière lui l'effondrement de son système ; et, à tort ou à raison, la France s'était estimée heureuse d'être délivrée du « grand Roi » ; Massillon avait commencé son oraison funèbre en rappelant que « Dieu seul est grand ».

Il ne faudrait donc pas voir, dans l'auteur des Lettres Persanes, un esprit séditieux. Le contenu politique du livre, si l'on veut l'analyser, se résout en critiques modérées, ou en généralités trop vagues pour rien menacer directement. Mais il y a le tour et le ton : des sujets délicats sont abordés avec une désinvolture qui fait époque. La tradition de respect est rompue. Laissons Montesquieu protester, de l'air le plus sérieux du monde, qu'il a obéi à la vraisemblance, que ses Persans, étrangers aux coutumes françaises, devaient nécessairement s'en étonner : qu'est-ce à dire, sinon que ces coutumes ne s'accordent pas toujours avec la raison ? Le choix de pareils truchements est un symptôme et un exemple. Usbek et Rica introduisent le cortège bariolé des Babyloniens, Chinois ou Hurons dont le XVIII^e siècle fera les porte-parole de la raison pure. Et quels maîtres de raillerie ! Jamais déclamateurs, rarement émus, trahissant parfois leur sentiment par je ne sais quelle vibration de la phrase, pour le concentrer à la fin en quelques mots lourds de mépris, — toujours et avant tout ils sont lucides : redou-

table lucidité qui, sans apparence de malice, réduit une thèse à l'absurde par la seule façon de l'exposer. Cette clairvoyance aiguë, si propre à dégonfler les illusions de la rhétorique sentimentale, sera l'arme la plus destructive du siècle. Voltaire s'en servira, sans doute, avec un entrain plus endiablé, mais, dans ses fantaisies éblouissantes de verve, il approche de la bouffonnerie, et ses imitateurs y tomberont. Montesquieu reste toujours de bonne compagnie : élégant, courtois, impassible, le sourire rentré, il lance d'un air détaché ses égratignures mortelles avec une aisance de grand félin.

Que les prétentions de sa raison respectent, au fond, peu de contraintes, c'est ce que montre son audace dans les sujets religieux. D'Alembert nous invite, il est vrai, à ne pas identifier avec « le fonds du christianisme » les déviations ou les abus que les Lettres Persanes ont critiqués. Peut-être cette apologie tombe-t-elle juste en bien des cas. Montesquieu, par exemple, a condamné le relâchement des casuistes : Pascal l'avait fait avant lui. Il taquine les moines, et craint « la multiplication excessive des monastères qui enlèvent des sujets à l'État, sans donner à Dieu des adorateurs¹ » : les prélats qui siègeront, dans la seconde moitié du siècle, à la Commission des Réguliers, ne lui donneront pas tout à fait tort. Il dit, avec une netteté très courageuse, qu'il ne faut ni brûler les Juifs, ni exterminer les protestants : un jour viendra où tout le monde en tombera d'accord, ou à peu près. Mais il a des traits plus directs : par exemple, aux lettres XXIV et XXIX, ses irrévérences pour les dogmes

1. D'Alembert, Éloge de M. de Montesquieu.

et le chef de l'Église. On sait ce que vaut le prétexte de l'ignorance des Persans. D'ailleurs, s'il arrive à ces musulmans d'entonner les louanges d'Allah ou de son Prophète, leur dévotion est trop puérile pour ne pas laisser voir l'ironie. Christianisme ou mahométisme, le sens mystique des religions échappe à Montesquieu : chez lui, point de négation haineuse, mais nul mouvement du fond de l'âme vers le Dieu tout abstrait que sa raison construit. S'il distingue entre les religions positives, la meilleure est à son gré celle qui exige le moins de concessions de la raison raisonnante, et fait le mieux prospérer l'État.

Au surplus, cet admirateur de la physique cartésienne nous laisse entendre que la morale pourrait, elle aussi, se passer de Dieu. S'il croit discerner quelque conflit entre la raison et le dogme, il a de trop bonnes manières pour le souligner indiscretement, mais il paraît peu disposé à prendre la chose au tragique. « Ses réflexions appréciées avec justice, dit encore d'Alembert, avec sa malice feutrée, sont en effet très favorables à la révélation, puisqu'il se borne à montrer combien la raison humaine abandonnée à elle-même est peu éclairée sur cet objet¹. » Mais il sait que Montesquieu n'a garde de subordonner la raison à un cœur avide et déchiré : le mol oreiller de Montaigne est toujours au bout de ses tracass.

Du moins, telle est l'impression que laissent les Lettres Persanes, si on les lit dans le texte de 1721. Plus tard, Montesquieu apporta à ses vivacités philosophiques

1. D'Alembert, op. cit.

des adoucissements qui ne sont pas tous de simples précautions : le paragraphe ajouté en 1754 à sa lettre sur la prescience divine¹ fait voir une humilité qui s'exprime en termes trop beaux pour ne pas paraître sincères. Si l'on ne peut affirmer que l'âge ait rendu Montesquieu croyant, il répugne en tout cas à priver la faiblesse humaine d'une consolation et d'un appui ; et tandis que les Lettres Persanes nous flattent de l'idée d'une morale indépendante, l'Esprit des lois proclame que la religion « est le meilleur garant que les hommes puissent avoir de la probité des hommes² ». Sa pensée a changé de plan, et passé des spéculations abstraites à la considération de l'homme qui souffre et qui agit. Ce n'est pas le seul point où l'Esprit des lois témoigne d'une inspiration moins négative, et l'on comprend le chagrin d'un lecteur comme Helvétius, désappointé qu'un si beau génie semble se repentir des Lettres Persanes, et s'occuper plus « à justifier les idées reçues » qu'à « en établir de nouvelles et de plus utiles³ ». Une raison plus assouplie, une humeur moins frondeuse, plus d'inclination aux compromis, Helvétius juge timidité ce que d'autres appellent sagesse. Ce n'est pas ici le lieu de décider. Il semble toutefois qu'à devenir moins hautaine, la raison, dans l'Esprit des lois, n'ait rien perdu, car sa modestie lui découvre des rapports tenus et cachés qu'avait négligés sa présomption. Plus docile à l'expérience, moins prompt à rejeter comme

1. Lettre LXIX, in fine.

2. Livre XXIV, ch. VIII.

3. Lettre à Saurin, dans la Correspondance de Montesquieu, Tome II, appendice, p. 565.

absurdes les usages que la pure logique renonce à expliquer, Montesquieu s'oriente mieux dans la complexité des faits sociaux et politiques, et cette modération soumet à l'intelligence un domaine nouveau. « La plupart des législateurs, déclare une des Lettres Persanes, ont été des hommes bornés que le hasard a mis à la tête des autres, et qui n'ont presque consulté que leurs préjugés et leurs fantaisies¹. » Scepticisme prématuré, bouderie juvénile, que démentent les lignes sereines de la préface de l'Esprit des lois : « J'ai d'abord examiné les hommes, et j'ai cru que dans cette infinie diversité de lois et de mœurs, ils n'étaient pas uniquement conduits par leurs fantaisies. » C'est un beau sujet de méditation que la divergence de ces deux phrases, entre lesquelles il y a le travail d'une vie.

L'abbé de Guasco rapporte qu'un ami de Montesquieu, le P. Desmolets, ayant lu le manuscrit des Lettres Persanes, lui déclara : « Président, cela sera vendu comme du pain². » C'était le mot d'un homme qui connaissait son temps.

On n'aura jamais le total exact des éditions qui se succédèrent au XVIII^e siècle ; mais, pour la période antérieure à la mort de Montesquieu, l'on en relève au moins 29, dont une dizaine sont datées de 1721. Les pays étrangers ne restèrent pas indifférents : la traduction anglaise de Flloyd atteignit sa quatrième édition en 1762, et l'humeur philosophique des voyageurs persans ne semble pas avoir déplu au public protestant de Hol-

1. Lettre CXXIX.

2. Lettres familières, pp. 60 sq. note.

lande¹ et de Genève². En France, Voltaire reconnaît qu'on fut « d'abord ivre des Lettres Persanes³ ». Nul doute que la grâce provocante du livre n'ait beaucoup aidé au succès. « Lorsque cet ouvrage parut, remarque Montesquieu, on ne le regarda pas comme un ouvrage sérieux. Il ne l'étoit pas. Tout lecteur se rendit témoignage à lui-même. Il ne se souvint que de sa gaieté⁴. » Ne prenons pas trop à la lettre cette déclaration d'un auteur vieilli qui, peut-être pour calmer des scrupules, exagère la frivolité de son livre et de son public. Mais il est vrai que les jugements des lecteurs ne paraissent pas fort explicites ; on parle de lettres « si fines, si profondément pensées⁵ » ; on ne trouve nulle part « plus d'esprit et plus d'agrément⁶ » : expressions banales de reconnaissance pour un auteur divertissant. Mais l'influence profonde d'un ouvrage est rarement celle que le lecteur définit consciemment.

1. Voir un extrait des Lettres Persanes (« seconde édition ») dans le Journal littéraire de La Haye, Tome XI, seconde partie, pp. 446-464 ; Tome XII, seconde partie, pp. 280-304. Le passage sur les deux « magiciens » n'y est pas oublié.

2. Une commission instituée à Genève pour réviser les traductions de la Bible, se préoccupant de savoir s'il fallait y maintenir le tutoiement, entendit citer gravement, en faveur de l'affirmative, l'exemple des Lettres Persanes et de l'Espion Turc, modèles du style oriental. (Lettre de Jacob Vernet à Montesquieu, du 15 juin 1750, Cor., T. II, p. 287.)

3. Lettre à Vauvenargues, 15 avril 1743. (Œuvres, éd. Garnier, t. 36, p. 204.)

4. Pensées et fragments, T. I, p. 44.

5. Lettre de Mme de Lambert à Morville, du 5 août 1726. (Corr. de Montesquieu, T. II, appendice, p. 563.)

6. Berthelot de Jouy à Montesquieu, du 21 juillet (1724). Cor., T. I, p. 54.

D'ailleurs, des gens graves hochaient la tête, et une partie de l'opinion fut plus sévère que le pouvoir. L'interdiction officielle du livre n'imposait guère à l'auteur qu'un peu de discrétion¹. L'Académie, dont il avait nié la clairvoyance, ne pouvait mieux le démentir qu'en lui accordant un fauteuil. On sait que les scrupules de Fleury retardèrent un instant cette spirituelle vengeance : Montesquieu fut quitte apparemment pour un désaveu diplomatique, et pour subir les épigrammes de l'abbé Mallet qui le reçut ; mais des esprits chagrins se montrèrent plus jaloux que le cardinal de venger la morale et la religion. D'Olivet, commentant l'élection de Montesquieu, blâme ceux des Quarante « qui ont trouvé plus doux d'exposer l'honneur de la Compagnie, que de consentir à la flétrissure de ce fou² ». D'Argenson redoute les conséquences de ce qu'il appelle la « mollesse » de Fleury³. Marivaux lui-même a reproché doucement à Montesquieu d'avoir parfois sacrifié à l'attrait de plaisanteries faciles les ménagements que commandent la prudence et le goût⁴. Néanmoins, les Lettres Persanes n'ont pas fait scandale, en un temps où la Palatine ne croyait pas

1. Cf. Malesherbes, Mémoire sur la liberté de la presse, Ch. III, pp. 304 sq.

2. Lettre à Bouhier, 20 décembre 1727. B. N. ms. fr. 24.417, fol. 84.

3. Loisirs d'un Ministre, T. II, p. 64. Les Lettres Persanes, dit-il, contiennent « des traits d'un genre qu'un homme d'esprit peut aisément concevoir, mais qu'un homme sage ne doit jamais se permettre de faire imprimer. Ce sont cependant ceux-là qui ont vraiment fait la fortune du livre et la gloire de l'auteur. » (p. 63).

4. Spectateur français, 8^e feuille (1728). (Œuvres complètes, éd. de 1781, T. IX, pp. 86-88).

pouvoir compter dans Paris une centaine de dévots sincères. En 1751 seulement, le janséniste abbé Gaultier s'avisa de censurer, en un livre judicieux et terne, « les Lettres Persanes convaincues d'impiété ». L'abbé Gaultier venait un peu tard ; mais quand parurent les Lettres Persanes, l'Église ne sentait pas encore grandir le péril philosophique ; c'est vers le milieu du siècle que sa défense s'organisa, et, tandis qu'on avait laissé passer les Lettres Persanes, des apologètes zélés jetèrent l'anathème sur l'Esprit des lois.

Si l'abbé Gaultier n'apprit pas grand'chose à ses contemporains, il nous montre que les Lettres Persanes, trente ans après leur apparition, restaient d'actualité. Amusant les uns et choquant les autres, pendant tout le siècle, elles ont fait penser. Vers 1760, elles opéraient la conversion philosophique du grand Italien Beccaria¹. Leur renom en France put contribuer à la fortune du roman par lettres, genre où l'on aime, disent les *Réflexions* de Montesquieu, le langage direct de la passion ; — une première rédaction citait comme preuve de cette excellence le succès de la *Paméla* de Richardson, et des Lettres d'une Péruvienne de Mme de Graffigny, œuvres plus sentimentales, en effet, qu'intellectuelles : Montesquieu ne voyait-il pas combien la sienne en différait ? Peut-être, quelques années plus tard, aurait-il mentionné aussi la *Nouvelle Héloïse*. Ce n'est pourtant pas la déclamation larmoyante, c'est la satire philosophique qui perpétue le souvenir d'*Usbek* et de *Rica* ; ils ont enseigné à leurs

1. Cantu, Beccaria et le droit pénal, trad. Lacointe et Delpech, Paris, 1885, p. 59. (*Lettre de Beccaria à l'abbé Morellet.*)

successeurs l'art de dire beaucoup de choses sans être mis à la Bastille ; dans les allégories diaphanes où elle s'enveloppe, vive, lumineuse et acérée, toute la polémique du siècle se ressent des Lettres Persanes. Mais il faut ajouter que l'imitation directe du livre a rarement porté bonheur : les Lettres d'Amabed n'augmentent pas la gloire de Voltaire ; les Lettres Chinoises du marquis d'Argens sont un ouvrage bien pesant : que dire d'autres épistoliers, asiatiques ou iroquois ? « Depuis les Lettres Persanes de l'immortel président de Montesquieu, assure la Correspondance littéraire¹, il n'y a point de nation en Asie ni en Amérique dont nous n'ayons fait voyager quelques individus en France pour leur faire tracer un tableau de nos mœurs². » Mais la répétition, fixant les thèmes et les procédés du genre, en accuse le côté artificiel. Une sorte de protocole se substitue à la libre allure des promeneurs de Montesquieu, et il arrive que la défroque

1. Correspondance littéraire de Grimm et Diderot, mai 1761. T. IV, p. 399.

2. Voici une liste qui ne prétend pas être complète : Lettres d'une Turque à Paris, par Saint-Foix, 1730 ; 2^e éd. augmentée, 1750. — Lettres Chinoises, par le marquis d'Argens, 1735. — Lettres d'un sauvage dépaycé, par Joubert de la Rue, 1738. — L'Espion Turc à Francfort, 1741. — Mémoires turcs, par Godard d'Aucour, 1743. — L'Espion Chinois en Europe, 1745. — Lettres d'une Péruvienne, par Mme de Grafigny, 1747. (La satire des mœurs n'y est qu'accessoire). — Lettres d'Aza ou d'un Péruvien, par Hugary de Lamarche-Courmont, 1748. (Satire des mœurs espagnoles.) — Lettres Siamois, par Landon, 1751, rééditées en 1761. — Lettres Iroquoises, par Maubert de Gouvest, 1752, reparues en 1769 sous le titre de Lettres Chérakésiennes. — Lettres d'Osman, par le chevalier d'Arcq, 1753. — Relation de Phihihu, émissaire de l'Empereur de la Chine en Europe (attribuée à

du seigneur étranger se déchire sur « un pauvre diable qui, relégué dans un quatrième, a besoin de quelques écus pour ne pas mourir de faim¹ ». Dans d'autres écrits, plus spéciaux, l'intrigue orientale ne devint qu'un prétexte à récits licencieux. Ce qu'on n'a pas su retrouver, c'est ce mélange chatoyant d'Europe et d'Asie, de roman et de satire, de philosophie et de volupté. Le charme complexe des Lettres Persanes déçoit l'imitation : l'on croira tenir la recette et tous les éléments, mais il vient toujours un instant où l'on se trompe sur les doses. Avec sa grâce, son mordant, son inspiration généreuse, — peut-être sa pointe de perversité, — l'œuvre de Montesquieu est une de ces réussites qui ne se recommencent pas.

ÉLIE CARCASSONNE.

Frédéric II), 1760. — Lettres d'Assi à Zurac, 1766. — Lettres d'Amabed, par Voltaire, 1769. — Lettres d'un Indien à Paris, 1788. — Citons encore, en Angleterre, l'imitation de lord Lyttelton : *Letters from a Persian in England to his friend at Ispahan*, 1735 (une cinquième édition est signalée en 1744) ; le second volume a pour titre : *Persian Letters*, 1736 ; l'ouvrage fut traduit en français en 1736 et 1770. — En Espagne, il y eut des Lettres Marocaines (*Cartas Marruecas*), par le colonel D. José Cadalso Madrid, 1793.

1. Correspondance littéraire, loc. cit.

AVERTISSEMENT

Nous reproduisons, d'après M. Barckhausen, le texte de la première édition des Lettres Persanes, modifié par les corrections que prescrivent les cahiers de La Brède.

On a adopté l'orthographe de l'édition de 1754 sans supplément, qui offre une fixité relative. (Au XVIII^e siècle, les imprimeurs en usaient fort librement à cet égard.)

Les notes de Montesquieu sont suivies de la lettre M.

Dans les variantes, on a désigné par A la première édition ; par B, la prétendue « seconde édition, revue, corrigée, diminuée et augmentée par l'Auteur » ; par C, l'édition avec Supplément de 1754 ; par D, le texte des Lettres Persanes imprimé au tome III des Œuvres de M. de Montesquieu en 1758. Ce sont les seules éditions qui portent trace d'une intervention, directe ou indirecte, de Montesquieu.

Pour les détails relatifs à l'histoire du texte, voir l'Introduction, pp. VIII-XVI.

QUELQUES RÉFLEXIONS

SUR

LES LETTRES PERSANES¹

Rien n'a plu davantage, dans les *LETTRES PERSANES*, que d'y trouver², sans y penser, une espèce de roman. On en voit le commencement, le progrès, la fin. Les divers personnages sont placés dans une chaîne qui les lie. A mesure qu'ils font un plus long séjour en Europe, les mœurs de cette partie du Monde prennent dans leur tête un air moins merveilleux et moins bizarre, et ils sont plus ou moins frappés de ce bizarre et de ce merveilleux, suivant la différence de leurs caractères. D'un autre côté, le désordre croît dans le serrail d'Asie à proportion de la longueur de l'absence d'Usbek, c'est-à-dire à mesure que la fureur augmente, et que l'amour diminue.

D'ailleurs, ces sortes de romans réussissent ordinairement, parce que l'on rend compte soi-même de sa situation actuelle ; ce qui fait plus sentir les passions que tous les récits qu'on en pourroit faire. Et c'est une des causes du succès de quelques ouvrages charmans qui ont paru depuis les *LETTRES PERSANES*³.

Enfin, dans les romans ordinaires, les digressions ne peuvent être permises que lorsqu'elles forment elles-mêmes un nouveau roman. On n'y sauroit mêler de raisonnemens, parce qu'aucun des personnages n'y ayant été assemblé pour raisonner cela choqueroit le dessein et la nature de l'ouvrage. Mais dans la forme de lettres, où les acteurs ne sont pas choisis, et où les sujets qu'on traite ne sont dépendans d'aucun dessein ou d'aucun plan déjà formé, l'auteur s'est donné l'avantage de pouvoir joindre de la philosophie, de la politique et de la morale à un roman, et de lier le tout par une chaîne secrète et, en quelque façon, inconnue.

Les *LETTRES PERSANES* eurent d'abord un débit si prodigieux que les libraires¹ mirent tout en usage pour en avoir des suites. Ils alloient tirer par la manche tous ceux qu'ils rencontroient : « Monsieur, disoient-ils, je vous prie, faites-moi des *LETTRES PERSANES*. »

Mais ce que je viens de dire suffit pour faire voir qu'elles ne sont susceptibles d'aucune suite, encore moins d'aucun mélange avec des lettres écrites d'une autre main, quelque ingénieuses qu'elles puissent être.

Il y a quelques traits que bien des gens ont trouvés trop hardis ; mais ils sont priés de faire attention à la nature de cet ouvrage. Les Persans qui devoient y jouer un si grand rôle se trouvoient tout à coup transplantés en Europe, c'est-à-dire dans un autre univers². Il y avoit un temps où il falloit nécessairement les représenter pleins d'ignorance et de préjugés : on n'étoit attentif qu'à faire voir la génération et le progrès de leurs idées. Leurs premières pensées devoient

être singulieres : il sembloit qu'on n'avoit rien à faire qu'à leur donner l'espèce de singularité qui peut compatir avec de l'esprit ; on n'avoit à peindre que le sentiment qu'ils avoient eu à chaque chose qui leur avoit paru extraordinaire. Bien loin qu'on pensât à intéresser quelque principe de notre religion, on ne soupçonnoit pas même d'imprudence. Ces traits se trouvent toujours liés avec le sentiment de surprise et d'étonnement, et point avec l'idée d'examen, et encore moins avec celle de critique. En parlant de notre religion, ces Persans ne devoient pas paroître plus instruits que lorsqu'ils parloient de nos coutumes et de nos usages ; et, s'ils trouvent quelquefois nos dogmes singuliers, cette singularité est toujours marquée au coin de la parfaite ignorance des liaisons qu'il y a entre ces dogmes et nos autres vérités.

On fait cette justification par amour pour ces grandes vérités, indépendamment du respect pour le Genre humain, que l'on n'a pas certainement voulu frapper par l'endroit le plus tendre¹. On prie donc le lecteur de ne pas cesser un moment de regarder les traits dont je parle comme des effets de la surprise de gens qui devoient en avoir, ou comme des paradoxes faits par des hommes qui n'étoient pas même en état d'en faire. Il est prié de faire attention que tout l'agrément consistoit dans le contraste éternel entre les choses réelles et la maniere singuliere, neuve ou bisarre, dont elles étoient apperçues. Certainement la nature et le dessein des *LETTRES PERSANES* sont si à découvert qu'elles ne tromperont jamais que ceux qui voudront se tromper eux-mêmes.

PRÉFACE

Je ne fais point ici d'Epître dédicatoire, et je ne demande point de protection pour ce livre : on le lira, s'il est bon ; et, s'il est mauvais, je ne me soucie pas qu'on le lise.

J'ai détaché ces premières lettres pour essayer le goût du public ; j'en ai un grand nombre d'autres dans mon portefeuille, que je pourrai lui donner dans la suite.

Mais c'est à condition que je ne serai pas connu : car si l'on vient à sçavoir mon nom, dès ce moment je me tais. Je connois une femme qui marche assez bien, mais qui boîte dès qu'on la regarde. C'est assez des défauts de l'ouvrage, sans que je présente encore à la critique ceux de ma personne. Si l'on sçavoit qui je suis, on diroit : « Son livre jure avec son caractère ; il devrait employer son tems à quelque chose de mieux : cela n'est pas digne d'un homme grave. » Les critiques ne manquent jamais ces sortes de réflexions, parce qu'on les peut faire sans essayer beaucoup son esprit.

Les Persans qui écrivent ici étoient logés avec moi ; nous passions notre vie ensemble. Comme ils me

regardoient comme un homme d'un autre monde, ils ne me cachotent rien. En effet, des gens transplantés de si loin ne pouvoient plus avoir de secrets. Ils me communiquent la plûpart de leurs lettres ; je les copiai. J'en surpris même quelques-unes dont ils se seroient bien gardés de me faire confidence, tant elles étoient mortifiantes pour la vanité et la jalousie.

Je ne fais donc que l'office de traducteur : toute ma peine a été de mettre l'ouvrage à nos mœurs. J'ai soulagé le lecteur du langage asiatique autant que je l'ai pû, et l'ai sauvé d'une infinité d'expressions sublimes, qui l'auroient ennuyé¹ jusque dans les nues.

Mais ce n'est pas tout ce que j'ai fait pour lui. J'ai retranché les longs complimens, dont les Orientaux ne sont pas moins prodigues que nous, et j'ai passé un nombre infini de ces minuties qui ont tant de peine à soutenir le grand jour, et qui doivent toujours mourir entre deux amis.

Si la plûpart de ceux qui nous ont donné des recueils de lettres avoient fait de même, ils auroient vu leur ouvrage s'évanouir.

Il y a une chose qui m'a souvent étonné : c'est de voir ces Persans quelquefois aussi instruits que moi-même des mœurs et des manieres de la Nation, jusqu'à en connoître les plus fines circonstances, et à remarquer des choses qui, je suis sûr, ont échappé à bien des Allemands qui ont voyagé en France. J'attribue cela au long séjour qu'ils y ont fait ; sans compter qu'il est plus facile à un Asiatique de s'instruire des mœurs des Français dans un an, qu'il ne l'est à un Français de s'instruire des mœurs des Asiatiques dans quatre, parce que

les uns se livrent autant que les autres se communiquent peu.

L'usage a permis à tout traducteur, et même au plus barbare commentateur, d'orner la tête de sa version, ou de sa glose, du panégyrique de l'original, et d'en relever l'utilité, le mérite et l'excellence. Je ne l'ai point fait ; on en devinera facilement les raisons. Une des meilleures est que ce seroit une chose très-ennuyeuse, placée dans un lieu déjà très-ennuyeux de lui-même : je veux dire une Préface.

LETTRÉS PERSANES

LETTRE I

USBÉK A SON AMI RUSTAN, A ISPAHAN.

Nous n'avons séjourné qu'un jour à Com. Lorsque nous eûmes fait nos dévotions sur le tombeau de la Vierge qui a mis au monde douze prophètes¹, nous nous remîmes en chemin, et hier, vingt-cinquième jour de notre départ d'Ispahan, nous arrivâmes à Tauris.

Rica et moi sommes peut-être les premiers parmi les Persans que l'envie de sçavoir ait fait sortir de leur pays, et qui ayent renoncé aux douceurs d'une vie tranquille pour aller chercher laborieusement la sagesse².

Nous sommes nés dans un royaume florissant ; mais nous n'avons pas cru que ses bornes fussent celles de nos connoissances, et que la lumière orientale dût seule nous éclairer.

Mande-moi ce que l'on dit de notre voyage ; ne me flatte point : je ne compte pas sur un grand nombre d'approbateurs. Adresse ta lettre à Erzeron, où je séjournerai quelque tems.

Adieu, mon cher Rustan ; sois assuré qu'en quelque lieu du monde où je sois tu as un ami fidèle.

De Tauris, le 15 de la lune de Saphar, 1711.

LETTRE 2

*USBEC A SON PREMIER EUNUQUE
A SON SERRAIL D'ISPAHAN.*

Tu es le gardien fidèle des plus belles femmes de Perse ; je t'ai confié ce que j'avois dans le Monde de plus cher ; tu tiens en tes mains les clefs de ces portes fatales qui ne s'ouvrent que pour moi. Tandis que tu veilles sur ce dépôt précieux de mon cœur, il se repose et jouit d'une sécurité entière. Tu fais la garde dans le silence de la nuit, comme dans le tumulte du jour ; tes soins infatigables soutiennent la vertu lorsqu'elle chancelle. Si les femmes que tu gardes vouloient sortir de leur devoir, tu leur en ferois perdre l'espérance. Tu es le fléau du vice et la colonne de la fidélité.

Tu leur commandes, et tu leur obéis tu exécutes aveuglément toutes leurs volontés et leur fais exécuter de même les loix du serrail. Tu trouves de la gloire à leur rendre les services les plus vils ; tu te soumets avec respect et avec crainte à leurs ordres légitimes ; tu les sers comme l'esclave de leurs esclaves. Mais, par un retour d'empire, tu commandes en maître comme moi-même, quand tu crains le relâchement des loix de la pudeur et de la modestie.

Souviens-toi toujours du néant dont je t'ai fait sortir, lorsque tu étois le dernier de mes esclaves, pour te mettre en cette place et te confier les délices de mon cœur. Tiens-toi dans un profond abaissement auprès

de celles qui partagent mon amour ; mais fais-leur en même tems sentir leur extrême dépendance. Procure-leur tous les plaisirs qui peuvent être innocens ; trompe leurs inquiétudes ; amuse-les par la musique, les danses, les boissons délicieuses ; persuade-leur de s'assembler souvent. Si elles veulent aller à la campagne, tu peux les y mener ; mais fais faire main basse sur tous les hommes qui se présenteront devant elles. Exhorte-les à la propreté, qui est l'image de la netteté de l'ame. Parle-leur quelquefois de moi. Je voudrois les revoir dans ce lieu charmant qu'elles embellissent.

Adieu.

De Tauris, le 18 de la lune de Saphar, 1711.

LETTRE 3

ZACHI A USBEK, A TAURIS.

Nous avons ordonné au chef des eunuques de nous mener à la campagne ; il te dira qu'aucun accident ne nous est arrivé. Quand il fallut traverser la riviere et quitter nos littieres, nous nous mîmes, selon la coutume, dans des boîtes¹ : deux esclaves nous portèrent sur leurs épaules, et nous échappâmes à tous les regards.

Comment aurois-je pû vivre, cher Usbek, dans ton serrail d'Ispahan, dans ces lieux qui, me rappelant sans cesse mes plaisirs passés, irritoient tous les jours mes desirs avec une nouvelle violence ? J'errois d'apartemens en appartemens, te cherchant toujours, et ne te

trouvant jamais ; mais rencontrant partout un cruel souvenir de ma félicité passée. Tantôt je me voyois en ce lieu où, pour la première fois de ma vie, je te reçus dans mes bras ; tantôt, dans celui où tu décidas cette fameuse querelle entre tes femmes. Chacune de nous se prétendoit supérieure aux autres en beauté. Nous nous présentâmes devant toi après avoir épuisé tout ce que l'imagination peut fournir de parures et d'ornemens. Tu vis avec plaisir les miracles de notre art ; tu admiras jusques où nous avoit emportées l'ardeur de te plaire. Mais tu fis bientôt céder ces charmes empruntés à des graces plus naturelles : tu détruisis tout notre ouvrage. Il fallut nous dépouiller de ces ornemens qui t'étoient devenus incommodes ; il fallut paroître à ta vue dans la simplicité de la nature. Je comptai pour rien la pudeur ; je ne pensai qu'à ma gloire. Heureux Usbek, que de charmes furent étalés à tes yeux ! Nous te vîmes long-tems errer d'enchantemens en enchantemens : ton âme incertaine demeura long-tems sans se fixer ; chaque grace nouvelle te demandoit un tribut ; nous fûmes en un moment toutes couvertes de tes baisers ; tu portas tes curieux regards dans les lieux les plus secrets ; tu nous fis passer en un instant dans mille situations différentes : toujours de nouveaux commandemens et une obéissance toujours nouvelle. Je te l'avoue, Usbek : une passion encore plus vive que l'ambition me fit souhaiter de te plaire. Je me vis insensiblement devenir la maîtresse de ton cœur ; tu me pris ; tu me quittas ; tu revins à moi, et je scus te retenir : le triomphe fut tout pour moi, et le désespoir pour mes rivales. Il nous sembla que nous

fussions seuls dans le Monde : tout ce qui nous entouroit ne fut plus digne de nous occuper. Plût au Ciel que mes rivales eussent eu le courage de rester témoins de toutes les marques d'amour que je reçus de toi ! Si elles avoient bien vû mes transports, elles auroient senti la différence qu'il y a de mon amour au leur ; elles auroient vû que, si elles pouvoient disputer avec moi de charmes, elles ne pouvoient pas disputer de sensibilité...

Mais où suis-je ? Où m'emmenie ce vain récit ? C'est un malheur de n'être point aimée ; mais c'est un affront de ne l'être plus. Tu nous quittes, Usbek, pour aller errer dans des climats barbares. Quoi ! tu comptes pour rien l'avantage d'être aimé ? Hélas ! tu ne sçais même pas ce que tu perds ! Je pousse des soupirs qui ne sont point entendus ; mes larmes coulent, et tu n'en jouis pas ; il semble que l'amour respire dans le serrail, et ton insensibilité t'en éloigne sans cesse ! Ah ! mon cher Usbek, si tu sçavois être heureux !

*Du serrail de Fatmé,
le 21 de la lune de Maharram, 1711.*

LETTRE 4

ZEPHIS A USBEK, A ERZERON.

Enfin ce monstre noir a résolu de me désespérer : il veut à toute force m'ôter mon esclave Zélide ; Zélide qui me sert avec tant d'affection, et dont les adroites

maines portent partout les ornemens et les graces. Il ne lui suffit pas que cette séparation soit douloureuse : il veut encore qu'elle soit deshonorante. Le traître veut regarder comme criminels les motifs de ma confiance, et, parce qu'il s'ennuie derriere la porte, où je le renvoye toujours, il ose supposer qu'il a entendu ou vu des choses que je ne sçais pas même imaginer¹. Je suis bien malheureuse ! Ma retraite ni ma vertu ne sçauroient me mettre à l'abri de ses soupçons extravagans : un vil esclave vient m'attaquer jusque dans ton cœur, et il faut que je m'y défende ! Non, j'ai trop de respect pour moi-même pour descendre jusques à des justifications : je ne veux d'autre garant de ma conduite que toi-même, que ton amour, que le mien, et, s'il faut te le dire, cher Usbek, que mes larmes.

*Du serrail de Fatmé,
le 29 de la lune de Maharram, 1711.*

LETTRE 5

RUSTAN A USBEK, A ERZERON.

Tu es le sujet de toutes les conversations d'Ispahan : on ne parle que de ton départ. Les uns l'attribuent à une légéreté d'esprit ; les autres, à quelque chagrin. Tes amis seuls te défendent, et ils ne persuadent personne. On ne peut comprendre que tu puisses quitter tes femmes, tes parens, tes amis, ta patrie, pour aller dans des climats inconnus aux Persans. La mere de Rica est

inconsolable ; elle te demande son fils, que tu lui as, dit-elle, enlevé. Pour moi, mon cher Usbek, je me sens naturellement porté à approuver tout ce que tu fais, mais je ne sçaurois te pardonner ton absence, et, quelques raisons que tu m'en puisses donner, mon cœur ne les goûtera jamais.

Adieu ; aime-moi toujours.

D'Ispahan, le 28 de la lune de Rebiab, I, 1711.

LETTRE 6

USBEEK A SON AMI NESSIR, A ISPAHAN.

A une journée d'Erivan, nous quittâmes la Perse pour entrer dans les terres de l'obéissance des Turcs. Douze jours après, nous arrivâmes à Erzeron, où nous séjournons trois ou quatre mois.

Il faut que je te l'avoue, Nessir : j'ai senti une douleur secrète quand j'ai perdu la Perse de vûe, et que je me suis trouvé au milieu des perfides Osmanlins. A mesure que j'entrois dans les pays de ces profanes¹, il me sembloit que je devenois profane moi-même.

Ma patrie, ma famille, mes amis, se sont présentés à mon esprit ; ma tendresse s'est réveillée ; une certaine inquiétude a achevé de me troubler et m'a fait connoître que, pour mon repos, j'avois trop entrepris.

Mais ce qui afflige le plus mon cœur, ce sont mes femmes : je ne puis penser à elles que je ne sois dévoré de chagrins.

Ce n'est pas, Nessir, que je les aime : je me trouve à cet égard dans une insensibilité qui ne me laisse point de desirs. Dans le nombreux serrail où j'ai vécu, j'ai prévenu l'amour et l'ai détruit par lui-même ; mais, de ma froideur même, il sort une jalousie secrète, qui me dévore. Je vois une troupe de femmes laissées presque à elles-mêmes ; je n'ai que des ames lâches qui m'en répondent. J'aurois peine à être en sûreté, si mes esclaves étoient fidèles. Que sera-ce, s'ils ne le sont pas ? Quelles tristes nouvelles peuvent m'en venir dans les pays éloignés que je vais parcourir ! C'est un mal où mes amis ne peuvent porter de remède : c'est un lieu dont ils doivent ignorer les tristes secrets. Et qu'y pourroient-ils faire ? N'aimerois-je pas mille fois mieux une obscure impunité, qu'une correction éclatante ? Je dépose en ton cœur tous mes chagrins, mon cher Nessir ; c'est la seule consolation qui me reste dans l'état où je suis.

D'Erzeron, le 10 de la lune de Rebiab 2, 1711.

LETTRE 7

FATMÉ A USBEK, A ERZERON.

Il y a deux mois que tu es parti, mon cher Usbek, et, dans l'abattement où je suis, je ne puis pas me le persuader encore. Je cours tout le serrail, comme si tu y étois ; je ne suis point désabusée. Que veux-tu que devienne une femme qui t'aime ; qui étoit accoutumée à te tenir dans ses bras ; qui n'étoit occupée que du

soin de te donner des preuves de sa tendresse : libre par l'avantage de sa naissance, esclave par la violence de son amour ?

Quand je t'épousai, mes yeux n'avoient point encore vû le visage d'un homme ; tu es le seul encore dont la vûe m'ait été permise¹ : car je ne mets pas au rang des hommes ces eunuques affreux dont la moindre imperfection est de n'être point hommes. Quand je compare la beauté de ton visage avec la difformité du leur, je ne puis m'empêcher de m'estimer heureuse : mon imagination ne me fournit point d'idée plus ravissante que les charmes enchanteurs de ta personne. Je te le jure, Usbek : quand il me seroit permis de sortir de ce lieu où je suis enfermée par la nécessité de ma condition ; quand je pourrois me dérober à la garde qui m'environne ; quand il me seroit permis de choisir parmi tous les hommes qui vivent dans cette capitale des nations : Usbek, je te le jure, je ne choisirois que toi. Il ne peut y avoir que toi dans le Monde qui mérite d'être aimé.

Ne pense pas que ton absence m'ait fait négliger une beauté qui t'est chère. Quoique je ne doive être vûe de personne, et que les ornemens dont je me pare soient inutiles à ton bonheur, je cherche cependant à m'entretenir dans l'habitude de plaire. Je ne me couche point que je ne me sois parfumée des essences les plus délicieuses. Je me rappelle ce tems heureux où tu venois dans mes bras ; un songe flatteur, qui me séduit, me montre ce cher objet de mon amour ; mon imagination se perd dans ses desirs, comme elle se flatte dans ses espérances. Je pense quelquefois que, dégouté d'un

pénible voyage, tu vas revenir à nous ; la nuit se passe dans des songes qui n'appartiennent ni à la veille ni au sommeil ; je te cherche à mes côtés, et il me semble que tu me fuis ; enfin le feu qui me dévore dissipe lui-même ces enchantemens et rappelle mes esprits. Je me trouve pour lors si animée....

Tu ne le croirois pas, Usbek : il est impossible de vivre dans cet état ; le feu coule dans mes veines. Que ne puis-je t'exprimer ce que je sens si bien ! et comment sens-je si bien ce que je ne puis t'exprimer ! Dans ces momens, Usbek, je donnerois l'empire du Monde pour un seul de tes baisers. Qu'une femme est malheureuse d'avoir des desirs si violens, lorsqu'elle est privée de celui qui peut seul les satisfaire : que, livrée à elle-même, n'ayant rien qui puisse la distraire, il faut qu'elle vive dans l'habitude des soupirs et dans la fureur d'une passion irritée ; que, bien loin d'être heureuse, elle n'a pas même l'avantage de servir à la félicité d'un autre : ornement inutile d'un serrail, gardée pour l'honneur, et non pas pour le bonheur de son époux !

Vous êtes bien cruels, vous autres hommes ! Vous êtes charmés que nous ayons des passions que nous ne puissions satisfaire ; vous nous traitez comme si nous étions insensibles, et vous seriez bien fâchés que nous le fussions ; vous croyez que nos desirs, si long-tems mortifiés, seront irrités à votre vûe. Il y a de la peine à se faire aimer ; il est plus court d'obtenir du désespoir de nos sens ce que vous n'osez attendre de votre mérite.

Adieu, mon cher Usbek, adieu. Compte que je ne vis que pour t'adorer ; mon âme est toute pleine de toi ;

et ton absence, bien loin de te faire oublier, animeroit mon amour, s'il pouvoit devenir plus violent.

*Du serrail d'Ispahan,
le 12 de la lune de Rebiab 1, 1711.*

LETTRE 8

USBEEK A SON AMI RUSTAN, A ISPAHAN.

Ta lettre m'a été rendue à Erzeron, où je suis. Je m'étois bien douté que mon départ feroit du bruit ; je ne m'en suis point mis en peine. Que veux-tu que je suive, la prudence de mes ennemis, ou la mienne ?

Je parus à la Cour dès ma plus tendre jeunesse. Je le puis dire : mon cœur ne s'y corrompit point ; je formai même un grand dessein : j'osai y être vertueux. Dès que je connus le vice, je m'en éloignai ; mais je m'en approchai ensuite pour le démasquer. Je portai la vérité jusques au pied du trône : j'y parlai un langage jusqu'alors inconnu ; je déconcertai la flatterie, et j'étonnai en même tems les adorateurs et l'idole.

Mais, quand je vis que ma sincérité m'avoit fait des ennemis ; que je m'étois attiré la jalousie des ministres, sans avoir la faveur du Prince ; que, dans une cour corrompue, je ne me soutenois plus que par une faible vertu : je résolus de la quitter. Je feignis un grand attachement pour les sciences, et, à force de le feindre, il me vint réellement. Je ne me mêlai plus d'aucunes affaires, et je me retirai dans une maison de campagne. Mais ce parti même avoit ses inconvéniens : je restois

toujours exposé à la malice de mes ennemis, et je m'étois presque ôté les moyens de m'en garantir. Quelques avis secrets me firent penser à moi sérieusement. Je résolus de m'exiler de ma patrie, et ma retraite même de la Cour m'en fournit un prétexte plausible. J'allai au Roi ; je lui marquai l'envie que j'avois de m'instruire dans les sciences de l'Occident ; je lui insinuai qu'il pourroit tirer de l'utilité de mes voyages. Je trouvai grace devant ses yeux ; je partis, et je dérobaï une victime à mes ennemis.

Voilà, Rustan, le véritable motif de mon voyage. Laisse parler Ispahan ; ne me défens que devant ceux qui m'aiment ; laisse à mes ennemis leurs interprétations malignes : je suis trop heureux que ce soit le seul mal qu'ils me puissent faire.

On parle de moi à présent. Peut-être ne serai-je que trop oublié, et que mes amis.... Non, Rustan, je ne veux point me livrer à cette triste pensée : je leur serai toujours cher ; je compte sur leur fidélité, comme sur la tienne.

D'Erzeron, le 20 de la lune de Gemmadi 2, 1711.

LETTRE 9

*LE PREMIER EUNUQUE A IBBI,
A ERZERON.*

Tu suis ton ancien maître dans ses voyages ; tu parcoures les provinces et les royaumes ; les chagrins ne

sçauroient faire d'impression sur toi : chaque instant te montre des choses nouvelles ; tout ce que tu vois te récrée et te fait passer le tems sans le sentir.

Il n'en est pas de même de moi, qui, enfermé dans une prison affreuse, suis toujours environné des mêmes objets et dévoré des mêmes chagrins. Je gémis accablé sous le poids des soins et des inquiétudes de cinquante années, et, dans le cours d'une longue vie, je ne puis pas dire avoir eu un jour serein et un moment tranquille.

Lorsque mon premier maître eut formé le cruel projet de me confier ses femmes et m'eut obligé, par des séductions soutenues de mille menaces de me séparer pour jamais de moi-même : las de servir dans les emplois les plus pénibles, je comptai sacrifier mes passions à mon repos et à ma fortune. Malheureux que j'étois ! Mon esprit me faisoit voir le dédommagement, et non pas la perte : j'espérois que je serois délivré des atteintes de l'amour par l'impuissance de le satisfaire. Hélas ! on éteignit en moi l'effet des passions, sans en éteindre la cause, et, bien loin d'en être soulagé, je me trouvai environné d'objets qui les irritoient sans cesse. J'entrai dans le serrail, où tout m'inspiroit le regret de ce que j'avois perdu : je me sentois animé à chaque instant ; mille grâces naturelles sembloient ne se découvrir à ma vûe que pour me désoler. Pour comble de malheurs, j'avois toujours devant les yeux un homme heureux. Dans ce tems de trouble, je n'ai jamais conduit une femme dans le lit de mon maître, je ne l'ai jamais deshabillée, que ne je sois rentré chez moi la rage dans le cœur et un affreux désespoir dans l'âme.

Voilà comme j'ai passé ma misérable jeunesse. Je

n'avois de confident que moi-même ; chargé d'ennuis et de chagrins, il me les falloit dévorer, et, ces mêmes femmes, que j'étois tenté de regarder avec des yeux si tendres, je ne les envisageois qu'avec des regards sévères. J'étois perdu si elles m'avoient pénétré. Quel avantage n'en auroient-elles pas pris ?

Je me souviens qu'un jour que je mettois une femme dans le bain, je me sentis si transporté que je perdis entièrement la raison, et que j'osai porter ma main dans un lieu redoutable¹. Je crus, à la première réflexion, que ce jour étoit le dernier de mes jours. Je fus pourtant assez heureux pour échapper à mille morts. Mais la beauté que j'avois fait confidente de ma faiblesse me vendit bien cher son silence : je perdis entièrement mon autorité sur elle, et elle m'a obligé depuis à des condescendances qui m'ont exposé mille fois à perdre la vie.

Enfin les feux de la jeunesse ont passé : je suis vieux, et je me trouve à cet égard dans un état tranquille ; je regarde les femmes avec indifférence, et je leur rends bien tous leurs mépris et tous les tourmens qu'elles m'ont fait souffrir. Je me souviens toujours que j'étois né pour les commander, et il me semble que je redeviens homme dans les occasions où je leur commande encore. Je les hais depuis que je les envisage de sens froid, et que ma raison me laisse voir toutes leurs faiblesses. Quoique je les garde pour un autre, le plaisir de me faire obéir me donne une joye secrete : quand je les prive de tout, il me semble que c'est pour moi, et il m'en revient toujours une satisfaction indirecte. Je me trouve dans le serrail comme dans un petit empire, et mon ambition, la seule passion qui me reste, se satis-

fait un peu. Je vois avec plaisir que tout roule sur moi, et qu'à tous les instans je suis nécessaire. Je me charge volontiers de la haine de toutes ces femmes, qui m'affermiront dans le poste où je suis. Aussi n'ont-elles pas affaire à un ingrat : elles me trouvent au devant de tous leurs plaisirs les plus innocens. Je me présente toujours à elles comme une barrière inébranlable : elles forment des projets, et je les arrête soudain. Je m'arme de refus ; je me hérise de scrupules ; je n'ai jamais dans la bouche que les mots de devoir, de vertu, de pudeur, de modestie. Je les desespere en leur parlant sans cesse de la foiblesse de leur sexe et de l'autorité du maître. Je me plains ensuite d'être obligé à tant de sévérité, et je semble vouloir leur faire entendre que je n'ai d'autre motif que leur propre intérêt et un grand attachement pour elles.

Ce n'est pas qu'à mon tour je n'aye un nombre infini de désagrémens, et que tous les jours ces femmes vindicatives ne cherchent à renchérir sur ceux que je leur donne : elles ont des revers¹ terribles. Il y a entre nous comme un flux et reflux d'empire et de soumission. Elles font toujours tomber sur moi les emplois les plus humilians ; elles affectent un mépris qui n'a point d'exemple ; et, sans égard pour ma vieillesse, elles me font lever la nuit dix fois pour la moindre bagatelle. Je suis accablé sans cesse d'ordres, de commandemens, d'emplois, de caprices : il semble qu'elles se relayent pour m'exercer, et que leurs fantaisies se succèdent. Souvent elles se plaisent à me faire redoubler de soins ; elles me font faire de fausses confidences : tantôt on vient me dire qu'il a paru un jeune homme

autour de ces murs ; une autre fois, qu'on a entendu du bruit, ou bien qu'on doit rendre une lettre. Tout ceci me trouble, et elles rient de ce trouble : elles sont charmées de me voir ainsi me tourmenter moi-même. Une autre fois elles m'attachent derrière leur porte et m'y enchaînent nuit et jour ; elles savent feindre des maladies, des défaillances, des frayeurs ; elles ne manquent pas de prétexte pour me mener au point où elles veulent. Il faut, dans ces occasions, une obéissance aveugle et une complaisance sans bornes : un refus dans la bouche d'un homme comme moi seroit une chose inouïe, et, si je balançois à leur obéir, elles seroient en droit de me châtier. J'aimerois autant perdre la vie, mon cher Ibhi, que de descendre à cette humiliation.

Ce n'est pas tout : je ne suis jamais sûr d'être un instant dans la faveur de mon maître ; j'ai autant d'ennemies dans son cœur, qui ne songent qu'à me perdre. Elles ont des quarts-d'heure où je ne suis point écouté, des quarts-d'heure où l'on ne refuse rien, des quarts-d'heure où j'ai toujours tort. Je mène dans le lit de mon maître des femmes irritées. Crois-tu que l'on y travaille pour moi, et que mon parti soit le plus fort ? J'ai tout à craindre de leurs larmes, de leurs soupirs, de leurs embrassements, et de leurs plaisirs mêmes : elles sont dans le lieu de leurs triomphes ; leurs charmes me deviennent terribles ; les services présents effacent dans un moment tous mes services passés, et rien ne peut me répondre d'un maître qui n'est plus à lui-même.

Combien de fois m'est-il arrivé de me coucher dans la faveur et de me lever dans la disgrâce ? Le jour que

je fus fouetté si indignement autour du serrail, qu'avois-je fait ? Je laissai une femme dans les bras de mon maître. Dès qu'elle le vit enflammé, elle versa un torrent de larmes : elle se plaignit et ménagea si bien ses plaintes, qu'elles augmentoient à mesure de l'amour qu'elles faisoient naître. Comment aurois-je pû soutenir dans un moment si critique ? Je fus perdu lorsque je m'y attendois le moins ; je fus la victime d'une négociation amoureuse et d'un traité que les soupirs avoient fait. Voilà, cher Ibbi, l'état cruel dans lequel j'ai toujours vécu.

Que tu es heureux ! Tes soins se bornent uniquement à la personne d'Usbek. Il t'est facile de lui plaire et de te maintenir dans sa faveur jusques au dernier de tes jours.

*Du serrail d'Ispahan,
le dernier de la lune de Saphar, 1711.*

LETTRE 10

MIRZA A SON AMI USBEK, A ERZERON.

Tu étois le seul qui pût me dédommager de l'absence de Rica, et il n'y avoit que Rica qui pût me consoler de la tienne. Tu nous manques, Usbek : tu étois l'ame de notre Société. Qu'il faut de violence pour rompre les engagemens que le cœur et l'esprit ont formés !

Nous disputons ici beaucoup ; nos disputes roulent ordinairement sur la morale. Hier on mit en question

si les hommes étoient heureux par les plaisirs et les satisfactions des sens, ou par la pratique de la vertu. Je t'ai souvent ouï dire que les hommes étoient nés pour être vertueux, et que la justice est une qualité qui leur est aussi propre que l'existence. Explique-moi, je te prie, ce que tu veux dire.

J'ai parlé à des mollaks¹, qui me désespèrent avec leurs passages de l'Alcoran : car je ne leur parle pas comme vrai Croyant, mais comme homme, comme citoyen, comme pere de famille.

Adieu.

D'Ispahan, le dernier de la lune de Saphar, 1711.

LETTRE II

USBEEK A MIRZA, A ISPAHAN.

Tu renonces à ta raison pour essayer la mienne ; tu descends jusqu'à me consulter ; tu me crois capable de t'instruire. Mon cher Mirza, il y a une chose qui me flatte encore plus que la bonne opinion que tu as conçue de moi : c'est ton amitié qui me la procure².

Pour remplir ce que tu me prescris, je n'ai pas cru devoir employer des raisonnemens fort abstraits : il y a certaines vérités qu'il ne suffit pas de persuader, mais qu'il faut encore faire sentir. Telles sont les vérités de morale. Peut-être que ce morceau d'histoire te touchera plus qu'une philosophie subtile.

Il y avoit en Arabie un petit peuple appelé *Troglo-dite*³, qui descendoit de ces anciens Troglodites qui,

si nous en croyons les historiens, ressembloient plus à des bêtes qu'à des hommes. Ceux-ci n'étoient point si contrefaits : ils n'étoient point velus comme des ours ; ils ne sifflaient point ; ils avoient deux yeux ; mais ils étoient si méchans et si féroces qu'il n'y avoit parmi eux aucun principe d'équité ni de justice.

Ils avoient un roi d'une origine étrangere, qui, voulant corriger la méchanceté de leur naturel, les traitoit sévèrement. Mais ils conjurerent contre lui, le tuerent et exterminèrent toute la famille royale.

Le coup étant fait, ils s'assemblerent pour choisir un gouvernement, et, après bien des dissensions, ils créèrent des magistrats. Mais, à peine les eurent-ils élus, qu'ils leur devinrent insupportables, et ils les massacrèrent encore.

Ce peuple, libre de ce nouveau joug, ne consulta plus que son naturel sauvage ; tous les particuliers convinrent qu'ils n'obéiroient plus à personne ; que chacun veilleroit uniquement à ses intérêts, sans consulter ceux des autres.

Cette résolution unanime flattoit extrêmement tous les particuliers. Ils disoient : « Qu'ai-je affaire d'aller me tuer à travailler pour des gens dont je ne me soucie point ? Je penserai uniquement à moi ; je vivrai heureux. Que m'importe que les autres le soient ? Je me procurerai tous mes besoins, et, pourvû que je les aye, je ne me soucie point que tous les autres Troglo-dites soient misérables. »

On étoit dans le mois où l'on ensemence les terres. Chacun dit : « Je ne labourerai mon champ que pour qu'il me fournisse le bled qu'il me faut pour me nour-

rir : une plus grande quantité me seroit inutile ; je ne prendrai point de la peine pour rien. »

Les terres de ce petit royaume n'étoient pas de même nature : il y en avoit d'arides et de montagneuses, et d'autres qui, dans un terrain bas, étoient arrosées de plusieurs ruisseaux. Cette année la sécheresse fut très-grande, de maniere que les terres qui étoient dans les lieux élevés manquèrent absolument, tandis que celles qui purent être arrosées furent très-fertiles. Ainsi les peuples des montagnes périrent presque tous de faim par la dureté des autres, qui leur refuserent de partager la récolte.

L'année d'ensuite fut très-pluvieuse ; les lieux élevés se trouverent d'une fertilité extraordinaire, et les terres basses furent submergées. La moitié du peuple cria une seconde fois famine ; mais ces misérables trouverent des gens aussi durs qu'ils l'avoient été eux-mêmes.

Un des principaux habitans avoit une femme fort belle ; son voisin en devint amoureux et l'enleva. Il s'émut une grande querelle, et, après bien des injures et des coups, ils convinrent de s'en remettre à la décision d'un Troglodite qui, pendant que la République subsistoit, avoit eu quelque crédit. Ils allerent à lui et voulurent lui dire leurs raisons. « Que m'importe, dit cet homme, que cette femme soit à vous ou à vous ? J'ai mon champ à labourer ; je n'irai peut-être pas employer mon tems à terminer vos différends et travailler à vos affaires, tandis que je négligerai les miennes. Je vous prie de me laisser en repos et de ne m'importuner plus de vos querelles. » Là-dessus il les quitta et s'en alla travailler sa terre. Le ravisseur, qui

étoit le plus fort, jura qu'il mourroit plutôt que de rendre cette femme, et l'autre, pénétré de l'injustice de son voisin et de la dureté du juge, s'en retournoit désespéré, lorsqu'il trouva dans son chemin une femme jeune et belle, qui revenoit de la fontaine. Il n'avoit plus de femme ; celle-là lui plut, et elle lui plut bien davantage lorsqu'il apprit que c'étoit la femme de celui qu'il avoit voulu prendre pour juge, et qui avoit été si peu sensible à son malheur. Il l'enleva et l'emmena dans sa maison.

Il y avoit un homme qui possédoit un champ assez fertile, qu'il cultivoit avec grand soin. Deux de ses voisins s'unirent ensemble, le chasserent de sa maison, occupèrent son champ ; ils firent entr'eux une union pour se défendre contre tous ceux qui voudroient l'usurper, et effectivement ils se soutinrent par-là pendant plusieurs mois. Mais un des deux, ennuyé de partager ce qu'il pouvoit avoir tout seul, tua l'autre et devint seul maître du champ. Son empire ne fut pas long : deux autres Troglodites vinrent l'attaquer ; il se trouva trop foible pour se défendre, et il fut massacré.

Un Troglodite presque tout nud vit de la laine qui étoit à vendre ; il en demanda le prix. Le marchand dit en lui-même : « Naturellement je ne devois espérer de ma laine qu'autant d'argent qu'il en faut pour acheter deux mesures de bled ; mais je la vais vendre quatre fois davantage, afin d'avoir huit mesures. » Il fallut en passer par-là et payer le prix demandé. « Je suis bien aise, dit le marchand ; j'aurai du bled à présent. » — « Que dites-vous ? reprit l'acheteur. Vous avez besoin de bled ? J'en ai à vendre. Il n'y a que le prix

qui vous étonnera peut-être : car vous sçavez que le bled est extrêmement cher, et que la famine regne presque partout. Mais rendez-moi mon argent, et je vous donnerai une mesure de bled : car je ne veux pas m'en défaire autrement, dussiez-vous crever de faim. »

Cependant une maladie cruelle ravageoit la contrée. Un médecin habile y arriva du pays voisin et donna ses remedes si à propos qu'il guérit tous ceux qui se mirent dans ses mains. Quand la maladie eut cessé, il alla chez tous ceux qu'il avoit traités demander son salaire ; mais il ne trouva que des refus. Il retourna dans son pays, et il y arriva accablé des fatigues d'un si long voyage. Mais bientôt après il apprit que la même maladie se faisoit sentir de nouveau et affligeoit plus que jamais cette terre ingrate. Ils allerent à lui cette fois et n'attendirent pas qu'il vînt chez eux. « Allez, leur dit-il, hommes injustes ! Vous avez dans l'ame un poison plus mortel que celui dont vous voulez guérir ; vous ne méritez pas d'occuper une place sur la Terre, parce que vous n'avez point d'humanité, et que les règles de l'équité vous sont inconnues. Je croirois offenser les Dieux, qui vous punissent, si je m'opposois à la justice de leur colere. »

A Erzeron, le 3 de la lune de Gemmadi 2, 1711.

LETTRE 12

USBEC AU MÊME, A ISPAHAN.

Tu as vu, mon cher Mirza, comment les Troglodites périrent par leur méchanceté même et furent les vic-

times de leurs propres injustices. De tant de familles, il n'en resta que deux qui échapperent aux malheurs de la Nation. Il y avoit dans ce pays deux hommes bien singuliers : ils avoient de l'humanité ; ils connoissoient la justice ; ils aimoient la vertu. Autant liés par la droiture de leur cœur, que par la corruption de celui des autres, ils voyoient la désolation générale et ne la ressentoient que par la pitié ; c'étoit le motif d'une union nouvelle. Ils travailloient avec une sollicitude commune pour l'intérêt commun ; ils n'avoient de différends que ceux qu'une douce et tendre amitié faisoit naître ; et, dans l'endroit du pays le plus écarté, séparés de leurs compatriotes indignes de leur présence, ils menaient une vie heureuse et tranquille. La terre sembloit produire d'elle-même, cultivée par ces vertueuses mains.

Ils aimoient leurs femmes, et ils en étoient tendrement chéris. Toute leur attention étoit d'élever leurs enfans à la vertu. Ils leur représentoient sans cesse les malheurs de leurs compatriotes et leur mettoient devant les yeux cet exemple si triste ; ils leur faisoient surtout sentir que l'intérêt des particuliers se trouve toujours dans l'intérêt commun ; que vouloir s'en séparer, c'est vouloir se perdre ; que la vertu n'est point une chose qui doive nous coûter ; qu'il ne faut point la regarder comme un exercice pénible ; et que la justice pour autrui est une charité pour nous.

Ils eurent bientôt la consolation des peres vertueux, qui est d'avoir des enfans qui leur ressemblent. Le jeune peuple qui s'éleva sous leurs yeux s'accrut par d'heureux mariages : le nombre augmenta ; l'union fut toujours la même, et la vertu, bien loin de s'affoiblir dans

la multitude, fut fortifiée, au contraire, par un plus grand nombre d'exemples.

Qui pourroit représenter ici le bonheur de ces Troglodites ? Un peuple si juste devoit être chéri des Dieux. Dès qu'il ouvrit les yeux pour les connoître, il apprit à les craindre, et la Religion vint adoucir dans les mœurs ce que la Nature y avoit laissé de trop rude.

Ils instituerent des fêtes en l'honneur des Dieux : les jeunes filles, ornées de fleurs, et les jeunes garçons les célébroient par leurs danses et par les accords d'une musique champêtre. On faisoit ensuite des festins, où la joye ne régnoit pas moins que la frugalité. C'étoit dans ces assemblées que parloit la Nature naïve : c'est-là qu'on apprenoit à donner le cœur et à le recevoir ; c'est-là que la pudeur virginale faisoit en rougissant un aveu surpris, mais bientôt confirmé par le consentement des peres ; et c'est-là que les tendres meres se plaisoient à prévoir de loin une union douce et fidèle.

On alloit au Temple pour demander les faveurs des Dieux ; ce n'étoit pas les richesses et une onéreuse abondance : de pareils souhaits étoient indignes des heureux Troglodites ; ils ne sçavoient les désirer que pour leurs compatriotes. Ils n'étoient au pied des autels que pour demander la santé de leurs peres, l'union de leurs freres, la tendresse de leurs femmes, l'amour et l'obéissance de leurs enfans. Les filles y venoient apporter le tendre sacrifice de leur cœur et ne leur demandoient d'autre grace que celle de pouvoir rendre un Troglodite heureux.

Le soir, lorsque les troupeaux quittoient les prai-

ries, et que les bœufs fatigués avoient ramené la charue, ils s'assembloient, et, dans un repas frugal, ils chantoient les injustices des premiers Troglodites et leurs malheurs, la vertu renaissante avec un nouveau peuple et sa félicité. Ils célébroient les grandeurs des Dieux, leurs faveurs toujours présentes aux hommes qui les implorent, et leur colere inévitable à ceux qui ne les craignent pas ; ils décrivoient ensuite les délices de la vie champêtre et le bonheur d'une condition toujours parée de l'innocence. Bientôt ils s'abandonnoient à un sommeil que les soins et les chagrins n'interrompoient jamais.

La Nature ne fournissoit pas moins à leurs desirs qu'à leurs besoins. Dans ce pays heureux, la cupidité étoit étrangère : ils se faisoient des présens où celui qui donnoit croyoit toujours avoir l'avantage. Le peuple troglodite se regardoit comme une seule famille ; les troupeaux étoient presque toujours confondus ; la seule peine qu'on s'épargnoit ordinairement, c'étoit de les partager.

D'Erzeron, le 6 de la lune de Gemmadi 2, 1711.

LETTRE 13

USBK AU MÊME.

Je ne sçaurois assez te parler de la vertu des Troglodites. Un d'eux disoit un jour : « Mon pere doit demain labourer son champ ; je me leverai deux heures

avant lui, et, quand il ira à son champ, il le trouvera tout labouré. »

Un autre disoit en lui-même : « Il me semble que ma sœur a du goût pour un jeune Troglodite de nos parens ; il faut que je parle à mon pere, et que je le détermine à faire ce mariage. »

On vint dire à un autre que des voleurs avoient enlevé son troupeau : « J'en suis bien fâché, dit-il ; car il y avoit une génisse toute blanche que je voulois offrir aux Dieux. »

On entendoit dire à un autre : « Il faut que j'aille au Temple remercier les Dieux : car mon frere que mon pere aime tant, et que je chéris si fort, a recouvré la santé. »

Ou bien : « Il y a un champ qui touche celui de mon pere, et ceux qui le cultivent sont tous les jours exposés aux ardeurs du Soleil ; il faut que j'aille y planter deux arbres, afin que ces pauvres gens puissent aller quelquefois se reposer sous leur ombre. »

Un jour que plusieurs Troglodites étoient assemblés, un vieillard parla d'un jeune homme qu'il soupçonnoit d'avoir commis une mauvaise action, et lui en fit des reproches. « Nous ne croyons pas qu'il ait commis ce crime, dirent les jeunes Troglodites, mais, s'il l'a fait, puisse-t-il mourir le dernier de sa famille ! »

On vint dire à un Troglodite que des étrangers avoient pillé sa maison et avoient tout emporté. « S'ils n'étoient pas injustes, répondit-il, je souhaiterois que les Dieux leur en donnassent un plus long usage qu'à moi. »

Tant de prospérités ne furent pas regardées sans

envie ; les peuples voisins s'assemblerent, et, sous un vain prétexte, ils résolurent d'enlever leurs troupeaux. Dès que cette résolution fut connue, les Troglodites envoyèrent au-devant d'eux des ambassadeurs, qui leur parlerent ainsi :

« Que vous ont fait les Troglodites ? Ont-ils enlevé vos femmes, dérobé vos bestiaux, ravagé vos campagnes ? Non : nous sommes justes, et nous craignons les Dieux. Que demandez-vous donc de nous ? Voulez-vous de la laine pour vous faire des habits ? Voulez-vous du lait pour vos troupeaux ou des fruits de nos terres ? Mettez bas les armes ; venez au milieu de nous, et nous vous donnerons de tout cela. Mais nous jurons, par ce qu'il y a de plus sacré, que, si vous entrez dans nos terres comme ennemis, nous vous regarderons comme un peuple injuste, et que nous vous traiterons comme des bêtes farouches. »

Ces paroles furent renvoyées avec mépris : ces peuples sauvages entrèrent armés dans la terre des Troglodites, qu'ils ne croyoient défendus que par leur innocence.

Mais ils étoient bien disposés à la défense : ils avoient mis leurs femmes et leurs enfans au milieu d'eux. Ils furent étonnés de l'injustice de leurs ennemis, et non pas de leur nombre. Une ardeur nouvelle s'étoit emparée de leur cœur : l'un vouloit mourir pour son pere ; un autre, pour sa femme et ses enfans ; celui-ci, pour ses freres ; celui-là, pour ses amis ; tous, pour le peuple troglodite. La place de celui qui expiroit étoit d'abord prise par un autre, qui, outre la cause commune, avoit encore une mort particuliere à venger.

Tel fut le combat de l'Injustice et de la Vertu ; ces peuples lâches, qui ne cherchoient que le butin, n'eurent pas honte de fuir, et ils céderent à la vertu des Troglodites, même sans en être touchés.

D'Erzeron, le 9 de la lune de Gemmadi 2, 1711.

LETTRE 14

USBK AU MÊME.

Comme le Peuple grossissoit tous les jours, les Troglodites crurent qu'il étoit à propos de se choisir un roi. Ils convinrent qu'il falloit déferer la couronne à celui qui étoit le plus juste, et ils jetterent tous les yeux sur un vieillard vénérable par son âge et par une longue vertu. Il n'avoit pas voulu se trouver à cette assemblée ; il s'étoit retiré dans sa maison, le cœur serré de tristesse.

Lorsqu'on lui envoya des députés pour lui apprendre le choix qu'on avoit fait de lui : « A Dieu ne plaise, dit-il, que je fasse ce tort aux Troglodites, que l'on puisse croire qu'il n'y a personne parmi eux de plus juste que moi ! Vous me déférez la couronne, et, si vous le voulez absolument, il faudra bien que je la prenne. Mais comptez que je mourrai de douleur d'avoir vu en naissant les Troglodites libres et de les voir aujourd'hui assujettis. » A ces mots, il se mit à répandre un torrent de larmes. « Malheureux jour, disoit-il ; et pourquoi ai-je tant vécu ? » Puis il s'écria d'une voix sévère : « Je vois bien ce que c'est, ô Tro-

glodites ! votre vertu commence à vous peser. Dans l'état où vous êtes, n'ayant point de chef, il faut que vous soyez vertueux malgré vous : sans cela vous ne sauriez subsister, et vous tomberiez dans le malheur de vos premiers peres. Mais ce joug vous paroît trop dur ; vous aimez mieux être soumis à un prince et obéir à ses loix, moins rigides que vos mœurs. Vous sçavez que, pour lors, vous pourrez contenter votre ambition, acquérir des richesses et languir dans une lâche volupté, et que, pourveu que vous évitiez de tomber dans les grands crimes, vous n'aurez pas besoin de la vertu. » Il s'arrêta un moment, et ses larmes coulerent plus que jamais. « Eh ! que prétendez-vous que je fasse ? Comment se peut-il que je commande quelque chose à un Troglodite ? Voulez-vous qu'il fasse une action vertueuse parce que je la lui commande, lui qui la feroit tout de même sans moi et par le seul penchant de la nature ? O Troglodites ! je suis à la fin de mes jours ; mon sang est glacé dans mes veines ; je vais bientôt revoir vos sacrés ayeux. Pourquoi voulez-vous que je les afflige, et que je sois obligé de leur dire que je vous ai laissés sous un autre joug que celui de la Vertu¹ ? »

D'Erzeron, le 10 de la lune de Gemmadi 2, 1711.

LETTRE 15

*LE PREMIER EUNUQUE NOIR A JARON,
EUNUQUE NOIR, A ERZERON.*

Je prie le Ciel qu'il te ramène dans ces lieux et te dérobe à tous les dangers.

Quoique je n'aye guères jamais connu cet engagement qu'on appelle *amitié*, et que je me sois enveloppé tout entier dans moi-même, tu m'as cependant fait sentir que j'avois encore un cœur, et pendant que j'étois de bronze pour tous ces esclaves qui vivoient sous mes loix, je voyois croître ton enfance avec plaisir.

Le tems vint où mon maître jeta sur toi les yeux. Il s'en falloit bien que la nature eût encore parlé lorsque le fer te sépara de la nature. Je ne te dirai point si je te plaignis, ou si je sentis du plaisir à te voir élever jusqu'à moi. J'appaisai tes pleurs et tes cris. Je crus te voir prendre une seconde naissance et sortir d'une servitude où tu devois toujours obéir, pour entrer dans une servitude où tu devois commander. Je pris soin de ton éducation. La sévérité, toujours inséparable des instructions, te fit long-tems ignorer que tu m'étois cher. Tu me l'étois pourtant, et je te dirai que je t'aimois comme un pere aime son fils, si ces noms de pere et de fils pouvoient convenir à notre destinée.

Tu vas parcourir les pays habités par les Chrétiens, qui n'ont jamais cru ; il est impossible que tu n'y contractes bien des souillures. Comment le Prophète pour-

roit-il te regarder au milieu de tant de millions de ses ennemis ? Je voudrois que mon maître fit, à son retour, le pèlerinage de La Mecque : vous vous purifieriez tous dans la terre des Anges.

Adieu.

*Au serrail d'Ispahan,
le 10 de la lune de Gemmadi, 1711.*

LETTRE 16

*USBK AU MOLLAK MÉHÉMET-HALI,
GARDIEN DES TROIS TOMBEAUX¹,
A COM.*

Pourquoi vis-tu dans les tombeaux, divin Mollak ? Tu es bien plus fait pour le séjour des étoiles. Tu te caches sans doute de peur d'obscurcir le Soleil. Tu n'as point de taches comme cet astre ; mais, comme lui, tu te couvres de nuages.

Ta science est un abyme plus profond que l'Océan ; ton esprit est plus perçant que Zufagar, cette épée d'Hali qui avoit deux pointes² ; tu sçais ce qui se passe dans les neuf chœurs des Puissances célestes ; tu lis l'Alcoran sur la poitrine de notre divin prophète ; et, lorsque tu trouves quelque passage obscur, un Ange, par son ordre, déploie ses ailes rapides et descend du trône pour t'en révéler le secret.

Je pourrois par ton moyen avoir avec les Séraphins une intime correspondance : car enfin, treizième Iman³,

n'es-tu pas le centre où le Ciel et la Terre aboutissent, et le point de communication entre l'Abyrne et l'Empirée ?

Je suis au milieu d'un peuple profane. Permets que je me purifie avec toi ; souffre que je tourne mon visage vers les lieux sacrés que tu habites ; distingue-moi des méchants, comme on distingue au lever de l'aurore le filet blanc d'avec le filet noir¹ ; aide-moi de tes conseils ; prends soin de mon ame ; enyvre-là de l'esprit des Prophètes ; nourris-la de la science du Paradis, et permets que je mette ses playes à tes pieds.

Adresse tes lettres sacrées à Erzeron, où je resterai quelques mois.

D'Erzeron, le 11 de la lune de Gemmadi 2, 1711.

LETTRE 17

USBK AU MÊME.

Je ne puis, divin Mollak, calmer mon impatience ; je ne sçaurois attendre ta sublime réponse. J'ai des doutes ; il faut les fixer. Je sens que ma raison s'égare ; ramène-la dans le droit chemin. Viens m'éclairer, source de lumière ; foudroie avec ta plume divine les difficultés que je vais te proposer ; fais-moi pitié de moi-même et rougir de la question que je vais te faire.

D'où vient que notre législateur nous prive de la chair de pourceau et de toutes les viandes qu'il appelle *immondes* ? D'où vient qu'il nous défend de toucher

un corps mort, et que, pour purifier notre ame, il nous ordonne de nous laver sans cesse le corps¹ ? Il me semble que les choses ne sont en elles-mêmes ni pures ni impures : je ne puis concevoir aucune qualité inhérente au sujet qui puisse les rendre telles. La boue ne nous paroît sale que parce qu'elle blesse notre vûe ou quelque autre de nos sens ; mais, en elle-même, elle ne l'est pas plus que l'or et les diamans. L'idée de souillure contractée par l'attouchement d'un cadavre ne nous est venue que d'une certaine répugnance naturelle que nous en avons. Si les corps de ceux qui ne se lavent point ne blessoient ni l'odorat ni la vûe, comment auroit-on pu s'imaginer qu'ils fussent impurs ?

Les sens, divin Mollak, doivent donc être les seuls juges de la pureté ou de l'impureté des choses. Mais, comme les objets n'affectent point les hommes de la même manière ; que ce qui donne une sensation agréable aux uns en produit une dégoûtante chez les autres : il suit que le témoignage des sens ne peut servir ici de règle, à moins qu'on ne dise que chacun peut, à sa fantaisie, décider ce point et distinguer, pour ce qui le concerne, les choses pures d'avec celles qui ne le sont pas.

Mais cela même, sacré Mollak, ne renverseroit-il pas les distinctions établies par notre divin prophète et les points fondamentaux de la Loi, qui a été écrite de la main des Anges ?

D'Erzeron, le 20 de la lune de Gemmadi 2, 1711.

LETTRE 18

MÉHÉMET-HALI,
SERVITEUR DES PROPHÉTES,
A USBEK, A ERZERON.

Vous nous faites toujours des questions qu'on a faites mille fois à notre saint prophète. Que ne lisez-vous les *Traditions* des Docteurs ? Que n'allez-vous à cette source pure de toute intelligence ? Vous trouveriez tous vos doutes résolus.

Malheureux, qui toujours embarrassés des choses de la Terre, n'avez jamais regardé d'un œil fixe celles du Ciel, et qui révérez la condition des mollaks, sans oser ni l'embrasser ni la suivre !

Profanes, qui n'entrez jamais dans les secrets de l'Eternel, vos lumieres ressemblent aux ténébres de l'Abyme, et les raisonnemens de votre esprit sont comme la poussiere que vos pieds font élever lorsque le Soleil est dans son midi, dans le mois ardent de Chahban.

Aussi le zénith de votre esprit ne va pas au nadir de celui du moindre des immaums¹. Votre vaine philosophie est cet éclair qui annonce l'orage et l'obscurité ; vous êtes au milieu de la tempête, et vous errez au gré des vents.

Il est bien facile de répondre à votre difficulté : il ne faut pour cela que vous raconter ce qui arriva un jour à notre saint prophète, lorsque, tenté par les Chré-

tiens, éprouvé par les Juifs, il confondit également les uns et les autres.

Le Juif Abdias Ibesalon¹ lui demanda pourquoi Dieu avoit défendu de manger de la chair de pourceau. « Ce n'est pas sans raison, répondit Mahomet : c'est un animal immonde, et je vais vous en convaincre. » Il fit sur sa main, avec de la boue, la figure d'un homme ; il la jeta à terre et lui cria : « Levez-vous ! » Sur-le-champ, un homme se leva et dit : « Je suis Japhet, fils de Noé. — Avois-tu les cheveux aussi blancs quand tu es mort ? lui dit le saint Prophète. — Non, répondit-il ; mais, quand tu m'as réveillé, j'ai cru que le jour du Jugement étoit venu, et j'ai eu une si grande frayeur que mes cheveux ont blanchi tout-à-coup. »

« Or ça, raconte-moi, lui dit l'Envoyé de Dieu, toute l'histoire de l'arche de Noé. » Japhet obéit et détailla exactement tout ce qui s'étoit passé les premiers mois. Après quoi il parla ainsi :

« Nous mîmes les ordures de tous les animaux dans un côté de l'Arche ; ce qui la fit si fort pencher, que nous en eûmes une peur mortelle : surtout nos femmes, qui se lamentoient de la belle maniere. Notre pere Noé ayant été au conseil de Dieu, il lui commanda de prendre l'éléphant et de lui faire tourner la tête vers le côté qui penchoit. Ce grand animal fit tant d'ordures qu'il en naquit un cochon. »

Croyez-vous, Usbek, que, depuis ce tems-là, nous nous en soyons abstenus, et que nous l'ayons regardé comme un animal immonde ?

Mais, comme le cochon remuoit tous les jours ces ordures, il s'éleva une telle puanteur dans l'Arche, qu'il

ne put lui-même s'empêcher d'éternuer, et il sortit de son nez un rat, qui alloit rongean tout ce qui se trouvoit devant lui : ce qui devint si insupportable à Noé, qu'il crut qu'il étoit à propos de consulter Dieu encore. Il lui ordonna de donner au lion un grand coup sur le front, qui éternua aussi et fit sortir de son nez un chat. Croyez-vous que ces animaux soient encore immondes ? Que vous en semble ?

Quand donc vous n'appercevez pas la raison de l'impureté de certaines choses, c'est que vous en ignorez beaucoup d'autres, et que vous n'avez pas la connoissance de ce qui s'est passé entre Dieu, les Anges et les Hommes. Vous ne sçavez pas l'histoire de l'éternité. Vous n'avez point lu les livres qui sont écrits au Ciel : ce qui vous en a été révélé n'est qu'une petite partie de la bibliothèque divine ; et ceux qui, comme nous, en approchent de plus près tandis qu'ils sont en cette vie, sont encore dans l'obscurité et les ténèbres.

Adieu ; Mahomet soit dans votre cœur.

A Com, le dernier de la lune de Chahban, 1711.

LETTRE 19

USBEC A SON AMI RUSTAN, A ISPAHAN.

Nous n'avons séjourné que huit jours à Tocat ; après trente-cinq jours de marche, nous sommes arrivés à Smirne.

De Tocat à Smirne, on ne trouve pas une seule ville

qui mérite qu'on la nomme. J'ai vu avec étonnement la foiblesse de l'empire des Osmanlins. Ce corps malade ne se soutient pas par un régime doux et tempéré, mais par des remèdes violens, qui l'épuisent et le minent sans cesse.

Les bachas, qui n'obtiennent leurs emplois qu'à force d'argent, entrent ruinés dans les provinces et les ravagent comme des pays de conquête. Une milice insolente n'est soumise qu'à ses caprices. Les places sont démantelées ; les villes, désertes ; les campagnes, désolées ; la culture des terres et le commerce, entièrement abandonnés.

L'impunité regne dans ce gouvernement sévère : les Chrétiens qui cultivent les terres, les Juifs qui lèvent les tributs, sont exposés à mille violences.

La propriété des terres est incertaine, et, par conséquent, l'ardeur de les faire valoir, ralentie : il n'y a ni titre ni possession qui vaille contre le caprice de ceux qui gouvernent¹.

Ces barbares ont tellement abandonné les arts, qu'ils ont négligé jusques à l'art militaire. Pendant que les nations d'Europe se raffinent tous les jours, ils restent dans leur ancienne ignorance, et ils ne s'avisent de prendre leurs nouvelles inventions qu'après qu'elles s'en sont servies mille fois contre eux.

Ils n'ont aucune expérience sur la mer, point d'habileté dans la manœuvre. On dit qu'une poignée de Chrétiens sortis d'un rocher² font suer tous les Ottomans et fatiguent leur empire.

Incapables de faire le commerce, ils souffrent presque avec peine que les Européens, toujours laborieux et

entreprenans, viennent le faire : ils croient faire grace à ces étrangers de permettre qu'ils les enrichissent.

Dans toute cette vaste étendue de pays que j'ai traversée, je n'ai trouvé que Smirne qu'on puisse regarder comme une ville riche et puissante. Ce sont les Européens qui la rendent telle, et il ne tient pas aux Turcs qu'elle ne ressemble à toutes les autres.

Voilà, cher Rustan, une juste idée de cet empire, qui, avant deux siècles, sera le théâtre des triomphes de quelque conquérant.

A Smirne, le 2 de la lune de Rhamazân, 1711.

LETTRE 20

*USBK A ZACHI, SA FEMME,
AU SERRAIL D'ISPAHAN.*

Vous m'avez offensé, Zachi, et je sens dans mon cœur des mouvemens que vous devriez craindre, si mon éloignement ne vous laissoit le tems de changer de conduite et d'appaiser la violente jalousie dont je suis tourmenté.

J'apprens qu'on vous a trouvée seule avec Nadir, eunuque blanc, qui payera de sa tête son infidélité et sa perfidie. Comment vous êtes-vous oubliée jusqu'à ne pas sentir qu'il ne vous est pas permis de recevoir dans votre chambre un eunuque blanc, tandis que vous en avez de noirs destinés à vous servir¹ ? Vous avez

beau me dire que des eunuques ne sont pas des hommes, et que votre vertu vous met au-dessus des pensées que pourroit faire naître en vous une ressemblance imparfaite. Cela ne suffit ni pour vous ni pour moi : pour vous, parce que vous faites une chose que les loix du serrail vous défendent ; pour moi, en ce que vous m'ôtez l'honneur, en vous exposant à des regards... Que dis-je, à des regards ? Peut-être aux entreprises d'un perfide qui vous aura souillée par ses crimes, et plus encore par ses regrets et le désespoir de son impuissance.

Vous me direz peut-être que vous m'avez été toujours fidèle. Eh ! pouviez-vous ne l'être pas ? Comment auriez-vous trompé la vigilance de ces ennuques noirs qui sont si surpris de la vie que vous menez ? Comment auriez-vous pu briser ces verrouils et ces portes qui vous tiennent enfermée ? Vous vous vantez d'une vertu qui n'est pas libre, et peut-être que vos desirs impurs vous ont ôté mille fois le mérite et le prix de cette fidélité que vous vantez tant.

Je veux que vous n'ayez point fait tout ce que j'ai lieu de soupçonner ; que ce perfide n'ait point porté sur vous ses mains sacrilèges ; que vous ayez refusé de prodiguer à sa vue les délices de son maître ; que, couverte de vos habits, vous ayez laissé cette foible barrière entre lui et vous ; que, frappé lui-même d'un saint respect, il ait baissé les yeux ; que, manquant à sa hardiesse, il ait tremblé sur les châtimens qu'il se prépare. Quand tout cela seroit vrai, il ne l'est pas moins que vous avez fait une chose qui est contre votre devoir. Et, si vous l'avez violé gratuitement, sans remplir vos

inclinations déréglées, qu'eussiez-vous fait pour les satisfaire ? Que feriez-vous encore si vous pouviez sortir de ce lieu sacré, qui est pour vous une dure prison, comme il est pour vos compagnes un azile favorable contre les atteintes du vice, un temple sacré, où votre sexe perd sa foiblesse et se trouve invincible malgré tous les désavantages de la nature ? Que feriez-vous si, laissée à vous-même, vous n'aviez pour vous défendre que votre amour pour moi, qui est si grièvement offensé, et votre devoir, que vous avez si indignement trahi ? Que les mœurs du pays où vous vivez sont saintes, qui vous arrachent aux attentats des plus vils esclaves ! Vous devez me rendre grace de la gêne où je vous fais vivre, puisque ce n'est que par-là que vous méritez encore de vivre.

Vous ne pouvez souffrir le chef des eunuques, parce qu'il a toujours les yeux sur votre conduite, et qu'il vous donne ses sages conseils. Sa laideur, dites-vous, est si grande que vous ne pouvez le voir sans peine ; comme si, dans ces sortes de postes, on mettoit de plus beaux objets. Ce qui vous afflige est de n'avoir pas à sa place l'eunuque blanc qui vous deshonore.

Mais que vous a fait votre première esclave ? Elle vous a dit que les familiarités que vous preniez avec la jeune Zélide étoient contre la bienséance. Voilà la raison de votre haine.

Je devrois être, Zachi, un juge sévère ; je ne suis qu'un époux qui cherche à vous trouver innocente. L'amour que j'ai pour Roxane, ma nouvelle épouse, m'a laissé toute la tendresse que je dois avoir pour vous, qui n'êtes pas moins belle. Je partage mon amour entre

vous deux, et Roxane n'a d'autre avantage que celui que la vertu peut ajouter à la beauté.

De Smirne, le 12 de la lune de Zilcadé, 1711.

LETTRE 21

USBK AU PREMIER EUNUQUE BLANC.

Vous devez trembler à l'ouverture de cette lettre, ou plutôt vous le deviez lorsque vous souffrites la perfidie de Nadir. Vous, qui, dans une vieillesse froide et languissante, ne pouvez sans crime lever les yeux sur les redoutables objets de mon amour ; vous, à qui il n'est jamais permis de mettre un pied sacrilège sur la porte du lieu terrible qui les dérobe à tous les regards : vous souffrez que ceux dont la conduite vous est confiée aient fait ce que vous n'auriez pas la témérité de faire, et vous n'appercevez pas la foudre toute prête à tomber sur eux et sur vous ?

Et qui êtes-vous, que de vils instrumens que je puis briser à ma fantaisie ; qui n'existez qu'autant que vous sçavez obéir ; qui n'êtes dans le monde que pour vivre sous mes loix ou pour mourir dès que je l'ordonne ; qui ne respirez qu'autant que mon bonheur, mon amour, ma jalousie même, ont besoin de votre bassesse ; et enfin, qui ne pouvez avoir d'autre partage que la soumission, d'autre ame que mes volontés, d'autre espérance que ma félicité ?

Je sçais que quelques-unes de mes femmes souffrent

impatiemment les loix austères du devoir ; que la présence continuelle d'un eunuque noir les ennuie ; qu'elles sont fatiguées de ces objets affreux, qui leur sont donnés pour les ramener à leur époux : je le sçais. Mais vous, qui vous prêtez à ce désordre, vous serez puni d'une manière à faire trembler tous ceux qui abusent de ma confiance.

Je jure par tous les prophètes du Ciel, et par Hali, le plus grand de tous, que, si vous vous écarterez de votre devoir, je regarderai votre vie comme celle des insectes que je trouve sous mes pieds.

A Smirne, le 12 de la lune de Zilcadé, 1711.

LETTRE 22

*JARON AU PREMIER EUNUQUE
AU SERRAIL D'ISPAHAN.*

A mesure qu'Usbek s'éloigne du serrail, il tourne sa tête vers ses femmes sacrées ; il soupire, il verse des larmes ; sa douleur s'aigrit, ses soupçons se fortifient. Il veut augmenter le nombre de ses gardiens. Il va me renvoyer avec tous les noirs qui l'accompagnent. Il ne craint plus pour lui ; il craint pour ce qui lui est mille fois plus cher que lui-même.

Je vais donc vivre sous tes loix et partager tes soins. Grand Dieu ! qu'il faut de choses pour rendre un seul homme heureux !

La Nature sembloit avoir mis les femmes dans la dépendance et les en avoir retirées. Le désordre naissoit entre les deux sexes, parce que leurs droits étoient réciproques. Nous sommes entrés dans le plan d'une nouvelle harmonie : nous avons mis entre les femmes et nous la haine, et entre les hommes et les femmes l'amour.

Mon front va devenir sévère. Je laisserai tomber des regards sombres. La joye fuira de mes lèvres. Le dehors sera tranquille, et l'esprit, inquiet. Je n'attendrai point les rides de la vieillesse pour en montrer les chagrins.

J'aurois eu du plaisir à suivre mon maître dans l'Occident ; mais ma volonté est son bien. Il veut que je garde ses femmes ; je les garderai avec fidélité. Je sçais comment je dois me conduire avec ce sexe, qui, quand on ne lui permet pas d'être vain, commence à devenir superbe, et qu'il est moins aisé d'humilier que d'anéantir.

Je tombe sous tes regards.

De Smirne, le 12 de la lune de Zilcadé, 1711.

LETTRE 23

USBK A SON AMI IBBEN, A SMIRNE.

Nous sommes arrivés à Livourne dans quarante jours de navigation. C'est une ville nouvelle ; elle est un témoignage du génie des ducs de Toscane, qui ont fait d'un village marécageux la ville d'Italie la plus florissante.

Les femmes y jouissent d'une grande liberté. Elles peuvent voir les hommes à travers certaines fenêtres qu'on nomme *jalousies* ; elles peuvent sortir tous les jours avec quelques vieilles qui les accompagnent ; elles n'ont qu'un voile¹. Leurs beaufrères, leurs oncles, leurs neveux, peuvent les voir sans que le mari s'en formalise presque jamais.

C'est un grand spectacle pour un Mahométan de voir pour la première fois une ville chrétienne. Je ne parle pas des choses qui frappent d'abord tous les yeux, comme la différence des édifices, des habits, des principales coutumes. Il y a, jusque dans les moindres bagatelles, quelque chose de singulier que je sens, et que je ne sçais pas dire.

Nous partirons demain pour Marseille ; notre séjour n'y sera pas long. Le dessein de Rica et le mien est de nous rendre incessamment à Paris, qui est le siège de l'empire d'Europe. Les voyageurs cherchent toujours les grandes villes, qui sont une espèce de patrie commune à tous les étrangers.

Adieu ; sois persuadé que je t'aimerai toujours.

A Livourne, le 12 de la lune de Saphar, 1712.

LETTRE 24

RICA A IBBEN, A SMIRNE.

Nous sommes à Paris depuis un mois, et nous avons toujours été dans un mouvement continuel. Il faut bien

des affaires avant qu'on soit logé, qu'on ait trouvé les gens à qui on est adressé, et qu'on se soit pourvû des choses nécessaires, qui manquent toutes à la fois.

Paris est aussi grand qu'Ispahan. Les maisons y sont si hautes qu'on jugeroit qu'elles ne sont habitées que par des astrologues. Tu juges bien qu'une ville bâtie en l'air, qui a six ou sept maisons les unes sur les autres, est extrêmement peuplée, et que, quand tout le monde est descendu dans la rue, il s'y fait un bel embarras.

Tu ne le croirois pas peut-être : depuis un mois que je suis ici, je n'y ai encore vû marcher personne. Il n'y a point de gens au monde qui tirent mieux parti de leur machine que les Français : ils courent ; ils volent. Les voitures lentes d'Asie, le pas réglé de nos chameaux, les feroient tomber en syncope. Pour moi, qui ne suis point fait à ce train, et qui vais souvent à pied sans changer d'allure, j'enrage quelquefois comme un Chrétien : car encore passe qu'on m'éclabousse depuis les pieds jusqu'à la tête ; mais je ne puis pardonner les coups de coude que je reçois régulièrement et périodiquement. Un homme qui vient après moi, et qui me passe, me fait faire un demi-tour, et un autre, qui me croise de l'autre côté, me remet soudain où le premier m'avoit pris ; et je n'ai pas fait cent pas, que je suis plus brisé que si j'avois fait dix lieues.

Ne crois pas que je puisse, quant à présent, te parler à fond des mœurs et des coutumes européennes : je n'en ai moi-même qu'une légère idée, et je n'ai eu à peine que le tems de m'étonner.

Le roi de France est le plus puissant prince de l'Eu-

rope. Il n'a point de mines d'or comme le roi d'Espagne, son voisin ; mais il a plus de richesses que lui, parce qu'il les tire de la vanité de ses sujets, plus inépuisable que les mines. On lui a vû entreprendre ou soutenir de grandes guerres, n'ayant d'autres fonds que des titres d'honneur à vendre, et, par un prodige de l'orgueil humain, ses troupes se trouvoient payées, ses places, munies, et ses flottes, équipées.

D'ailleurs ce roi est un grand magicien : il exerce son empire sur l'esprit même de ses sujets ; il les fait penser comme il veut. S'il n'a qu'un million d'écus dans son trésor, et qu'il en ait besoin de deux, il n'a qu'à leur persuader qu'un écu en vaut deux, et ils le croient. S'il a une guerre difficile à soutenir, et qu'il n'ait point d'argent, il n'a qu'à leur mettre dans la tête qu'un morceau de papier est de l'argent, et ils en sont aussi-tôt convaincus¹. Il va même jusqu'à leur faire croire qu'il les guérit de toutes sortes de maux en les touchant², tant est grande la force et la puissance qu'il a sur les esprits.

Ce que je te dis de ce prince ne doit pas t'étonner : il y a un autre magicien, plus fort que lui, qui n'est pas moins maître de son esprit qu'il l'est lui-même de celui des autres. Ce magicien s'appelle *le Pape*. Tantôt il lui fait croire que trois ne font qu'un³, que le pain qu'on mange n'est pas du pain, ou que le vin qu'on boit n'est pas du vin, et mille autres choses de cette espèce.

Et pour le tenir toujours en haleine et ne point lui laisser perdre l'habitude de croire, il lui donne de tems en tems, pour l'exercer, de certains articles de croyance.

Il y a deux ans qu'il lui envoya un grand écrit, qu'il appela *Constitution*¹, et voulut obliger, sous de grandes peines, ce prince et ses sujets de croire tout ce qui y étoit contenu. Il réussit à l'égard du Prince, qui se soumit aussitôt et donna l'exemple à ses sujets. Mais quelques-uns d'entre eux se révolterent et dirent qu'ils ne vouloient rien croire de tout ce qui étoit dans cet écrit. Ce sont les femmes qui ont été les motrices de toute cette révolte, qui divise toute la Cour, tout le Royaume et toutes les familles. Cette Constitution leur défend de lire un livre que tous les Chrétiens disent avoir été apporté du Ciel : c'est proprement leur Alcoran. Les femmes, indignées de l'outrage fait à leur sexe, soulèvent tout contre la Constitution : elles ont mis les hommes de leur parti, qui, dans cette occasion, ne veulent point avoir de privilège. On doit pourtant avouer que ce moufti ne raisonne pas mal, et, par le grand Hali, il faut qu'il ait été instruit des principes de notre sainte loi. Car, puisque les femmes sont d'une création inférieure à la nôtre, et que nos prophètes nous disent qu'elles n'entreront point dans le Paradis², pourquoi faut-il qu'elles se mêlent de lire un livre qui n'est fait que pour apprendre le chemin du Paradis ?

J'ai ouï raconter du Roi des choses qui tiennent du prodige, et je ne doute pas que tu ne balances à les croire.

On dit que, pendant qu'il faisoit la guerre à ses voisins, qui s'étoient tous ligués contre lui, il avoit dans son royaume un nombre innombrable d'ennemis invisibles qui l'entouroient. On ajoute qu'il les a cherchés pendant plus de trente ans, et que, malgré les soins

infatigables de certains dervis qui ont sa confiance, il n'en a pû trouver un seul¹. Ils vivent avec lui : ils sont à sa cour, dans sa capitale, dans ses troupes, dans ses tribunaux ; et cependant on dit qu'il aura le chagrin de mourir sans les avoir trouvés. On diroit qu'ils existent en général, et qu'ils ne sont plus rien en particulier : c'est un corps, mais point de membres. Sans doute que le Ciel veut punir ce prince de n'avoir pas été assez modéré envers les ennemis qu'il a vaincus, puisqu'il lui en donne d'invisibles, et dont le génie et le destin sont au-dessus du sien.

Je continuerai à t'écrire, et je t'apprendrai des choses bien éloignées du caractère et du génie persan. C'est bien la même Terre qui nous porte tous deux ; mais les hommes du pays où je vis, et ceux du pays où tu es, sont des hommes bien différens.

De Paris, le 4 de la lune de Rebiab 2, 1712.

LETTRE 25

USBK A IBBEN, A SMIRNE.

J'ai reçu une lettre de ton neveu Rhedi : il me mande qu'il quitte Smirne dans le dessein de voir l'Italie ; que l'unique but de son voyage est de s'instruire et de se rendre par-là plus digne de toi. Je te félicite d'avoir un neveu qui sera quelque jour la consolation de ta vieillesse.

Rica t'écrit une longue lettre ; il m'a dit qu'il te parloit beaucoup de ce pays-ci. La vivacité de son esprit fait qu'il saisit tout avec promptitude. Pour moi, qui pense plus lentement, je ne suis en état de te rien dire.

Tu es le sujet de nos conversations les plus tendres : nous ne pouvons assez parler du bon accueil que tu nous a fait à Smirne, et des services que ton amitié nous rend tous les jours.

Puisses-tu, généreux Ibben, trouver par-tout des amis aussi reconnoissans et aussi fidèles que nous ! Puissé-je te revoir bien-tôt et retrouver avec toi ces jours heureux qui coulent si doucement entre deux amis ! Adieu.

A Paris, le 4 de la lune de Rebiab 2, 1712.

LETTRE 26

*USBEEK A ROXANE
AU SERRAIL D'ISPAHAN.*

Que vous êtes heureuse, Roxane, d'être dans le doux pays de Perse, et non pas dans ces climats empoisonnés où l'on ne connoît ni la pudeur ni la vertu ! Que vous êtes heureuse ! Vous vivez dans mon serrail comme dans le séjour de l'innocence, inaccessible aux attentats de tous les humains ; vous vous trouvez avec joie dans une heureuse impuissance de faillir : jamais homme ne vous a souillée de ses regards lascifs ; votre beau-pere même, dans la liberté des festins, n'a jamais

vu votre belle bouche : vous n'avez jamais manqué de vous attacher un bandeau sacré pour la couvrir. Heureuse Roxane ! Quand vous avez été à la campagne, vous avez toujours eu des eunuques qui ont marché devant vous pour donner la mort à tous les téméraires qui n'ont pas fui à votre vûe¹. Moi-même, à qui le Ciel vous a donnée pour faire mon bonheur, quelle peine n'ai-je pas eue pour me rendre maître de ce trésor que vous défendiez avec tant de constance ! Quel chagrin pour moi, dans les premiers jours de notre mariage, de ne pas vous voir ! Et quelle impatience quand je vous eus vue ! Vous ne la satisfaisiez pourtant pas ; vous l'irritiez, au contraire, par les refus obstinés d'une pudeur allarmée : vous me confondiez avec tous ces hommes à qui vous vous cachez sans cesse. Vous souvient-il de ce jour où je vous perdis parmi vos esclaves qui me trahirent et vous déroberent à mes recherches ? Vous souvient-il de cet autre où, voyant vos larmes impuissantes, vous employâtes l'autorité de votre mere pour arrêter les fureurs de mon amour ? Vous souvient-il, lorsque toutes les ressources vous manquerent, de celles que vous trouvâtes dans votre courage ? Vous prîtes un poignard et menaçâtes d'immoler un époux qui vous aimoit, s'il continuoit à exiger de vous ce que vous chérissiez plus que votre époux même. Deux mois se passerent dans ce combat de l'Amour et de la Vertu². Vous poussâtes trop loin vos chastes scrupules : vous ne vous rendîtes pas même après avoir été vaincue ; vous défendîtes jusques à la dernière extrémité une virginité mourante ; vous me regardâtes comme un ennemi qui vous avoit fait un

outrage, non pas comme un époux qui vous avoit aimée ; vous fûtes plus de trois mois que vous n'osiez me regarder sans rougir : votre air confus sembloit me reprocher l'avantage que j'avois pris. Je n'avois pas même une possession tranquille : vous me dérobiez tout ce que vous pouviez de ces charmes et de ces graces, et j'étois enivré des plus grandes faveurs sans avoir obtenu les moindres.

Si vous aviez été élevée dans ce pays-ci, vous n'auriez pas été si troublée ; les femmes y ont perdu toute retenue ; elles se présentent devant les hommes à visage découvert, comme si elles vouloient demander leur défaite ; elles les cherchent de leurs regards ; elles les voyent dans les mosquées, les promenades, chez elles-mêmes ; l'usage de se faire servir par des eunuques leur est inconnu. Au lieu de cette noble simplicité et de cette aimable pudeur qui regne parmi vous, on voit une impudence brutale, à laquelle il est impossible de s'accoutumer.

Oui, Roxane, si vous étiez ici, vous vous sentiriez outragée dans l'affreuse ignominie où votre sexe est descendu ; vous fuiriez ces abominables lieux, et vous soupireriez pour cette douce retraite, où vous trouvez l'innocence, où vous êtes sûre de vous-même, où nul péril ne vous fait trembler, où enfin vous pouvez m'aimer sans craindre de perdre jamais l'amour que vous me devez.

Quand vous relevez l'éclat de votre teint par les plus belles couleurs ; quand vous vous parfumez tout le corps des essences les plus précieuses ; quand vous vous parez de vos plus beaux habits ; quand vous cher-

chez à vous distinguer de vos compagnes par les graces de la danse et par la douceur de votre chant ; que vous combattez gracieusement avec elles de charmes, de douceur et d'enjouement : je ne puis m'imaginer que vous ayez d'autre objet que celui de me plaire ; et, quand je vous vois rougir modestement ; que vos regards cherchent les miens ; que vous vous insinuez dans mon cœur par des paroles douces et flatteuses : je ne sçaurois, Roxane, douter de votre amour.

Mais que puis-je penser des femmes d'Europe ? L'art de composer leur teint, les ornemens dont elles se parent, les soins qu'elles prennent de leur personne, le desir continuel de plaire qui les occupe, sont autant de taches faites à leur vertu et d'outrages à leurs époux.

Ce n'est pas, Roxane, que je pense qu'elles poussent l'attentat aussi loin qu'une pareille conduite devoit le faire croire, et qu'elles portent la débauche à cet excès horrible qui fait frémir, de violer absolument la foi conjugale. Il y a bien peu de femmes assez abandonnées pour aller jusque-là : elles portent toutes dans leur cœur un certain caractère de vertu qui y est gravé, que la naissance donne, et que l'éducation affoiblit, mais ne détruit pas. Elles peuvent bien se relâcher des devoirs extérieurs que la pudeur exige ; mais, quand il s'agit de faire les derniers pas, la nature se révolte. Aussi, quand nous vous enfermons si étroitement ; que nous vous faisons garder par tant d'esclaves ; que nous gêçons si fort vos desirs lorsqu'ils volent trop loin : ce n'est pas que nous craignons la dernière infidélité ; mais nous sçavons que la pureté ne sçauroit être trop grande, et que la moindre tache peut la corrompre.

Je vous plains, Roxane. Votre chasteté, si long-tems éprouvée, méritoit un époux qui ne vous eût jamais quittée, et qui pût lui-même réprimer les desirs que votre seule vertu sçait soumettre.

De Paris, le 7 de la lune de Rhegeb, 1712.

LETTRE 27

USBK A NESSIR, A ISPAHAN.

Nous sommes à présent à Paris, cette superbe rivale de la ville du Soleil¹.

Lorsque je partis de Smirne, je chargeai mon ami Ibben de te faire tenir une boëte où il y avoit quelques présens pour toi ; tu recevras cette lettre par la même voye. Quoique éloigné de lui de cinq ou six cens lieues, je lui donne de mes nouvelles, et je reçois des siennes aussi facilement que s'il étoit à Ispahan, et moi, à Com. J'envoye mes lettres à Marseille, d'où il part continuellement des vaisseaux pour Smirne ; de-là, il envoye celles qui sont pour la Perse par les caravanes d'Arméniens qui partent tous les jours pour Ispahan.

Rica jouit d'une santé parfaite : la force de sa constitution, sa jeunesse et sa gayeté naturelle le mettent au dessus de toutes les épreuves.

Mais, pour moi, je ne me porte pas bien : mon corps et mon esprit sont abattus ; je me livre à des réflexions qui deviennent tous les jours plus tristes ; ma santé, qui

s'affoiblit, me tourne vers ma patrie et me rend ce pays-ci plus étranger.

Mais, cher Nessim, je te conjure, fais en sorte que mes femmes ignorent l'état où je suis : si elles m'aiment, je veux épargner leurs larmes, et, si elles ne m'aiment pas, je ne veux point augmenter leur hardiesse.

Si mes eunuques me croyoient en danger, s'ils pouvoient espérer l'impunité d'une lâche complaisance, ils cesseroient bientôt d'être sourds à la voix flatteuse de ce sexe qui se fait entendre aux rochers et remue les choses inanimées.

Adieu, Nessim ; j'ai du plaisir à te donner des marques de ma confiance.

A Paris, le 5 de la lune de Chahban, 1712.

LETTRE 28

*RICA A ***.*

Je vis hier une chose assez singulière, quoiqu'elle se passe tous les jours à Paris.

Tout le peuple s'assemble sur la fin de l'après-dînée et va jouer une espèce de scène que j'ai entendu appeler *comédie*. Le grand mouvement est sur une estrade, qu'on nomme le *théâtre*. Aux deux côtés, on voit, dans de petits réduits qu'on nomme *loges*, des hommes et des femmes qui jouent ensemble des scènes muettes, à peu près comme celles qui sont en usage en notre Perse.

Ici, c'est une amante affligée, qui exprime sa langueur ; une autre, plus animée, dévore des yeux son amant, qui la regarde de même : toutes les passions sont peintes sur les visages et exprimées avec une éloquence qui, pour être muette, n'en est que plus vive. Là, les actrices ne paroissent qu'à demi-corps et ont ordinairement un manchon, par modestie, pour cacher leurs bras. Il y a en bas une troupe de gens debout, qui se moquent de ceux qui sont en haut sur le théâtre, et ces derniers rient à leur tour de ceux qui sont en bas.

Mais ceux qui prennent le plus de peine sont quelques gens qu'on prend pour cet effet dans un âge peu avancé, pour soutenir la fatigue. Ils sont obligés d'être partout : ils passent par des endroits qu'eux seuls connoissent, montent avec une adresse surprenante d'étage en étage ; ils sont en haut, en bas, dans toutes les loges ; ils plongent, pour ainsi dire ; on les perd, ils reparoissent ; souvent ils quittent le lieu de la scène et vont jouer dans un autre. On en voit même qui, par un prodige qu'on n'auroit osé espérer de leurs béquilles¹, marchent et vont comme les autres. Enfin on se rend à des salles où l'on joue une comédie particulière : on commence par des révérences ; on continue par des embrassades. On dit que la connoissance la plus légère met un homme en droit d'en étouffer un autre. Il semble que le lieu inspire de la tendresse. En effet, on dit que les princesses qui y regnent ne sont point cruelles, et, si on en excepte deux ou trois heures du jour, où elles sont assez sauvages, on peut dire que le reste du tems elles sont traitables, et que c'est une ivresse qui les quitte aisément.

Tout ce que je te dis ici se passe à peu près de même dans un autre endroit, qu'on nomme *l'Opéra* : toute la différence est qu'on parle à l'une, et que l'on chante à l'autre. Un de mes amis me mena l'autre jour dans la loge où se deshabilloit une des principales actrices. Nous fîmes si bien connoissance, que le lendemain je reçus d'elle cette lettre :

« Monsieur,

« Je suis la plus malheureuse fille du monde ; j'ai
« toujours été la plus vertueuse actrice de l'Opéra.
« Il y a sept ou huit mois que j'étois dans la loge où
« vous me vites hier. Comme je m'habillois en pré-
« tresse de Diane, un jeune abbé vint m'y trouver, et,
« sans respect pour mon habit blanc, mon voile et
« mon bandeau, il me ravit mon innocence. J'ai beau
« lui exagérer le sacrifice que je lui ai fait ; il se met à
« rire et me soutient qu'il m'a trouvée très-profane.
« Cependant je suis si grosse que je n'ose plus me pré-
« senter sur le théâtre : car je suis, sur le chapitre de
« l'honneur, d'une délicatesse inconcevable, et je sou-
« tiens toujours qu'à une fille bien née il est plus facile
« de faire perdre la vertu que la modestie. Avec cette
« délicatesse, vous jugez bien que ce jeune abbé n'eût
« jamais réussi, s'il ne m'avoit promis de se marier
« avec moi : un motif si légitime me fit passer sur les
« petites formalités ordinaires et commencer par où
« j'aurois dû finir. Mais, puisque son infidélité m'a
« déshonorée, je ne veux plus vivre à l'Opéra, où,
« entre vous et moi, l'on ne me donne guères de quoi
« vivre : car, à présent que j'avance en âge, et que je

« perds du côté des charmes, ma pension, qui est tous-
« jours la même, semble diminuer tous les jours. J'ai
« appris, par un homme de votre suite, que l'on faisoit
« un cas infini, dans votre pays, d'une danseuse, et
« que, si j'étois à Ispahan, ma fortune seroit aussi-tôt
« faite. Si vous vouliez m'accorder votre protection et
« m'amener avec vous dans ce pays-là, vous auriez
« l'avantage de faire du bien à une fille qui, par sa
« vertu et sa conduite, ne se rendroit pas indigne de
« vos bontés. Je suis... »

A Paris, le 2 de la lune de Chalval, 1712.

LETTRE 29

RICA A IBBEN, A SMIRNE.

Le Pape est le chef des Chrétiens. C'est une vieille idole qu'on encense par habitude. Il étoit autrefois redoutable aux princes même : car il les déposoit aussi facilement que nos magnifiques sultans déposent les rois d'Irimette et de Géorgie¹. Mais on ne le craint plus. Il se dit successeur d'un des premiers Chrétiens, qu'on appelle *saint Pierre*, et c'est certainement une riche succession : car il a des trésors immenses et un grand pays sous sa domination².

Les évêques sont des gens de loi qui lui sont subordonnés et ont, sous son autorité, deux fonctions bien différentes : quand ils sont assemblés, ils font, comme lui, des articles de foi ; quand ils sont en particulier,

ils n'ont guères d'autre fonction que de dispenser d'accomplir la Loi. Car tu sçauras que la religion chrétienne est chargée d'une infinité de pratiques très-difficiles, et, comme on a jugé qu'il est moins aisé de remplir ses devoirs que d'avoir des évêques qui en dispensent, on a pris ce dernier parti pour l'utilité publique. De sorte que si l'on ne veut pas faire le Rhamazan ; si on ne veut pas s'assujettir aux formalités des mariages ; si on veut rompre ses vœux ; si on veut se marier contre les défenses de la Loi ; quelquefois même, si on veut revenir contre son serment : on va à l'Evêque ou au Pape, qui donne aussi-tôt la dispense.

Les évêques ne font pas des articles de foi de leur propre mouvement. Il y a un nombre infini de docteurs, la plupart dervis, qui soulèvent entr'eux mille questions nouvelles sur la Religion. On les laisse disputer long-tems, et la guerre dure jusqu'à ce qu'une décision vienne la terminer.

Aussi puis-je t'assurer qu'il n'y a jamais eu de royaume où il y ait eu tant de guerres civiles que dans celui du Christ.

Ceux qui mettent au jour quelque proposition nouvelle sont d'abord appelés *hérétiques*. Chaque hérésie a son nom, qui est, pour ceux qui y sont engagés, comme le nom de ralliement. Mais n'est hérétique qui ne veut : il n'y a qu'à partager le différend par la moitié et donner une distinction à ceux qui accusent d'hérésie, et, quelle que soit la distinction¹, intelligible ou non, elle rend un homme blanc comme de la neige, et il peut se faire appeler *orthodoxe*.

Ce que je te dis est bon pour la France et l'Alle-

magne : car j'ai ouï dire qu'en Espagne et en Portugal il y a de certains dervis qui n'entendent point raillerie, et qui font brûler un homme comme de la paille. Quand on tombe entre les mains de ces gens-là, heureux celui qui a toujours prié Dieu avec de petits grains de bois à la main, qui a porté sur lui deux morceaux de drap attachés à deux rubans¹, et qui a été quelquefois dans une province qu'on appelle *la Galice*² ! Sans cela un pauvre diable est bien embarrassé. Quand il jureroit comme un Payen qu'il est orthodoxe, on pourroit bien ne pas demeurer d'accord des qualités et le brûler comme hérétique : il auroit beau donner sa distinction. Point de distinction ! Il seroit en cendres avant que l'on eût seulement pensé à l'écouter.

Les autres juges présument qu'un accusé est innocent ; ceux-ci le présument toujours coupable : dans le doute, ils tiennent pour règle de se déterminer du côté de la rigueur ; apparemment parce qu'ils croient les hommes mauvais. Mais, d'un autre côté, ils en ont si bonne opinion, qu'ils ne les jugent jamais capables de mentir : car ils reçoivent le témoignage des ennemis capitaux, des femmes de mauvaise vie, de ceux qui exercent une profession infâme. Ils font dans leur sentence un petit compliment à ceux qui sont revêtus d'une chemise de soufre, et leur disent qu'ils sont bien fâchés de les voir si mal habillés, qu'ils sont doux, qu'ils abhorrent le sang et sont au désespoir de les avoir condamnés. Mais, pour se consoler, ils confisquent tous les biens de ces malheureux à leur profit³.

Heureuse la terre qui est habitée par les enfans des Prophètes ! Ces tristes spectacles y sont inconnus⁴. La

sainte religion que les Anges y ont apportée se défend par sa vérité même : elle n'a point besoin de ces moyens violens pour se maintenir.

A Paris, le 4 de la lune de Chalval, 1712.

LETTRE 30

RICA AU MÊME, A SMIRNE.

Les habitans de Paris sont d'une curiosité qui va jusqu'à l'extravagance¹. Lorsque j'arrivai, je fus regardé comme si j'avois été envoyé du Ciel : vieillards, hommes, femmes, enfans, tous vouloient me voir. Si je sortois, tout le monde se mettoit aux fenêtres ; si j'étois aux Tuilleries, je voyois aussitôt un cercle se former autour de moi : les femmes mêmes faisoient un arc-en-ciel, nuancé de mille couleurs, qui m'entouroit ; si j'étois aux spectacles, je trouvois d'abord cent lorgnettes dressées contre ma figure : enfin jamais homme n'a tant été vû que moi. Je souriois quelquefois d'entendre des gens qui n'étoient presque jamais sortis de leur chambre, qui disoient entr'eux : « Il faut avouer qu'il a l'air bien persan. » Chose admirable ! je trouvois de mes portraits par-tout ; je me voyois multiplié dans toutes les boutiques, sur toutes les cheminées : tant on craignoit de ne m'avoir pas assez vû.

Tant d'honneurs ne laissent pas d'être à charge : je ne me croyois pas un homme si curieux et si rare ; et, quoique j'aye très-bonne opinion de moi, je ne me

serois jamais imaginé que je dusse troubler le repos d'une grande ville où je n'étois point connu. Cela me fit résoudre à quitter l'habit persan et à en endosser un à l'européenne, pour voir s'il resteroit encore dans ma physionomie quelque chose d'admirable. Cet essai me fit connoître ce que je valois réellement : libre de tous les ornemens étrangers, je me vis apprêtié au plus juste. J'eus sujet de me plaindre de mon tailleur, qui m'avoit fait perdre en un instant l'attention et l'estime publique : car j'entrai tout à coup dans un néant affreux. Je demourois quelquefois une heure dans une compagnie sans qu'on m'eût regardé, et qu'on m'eût mis en occasion d'ouvrir la bouche. Mais, si quelqu'un, par hasard, apprenoit à la compagnie que j'étois Persan, j'entendois aussitôt autour de moi un bourdonnement : « Ah ! ah ! Monsieur est Persan ? c'est une chose bien extraordinaire ! Comment peut-on être Persan ? »

A Paris, le 6 de la lune de Chalval, 1712.

LETTRE 31

RHEDI A USBEK, A PARIS.

Je suis à présent à Venise, mon cher Usbek. On peut avoir vû toutes les villes du Monde et être surpris en arrivant à Venise : on sera toujours étonné de voir une ville, des tours et des mosquées sortir de dessous l'eau, et de trouver un peuple innombrable dans un endroit où il ne devroit y avoir que des poissons.

Mais cette ville profane manque du trésor le plus précieux qui soit au Monde, c'est-à-dire d'eau vive ; il est impossible d'y accomplir une seule ablution légale. Elle est en abomination à notre saint prophète, et il ne la regarde jamais, du haut du Ciel, qu'avec colère.

Sans cela, mon cher Usbek, je serois charmé de vivre dans une ville où mon esprit se forme tous les jours. Je m'instruis des secrets du commerce, des intérêts des princes, de la forme de leur gouvernement ; je ne néglige pas même les superstitions européennes ; je m'applique à la médecine, à la physique, à l'astronomie ; j'étudie les arts ; enfin je sors des nuages qui couvroient mes yeux dans le pays de ma naissance.

A Venise, le 16 de la lune de Chalval, 1712.

LETTRE 32

*RICA A ***.*

J'allai l'autre jour voir une maison où l'on entretient environ trois cens personnes assez pauvrement¹. J'eus bientôt fait : car l'église et les bâtimens ne méritent pas d'être regardés. Ceux qui sont dans cette maison étoient assez gais : plusieurs d'entr'eux jouoient aux cartes ou à d'autres jeux que je ne connois point. Comme je sortois, un de ces hommes sortoit aussi, et, m'ayant entendu demander le chemin du Marais, qui est le quartier le plus éloigné de Paris : « J'y vais, me dit-il, et je vous conduirai ; suivez-moi. » Il me mena à mer-

veille, me tira de tous les embarras et me sauva adroitement des carrosses et des voitures. Nous étions prêts d'arriver, quand la curiosité me prit. « Mon bon ami, lui dis-je, ne pourrois-je point sçavoir qui vous êtes ? — Je suis aveugle, Monsieur, me répondit-il. — Comment ! lui dis-je, vous êtes aveugle ! Et que ne priiez-vous cet honnête homme qui jouoit aux cartes avec vous de nous conduire ? — Il est aveugle aussi, me répondit-il. Il y a quatre cens ans que nous sommes trois cens aveugles dans cette maison où vous m'avez trouvé. Mais il faut que je vous quitte. Voilà la rue que vous demandiez. Je vais me mettre dans la foule ; j'entre dans cette église, où, je vous jure, j'embarrasserai plus les gens qu'ils ne m'embarrasseront¹. »

A Paris, le 17 de la lune de Chalval, 1712.

LETTRE 33

USBEC A RHEDI, A VENISE.

Le vin est si cher à Paris, par les impôts que l'on y met, qu'il semble qu'on ait entrepris d'y faire exécuter le précepte du divin Alcoran qui défend d'en boire².

Lorsque je pense aux funestes effets de cette liqueur, je ne puis m'empêcher de la regarder comme le présent le plus redoutable que la Nature ait fait aux hommes. Si quelque chose a flétri la vie et la réputation de nos monarques, ç'a été leur intempérance : c'est la source la

plus empoisonnée de leurs injustices et de leurs cruautés¹.

Je le dirai, à la honte des hommes : la Loi interdit à nos princes l'usage du vin, et ils en boivent avec un excès qui les dégrade de l'humanité même ; cet usage, au contraire, est permis aux princes chrétiens, et on ne remarque pas qu'il leur fasse faire aucune faute. L'esprit humain est la contradiction même : dans une débauche licentieuse, on se révolte avec fureur contre les préceptes, et la Loi, faite pour nous rendre plus justes, ne sert souvent qu'à nous rendre plus coupables.

Mais, quand je désapprouve l'usage de cette liqueur qui fait perdre la raison, je ne condamne pas de même ces boissons qui l'égayent. C'est la sagesse des Orientaux de chercher des remèdes contre la tristesse avec autant de soin que contre les maladies les plus dangereuses. Lorsqu'il arrive quelque malheur à un Européen, il n'a d'autre ressource que la lecture d'un philosophe qu'on appelle *Sénèque* ; mais les Asiatiques, plus sensés qu'eux, et meilleurs physiciens en cela, prennent des breuvages capables de rendre l'homme gai et de charmer le souvenir de ses peines².

Il n'y a rien de si affligeant que les consolations tirées de la nécessité du mal, de l'inutilité des remèdes, de la fatalité du destin, de l'ordre de la Providence, et du malheur de la condition humaine. C'est se moquer de vouloir adoucir un mal par la considération que l'on est né misérable. Il vaut bien mieux enlever l'esprit hors de ses réflexions, et traiter l'homme comme sensible, au lieu de le traiter comme raisonnable.

L'ame, unie avec le corps, en est sans cesse tyranni-

sée. Si le mouvement du sang est trop lent ; si les esprits ne sont pas assez épurés ; s'ils ne sont pas en quantité suffisante : nous tombons dans l'accablement et dans la tristesse. Mais, si nous prenons des breuvages qui puissent changer cette disposition de notre corps, notre ame redevient capable de recevoir des impressions qui l'égayent, et elle sent un plaisir secret de voir sa machine reprendre, pour ainsi dire, son mouvement et sa vie.

A Paris, le 25 de la lune de Zilcadé, 1713.

LETTRE 34

RICA A IBBEN, A SMIRNE.

Les femmes de Perse sont plus belles que celles de France ; mais celles de France sont plus jolies. Il est impossible de ne point aimer les premières, et de ne se point plaire avec les secondes : les unes sont plus tendres et plus modestes ; les autres sont plus gayer et plus enjouées.

Ce qui rend le sang si beau en Perse, c'est la vie réglée que les femmes y mènent : elles ne jouent ni ne veillent ; elles ne boivent point de vin et ne s'exposent presque jamais à l'air. Il faut avouer que le serrail est plutôt fait pour la santé que pour les plaisirs : c'est une vie unie, qui ne pique point ; tout s'y ressent de la subordination et du devoir ; les plaisirs mêmes y sont graves, et les joyes, sévères ; et on ne les goûte presque

jamais que comme des marques d'autorité et de dépendance.

Les hommes mêmes n'ont pas en Perse la gayeté qu'ont les Français¹ : on ne leur voit point cette liberté d'esprit et cet air content que je trouve ici dans tous les états et dans toutes les conditions.

C'est bien pis en Turquie, où l'on pourroit trouver des familles où, de pere en fils, personne n'a ri depuis la fondation de la Monarchie.

Cette gravité des Asiatiques vient du peu de commerce qu'il y a entr'eux : ils ne se voyent que lorsqu'ils y sont forcés par la cérémonie. L'amitié, ce doux engagement du cœur, qui fait ici la douceur de la vie, leur est presque inconnue. Ils se retirent dans leurs maisons, où ils trouvent toujours une compagnie qui les attend ; de maniere que chaque famille est, pour ainsi dire, isolée.

Un jour que je m'entretenois là-dessus avec un homme de ce pays-ci, il me dit : « Ce qui me choque le plus de vos mœurs, c'est que vous êtes obligés de vivre avec des esclaves, dont le cœur et l'esprit se sentent toujours de la bassesse de leur condition. Ces gens lâches affoiblissent en vous les sentimens de la vertu que l'on tient de la Nature, et ils les ruinent depuis l'enfance qu'ils vous obsèdent. Car, enfin, défaites-vous des préjugés. Que peut-on attendre de l'éducation qu'on reçoit d'un misérable qui fait consister son honneur à garder les femmes d'un autre et s'enorgueillit du plus vil emploi qui soit parmi les humains ; qui est méprisable par sa fidélité même (qui est la seule de ses vertus), parce qu'il y est porté par

envie, par jalousie et par désespoir ; qui brulant de se venger des deux sexes dont il est le rebut, consent à être tyrannisé par le plus fort, pourvû qu'il puisse désoler le plus foible ; qui, tirant de son imperfection, de sa laideur et de sa difformité, tout l'éclat de sa condition, n'est estimé que parce qu'il est indigne de l'être ; qui, enfin, rivé pour jamais à la porte où il est attaché, plus dur que les gonds et les verrouils qui la tiennent, se vante de cinquante ans de vie dans ce poste indigne, où, chargé de la jalousie de son maître, il a exercé toute sa bassesse ? »

A Paris, le 14 de la lune de Zilhagé, 1713.

LETTRE 35

*USBEK A GEMCHID, SON COUSIN,
DERVIS DU BRILLANT MONASTÈRE
DE TAURIS.*

Que penses-tu des Chrétiens, sublime Dervis ? Crois-tu qu'au jour du Jugement ils seront comme les infidèles Turcs, qui serviront d'anes aux Juifs et les mèneront au grand trot en Enfer¹ ? Je sçais bien qu'ils n'iront point dans le séjour des Prophètes, et que le grand Hali n'est point venu pour eux. Mais, parce qu'ils n'ont pas été assez heureux pour trouver des mosquées dans leur pays, crois-tu qu'ils soient condamnés à des châtimens éternels, et que Dieu les punisse pour n'avoir pas pratiqué une religion qu'il

ne leur a pas fait connoître¹ ? Je puis te le dire : j'ai souvent examiné ces Chrétiens ; je les ai interrogés pour voir s'ils avoient quelque idée du grand Hali, qui étoit le plus beau de tous les hommes : j'ai trouvé qu'ils n'en avoient jamais ouï parler.

Ils ne ressemblent point à ces infidèles que nos saints prophètes faisoient passer au fil de l'épée, parce qu'ils refusoient de croire aux miracles du Ciel : ils sont plutôt comme ces malheureux qui vivoient dans les ténèbres de l'idolatrie avant que la divine lumière vînt éclairer le visage de notre grand prophète.

D'ailleurs, si l'on examine de près leur religion, on y trouvera comme une sémence de nos dogmes². J'ai souvent admiré les secrets de la Providence, qui semble les avoir voulu préparer par là à la conversion générale. J'ai ouï parler d'un livre de leurs docteurs, intitulé *la Polygamie triomphante*³, dans lequel il est prouvé que la polygamie est ordonnée aux Chrétiens. Leur baptême est l'image de nos ablutions légales, et les Chrétiens n'errent que dans l'efficacité qu'ils donnent à cette première ablution, qu'ils croient devoir suffire pour toutes les autres. Leurs prêtres et leurs moines prient comme nous sept fois le jour⁴. Ils espèrent de jouir d'un paradis où ils goûteront mille délices par le moyen de la résurrection des corps. Ils ont, comme nous, des jeûnes marqués, des mortifications avec lesquelles ils espèrent fléchir la miséricorde divine. Ils rendent un culte aux bons Anges et se méfient des mauvais. Ils ont une sainte crédulité pour les miracles que Dieu opère par le ministère de ses serviteurs. Ils reconnoissent, comme nous, l'insuffisance de leurs mérites

et le besoin qu'ils ont d'un intercesseur auprès de Dieu¹. Je vois partout le Mahométisme, quoique je n'y trouve point Mahomet. On a beau faire, la Vérité s'échappe et perce toujours les ténébres qui l'environnent. Il viendra un jour où l'Eternel ne verra sur la Terre que des vrais Croyans : le tems, qui consume tout, détruira les erreurs mêmes ; tous les hommes seront étonnés de se voir sous le même étendard ; tout, jusques à la Loi, sera consommé : les divins exemplaires seront enlevés de la Terre et portés dans les célestes Archives.

A Paris, le 20 de la lune de Zilhagé, 1713.

LETTRE 36

USBEC A RHEDI, A VENISE.

Le café est très en usage à Paris : il y a un grand nombre de maisons publiques où on le distribue. Dans quelques-unes de ces maisons, on dit des nouvelles ; dans d'autres, on joue aux échecs. Il y en a une où l'on apprête le café de telle manière qu'il donne de l'esprit à ceux qui en prennent² : au moins, de tous ceux qui en sortent, il n'y a personne qui ne croye qu'il en a quatre fois plus que lorsqu'il y est entré.

Mais ce qui me choque de ces beaux esprits, c'est qu'ils ne se rendent pas utiles à leur patrie, et qu'ils amusent leurs talens à des choses puériles. Par exemple, lorsque j'arrivai à Paris, je les trouvai échauffés sur une dispute, la plus mince qui se puisse imaginer : il

s'agissoit de la réputation d'un vieux poëte grec dont, depuis deux mille ans, on ignore la patrie, aussi bien que le tems de sa mort¹. Les deux partis avouoient que c'étoit un poëte excellent ; il n'étoit question que du plus ou du moins de mérite qu'il falloit lui attribuer. Chacun en vouloit donner le taux ; mais, parmi ces distributeurs de réputation, les uns faisoient meilleur poids que les autres. Voilà la querelle ! Elle étoit bien vive : car on se disoit cordialement, de part et d'autre, des injures si grossieres, on faisoit des plaisanteries si ameres, que je n'admirois pas moins la maniere de disputer, que le sujet de la dispute. « Si quelqu'un, disois-je en moi-même, étoit assez étourdi pour aller devant un de ces défenseurs du poëte grec attaquer la réputation de quelque honnête citoyen, il ne seroit pas mal relevé, et je crois que ce zèle si délicat sur la réputation des morts s'embraseroit bien pour défendre celle des vivans ! Mais, quoi qu'il en soit, ajoutois-je, Dieu me garde de m'attirer jamais l'inimitié des censeurs de ce poëte, que le séjour de deux mille ans dans le tombeau n'a pu garantir d'une haine si implacable ! Ils frappent à présent des coups en l'air. Mais que seroit-ce si leur fureur étoit animée par la présence d'un ennemi ? »

Ceux dont je te viens de parler disputent en langue vulgaire, et il faut les distinguer d'une autre sorte de disputeurs qui se servent d'une langue barbare² qui semble ajouter quelque chose à la fureur et à l'opiniâtreté des combattans. Il y a des quartiers où l'on voit comme une mêlée noire et épaisse de ces sortes de gens ; ils se nourrissent de distinctions ; ils vivent de raisonnemens et de fausses conséquences. Ce métier,

où l'on devoit mourir de faim, ne laisse pas de rendre : on a vû une nation entiere, chassée de son pays, traverser les mers pour s'établir en France, n'emportant avec elle, pour parer aux nécessités de la vie, qu'un redoutable talent pour la dispute¹.

Adieu.

A Paris, le dernier de la lune de Zilhagé, 1713.

LETTRE 37

USBEC A IBBEN, A SMIRNE.

Le roi de France est vieux. Nous n'avons point d'exemples dans nos histoires d'un monarque qui ait si long-tems régné. On dit qu'il possède à un très haut degré le talent de se faire obéir : il gouverne avec le même génie sa famille, sa cour, son état. On lui a souvent entendu dire que, de tous les gouvernemens du Monde, celui des Turcs ou celui de notre auguste sultan lui plairoit le mieux, tant il fait cas de la politique orientale.

J'ai étudié son caractère, et j'y ai trouvé des contradictions qu'il m'est impossible de résoudre. Par exemple : il a un ministre qui n'a que dix-huit ans², et une maîtresse qui en a quatre-vingts³ ; il aime sa religion, et il ne peut souffrir ceux qui disent qu'il la faut observer à la rigueur ; quoiqu'il fuie le tumulte des villes, et qu'il se communique peu, il n'est occupé, depuis le matin jusques au soir, qu'à faire parler de lui ;

il aime les trophées et les victoires, mais il craint autant de voir un bon général à la tête de ses troupes, qu'il auroit sujet de le craindre à la tête d'une armée ennemie. Il n'est, je crois, jamais arrivé qu'à lui d'être, en même tems, comblé de plus de richesse qu'un prince n'en sçauroit espérer, et accablé d'une pauvreté qu'un particulier ne pourroit soutenir.

Il aime à gratifier ceux qui le servent ; mais il paye aussi libéralement les assiduités ou plutôt l'oisiveté de ses courtisans, que les campagnes laborieuses de ses capitaines. Souvent il préfère un homme qui le deshabilille, ou qui lui donne la serviette lorsqu'il se met à table, à un autre qui lui prend des villes ou lui gagne des batailles. Il ne croit pas que la grandeur souveraine doive être gênée dans la distribution des graces, et, sans examiner si celui qu'il comble de biens est homme de mérite, il croit que son choix va le rendre tel : aussi lui a-t-on vu donner une petite pension à un homme qui avoit fui deux lieues, et un beau gouvernement à un autre qui en avoit fui quatre.

Il est magnifique, sur-tout dans ses bâtimens : il y a plus de statues dans les jardins de son palais que de citoyens dans une grande ville. Sa garde est aussi forte que celle du prince devant qui les trônes se renversent. Ses armées sont aussi nombreuses ; ses ressources, aussi grandes ; et ses finances, aussi inépuisables¹.

A Paris, le 7 de la lune de Maharram, 1713.

LETTRE 38

RICA A IBSEN, A SMIRNE.

C'est une grande question, parmi les hommes, de savoir s'il est plus avantageux d'ôter aux femmes la liberté que de la leur laisser ; il me semble qu'il y a bien des raisons pour et contre. Si les Européens disent qu'il n'y a pas de générosité à rendre malheureuses les personnes que l'on aime, nos Asiatiques répondent qu'il y a de la bassesse aux hommes de renoncer à l'empire que la Nature leur a donné sur les femmes. Si on leur dit que le grand nombre de femmes enfermées est embarrassant, ils répondent que dix femmes qui obéissent embarrassent moins qu'une qui n'obéit pas. Que s'ils objectent à leur tour que les Européens ne sauroient être heureux avec des femmes qui ne leur sont pas fidèles, on leur répond que cette fidélité, qu'ils vantent tant, n'empêche point le dégoût qui suit toujours les passions satisfaites ; que nos femmes sont trop à nous ; qu'une possession si tranquille ne nous laisse rien à désirer ni à craindre ; qu'un peu de coquetterie est un sel qui pique et prévient la corruption. Peut-être qu'un homme plus sage que moi seroit embarrassé de décider : car, si les Asiatiques font fort bien de chercher des moyens propres à calmer leurs inquiétudes, les Européens font fort bien aussi de n'en point avoir.

« Après tout, disent-ils, quand nous serions malheureux en qualité de ^{nos} maris, nous trouverions toujours moyen de nous dédommager en qualité d'amans. Pour

qu'un homme pût se plaindre avec raison de l'infidélité de sa femme, il faudroit qu'il n'y eût que trois personnes dans le monde ; ils seront toujours à but quand il y en aura quatre¹. »

C'est une autre question de sçavoir si la Loi naturelle soumet les femmes aux hommes. « Non, me disoit l'autre jour un philosophe très-galant : la Nature n'a jamais dicté une telle loi. L'empire que nous avons sur elles est une véritable tyrannie ; elles ne nous l'ont laissé prendre que parce qu'elles ont plus de douceur que nous, et par conséquent, plus d'humanité et de raison. Ces avantages qui devoient sans doute leur donner la supériorité, si nous avions été raisonnables, la leur ont fait perdre, parce que nous ne le sommes point. Or, s'il est vrai que nous n'ayons sur les femmes qu'un pouvoir tyrannique, il ne l'est pas moins qu'elles ont sur nous un empire naturel : celui de la beauté, à qui rien ne résiste. Le nôtre n'est pas de tous les pays ; mais celui de la beauté est universel. Pourquoi aurions-nous donc un privilège ? Est-ce parce que nous sommes les plus forts ? Mais c'est une véritable injustice. Nous employons toutes sortes de moyens pour leur abattre le courage ; les forces seroient égales si l'éducation l'étoit aussi. Eprouvons-les dans les talens que l'éducation n'a point affoiblis, et nous verrons si nous sommes si forts. »

Il faut l'avouer, quoique cela choque nos mœurs : chez les peuples les plus polis les femmes ont toujours eu de l'autorité sur leurs maris. Elle fut établie par une loi chez les Egyptiens, en l'honneur d'Isis, et chez les Babyloniens, en l'honneur de Sémiramis. On disoit

des Romains qu'ils commandoient à toutes les nations, mais qu'ils obéissoient à leurs femmes. Je ne parle point des Sauromates, qui étoient véritablement dans la servitude de ce sexe : ils étoient trop barbares pour que leur exemple puisse être cité.

Tu vois, mon cher Ibben, que j'ai pris le goût de ce pays-ci, où l'on aime à soutenir des opinions extraordinaires et à réduire tout en paradoxe. Le Prophète a décidé la question et a réglé les droits de l'un et de l'autre sexe : « Les femmes, dit-il, doivent honorer leurs maris ; leurs maris les doivent honorer : mais ils ont l'avantage d'un degré sur elles¹. »

A Paris, le 26 de la lune de Gemmadi 2, 1713.

LETTRE 39

*HAGI^a IBBI AU JUIF BEN JOSUÉ,
PROSÉLITE MAHOMÉTAN, A SMIRNE.*

Il me semble, Ben Josué, qu'il y a toujours des signes éclatans qui préparent à la naissance des hommes extraordinaires, comme si la Nature souffroit une espèce de crise, et que la Puissance céleste ne produisît qu'avec effort.

Il n'y a rien de si merveilleux que la naissance de Mahomet. Dieu qui, par les décrets de sa providence, avoit résolu, dès le commencement, d'envoyer aux hommes ce grand prophète pour enchaîner Satan, créa

une lumière deux mille ans avant Adam, qui, passant d'élu en élu, d'ancêtre en ancêtre de Mahomet, parvint enfin jusques à lui comme un témoignage authentique qu'il étoit descendu des Patriarches.

Ce fut aussi à cause de ce même prophète que Dieu ne voulut pas qu'aucun enfant fût conçu que la femme ne cessât d'être immonde, et que l'homme ne fût livré à la circoncision.

Il vint au monde circoncis, et la joye parut sur son visage dès sa naissance. La Terre trembla trois fois, comme si elle eût enfanté elle-même ; toutes les idoles se prosternerent ; les trônes des rois furent renversés. Lucifer fut jetté au fond de la mer, et ce ne fut qu'après avoir nagé pendant quarante jours qu'il sortit de l'Aby-me et s'enfuit sur le mont Cabés, d'où, avec une voix terrible, il appella les Anges.

Cette nuit, Dieu posa un terme entre l'homme et la femme, qu'aucun d'eux ne put passer. L'art des magiciens et négromans se trouva sans vertu. On entendit une voix du Ciel, qui disoit ces paroles : « J'ai envoyé au monde mon ami fidèle. »

Selon le témoignage d'Isben Aben¹, historien arabe, les générations des oiseaux, des nuées, des vents, et tous les escadrons des Anges, se réunirent pour élever cet enfant et se disputèrent cet avantage. Les oiseaux disoient dans leurs gazouillemens, qu'il étoit plus commode qu'ils l'élevassent, parce qu'ils pouvoient plus facilement rassembler plusieurs fruits de divers lieux. Les vents murmuroient et disoient : « C'est plutôt à nous, parce que nous pouvons lui apporter de tous les endroits les odeurs les plus agréables. » — « Non,

disoient les nuées, non : c'est à nos soins qu'il sera confié, parce que nous lui ferons part à tous les instans de la fraîcheur des eaux. » Là-dessus les Anges indignés s'écrioient : « Que nous restera-t-il donc à faire ? » Mais une voix du Ciel fut entendue, et termina toutes les disputes : « Il ne sera point ôté d'entre les mains des mortels, parce que heureuses les mamelles qui l'alaitent, et les mains qui le toucheront, et la maison qu'il habitera, et le lit où il reposera¹. »

Après tant de témoignages éclatans, mon cher Josué, il faut avoir un cœur de fer pour ne pas croire sa sainte loi. Que pouvoit faire davantage le Ciel pour autoriser sa mission divine, à moins de renverser la nature et de faire périr les hommes mêmes qu'il vouloit convaincre ?

A Paris, le 20 de la lune de Rhegeb, 1713.

LETTRE 40

USBK A IBBEN, A SMIRNE.

Dès qu'un grand est mort, on s'assemble dans une mosquée, et l'on fait une oraison funébre, qui est un discours à sa louange, avec lequel on seroit bien embarrassé de décider au juste du mérite du défunt.

Je voudrois bannir les pompes funébres : il faut pleurer les hommes à leur naissance, et non pas à leur mort. A quoi servent les cérémonies et tout l'attirail lugubre qu'on fait paroître à un mourant dans ses derniers momens, les larmes mêmes de sa famille et la

douleur de ses amis, qu'à lui exagérer la perte qu'il va faire ?

Nous sommes si aveugles que nous ne sçavons quand nous devons nous affliger ou nous réjouir : nous n'avons presque jamais que de fausses tristesses ou de fausses joyes.

Quand je vois le Mogol qui, toutes les années, va sottement se mettre dans une balance et se faire peser comme un bœuf : quand je vois les peuples se réjouir de ce que ce prince est devenu plus materiel, c'est-à-dire moins capable de les gouverner¹ : j'ai pitié, Ibben, de l'extravagance humaine.

A Paris, le 20 de la lune de Rhegeb, 1713.

LETTRE 41

LE PREMIER EUNUQUE NOIR, A USBEK.

Ismaël, un des eunuques noirs, vient de mourir, magnifique Seigneur, et je ne puis m'empêcher de le remplacer. Comme les eunuques sont extrêmement rares à présent, j'avois pensé de me servir d'un esclave noir que tu as à la campagne ; mais je n'ai pû jusqu'ici le porter à souffrir qu'on le consacrat à cet emploi. Comme je vois qu'au bout du compte c'est son avantage, je voulus l'autre jour user à son égard d'un peu de rigueur, et, de concert avec l'intendant de tes jardins, j'ordonnai que, malgré lui, on le mît en état de te rendre les services qui flattent le plus ton cœur, et de vivre

comme moi dans ces redoutables lieux qu'il n'ose pas même regarder. Mais il se mit à hurler comme si on avoit voulu l'écorcher, et fit tant qu'il échappa de nos mains et évita le fatal couteau. Je viens d'apprendre qu'il veut t'écrire pour te demander grace, soutenant que je n'ai conçu ce dessein que par un desir insatiable de vengeance sur certaines railleries piquantes qu'il dit avoir faites de moi. Cependant je te jure par les cent mille Prophètes que je n'ai agi que pour le bien de ton service, la seule chose qui me soit chere, et hors laquelle je ne regarde rien.

Je me prosterne à tes pieds.

*Du serrail de Fatmé,
le 7 de la lune de Maharram, 1713.*

LETTRE 42

*PHARAN A USBEK,
SON SOUVERAIN SEIGNEUR.*

Si tu étois ici, magnifique Seigneur, je paraîtrois à ta vûe tout couvert de papier blanc, et il n'y en auroit pas assez pour écrire toutes les insultes que ton premier eunuque noir, le plus méchant de tous les hommes, m'a faites depuis ton départ.

Sous prétexte de quelques railleries qu'il prétend que j'ai faites sur le malheur de sa condition, il exerce sur ma tête une vengeance inépuisable : il a animé contre moi le cruel intendant de tes jardins, qui, depuis

ton départ, m'oblige à des travaux insurmontables, dans lesquels j'ai pensé mille fois laisser la vie, sans perdre un moment l'ardeur de te servir. Combien de fois ai-je dit en moi-même : « J'ai un maître rempli de douceur, et je suis le plus malheureux esclave qui soit sur la Terre ? »

Je te l'avoue, magnifique Seigneur, je ne me croyois pas destiné à de plus grandes miseres ; mais ce traître d'eunuque a voulu mettre le comble à sa méchanceté. Il y a quelques jours, que, de son autorité privée, il me destina à la garde de tes femmes sacrées, c'est-à-dire à une exécution qui seroit pour moi mille fois plus cruelle que la mort. Ceux qui, en naissant, ont eu le malheur de recevoir de leurs cruels parens un traitement pareil se consolent peut-être sur ce qu'ils n'ont jamais connu d'autre état que le leur ; mais qu'on me fasse descendre de l'humanité, et qu'on m'en prive, je mourrois de douleur, si je ne mourrois pas de cette barbarie.

J'embrasse tes pieds, sublime Seigneur, dans une humilité profonde. Fais en sorte que je sente les effets de cette vertu si respectée, et qu'il ne soit pas dit que, par ton ordre, il y ait sur la Terre un malheureux de plus.

*Des jardins de Fatmé,
le 7 de la lune de Maharram, 1713.*

LETTRE 43

*USBK A PHARAN,
AUX JARDINS DE FATMÉ.*

Recevez la joye dans votre cœur, et reconnoissez ces sacrés caractères ; faites les baiser au grand Eunuque et à l'intendant de mes jardins. Je leur défens de rien entreprendre contre vous. Dites-leur d'acheter l'eunuque qui me manque. Acquittez-vous de votre devoir comme si vous m'aviez toujours devant les yeux : car sçachez que, plus mes bontés sont grandes, plus vous serez puni si vous en abusez.

De Paris, le 25 de la lune de Rhegeb, 1713.

LETTRE 44

USBK A RHEDI, A VENISE.

Il y a en France trois sortes d'états : l'Eglise, l'Epée et la Robe. Chacun a un mépris souverain pour les deux autres : tel, par exemple, que l'on devroit mépriser parce qu'il est un sot, ne l'est souvent que parce qu'il est homme de robe.

Il n'y a pas jusqu'aux plus vils artisans qui ne disputent sur l'excellence de l'art qu'ils ont choisi : chacun s'élève au-dessus de celui qui est d'une profession différente, à proportion de l'idée qu'il s'est faite de la supériorité de la sienne.

Les hommes ressemblent tous, plus ou moins, à cette femme de la province d'Erivan qui, ayant reçu quelque grâce d'un de nos monarques, lui souhaita mille fois, dans les bénédictions qu'elle lui donna, que le Ciel le fît gouverneur d'Erivan¹.

J'ai lu, dans une relation, qu'un vaisseau français ayant relâché à la côte de Guinée, quelques hommes de l'équipage voulurent aller à terre acheter quelques moutons. On les mena au Roi, qui rendoit la justice à ses sujets sous un arbre. Il étoit sur son trône, c'est-à-dire sur un morceau de bois, aussi fier que s'il eût été sur celui du Grand-Mogol ; il avoit trois ou quatre gardes avec des piques de bois ; un parasol en forme de dais le couvroit de l'ardeur du Soleil ; tous ses ornemens et ceux de la Reine, sa femme, consistoient en leur peau noire et quelques bagues. Ce prince, plus vain encore que misérable, demanda à ces étrangers si l'on parloit beaucoup de lui en France. Il croyoit que son nom devoit être porté d'un pôle à l'autre ; et, à la différence de ce conquérant de qui on a dit qu'il avoit fait taire toute la Terre², il croyoit, lui, qu'il devoit faire parler tout l'Univers.

Quand le can de Tartarie a dîné, un héraut crie que tous les princes de la Terre peuvent aller dîner, si bon leur semble, et ce barbare, qui ne mange que du lait, qui n'a pas de maison, qui ne vit que de brigandages, regarde tous les rois du Monde comme ses esclaves et les insulte régulièrement deux fois par jour.

A Paris, le 28 de la lune de Rhegeb, 1713.

LETTRE 45

*RICA A USBEK, A ***.*

Hier matin, comme j'étois au lit, j'entendis frapper rudement à ma porte, qui fut soudain ouverte ou enfoncée par un homme avec qui j'avois lié quelque société, et qui me parut tout hors de lui-même.

Son habillement étoit beaucoup plus que modeste ; sa perruque de travers n'avoit pas même été peignée ; il n'avoit pas eu le tems de faire recoudre son pourpoint noir, et il avoit renoncé, pour ce jour-là, aux sages précautions avec lesquelles il avoit coutume de déguiser le délabrement de son équipage.

« Levez-vous, me dit-il ; j'ai besoin de vous tout aujourd'hui : j'ai mille emplettes à faire, et je serai bien aise que ce soit avec vous. Il faut premierement que nous allions à la rue Saint-Honoré parler à un notaire qui est chargé de vendre une terre de cinq cent mille livres ; je veux qu'il m'en donne la préférence. En venant ici, je me suis arrêté un moment au fauxbourg Saint-Germain, où j'ai loué un hôtel de deux mille écus, et j'espère passer le contrat aujourd'hui. »

Dès que je fus habillé, ou peu s'en falloit, mon homme me fit précipitamment descendre. « Commençons, dit-il, par acheter un carrosse, et établissons l'équipage. » En effet, nous achetâmes non-seulement un carrosse, mais encore pour cent mille francs de marchandises en moins d'une heure. Tout cela se fit

promptement, parce que mon homme ne marchandait rien et ne compta jamais ; aussi ne déplaça-t-il pas¹. Je rêvois sur tout ceci, et, quand j'examinais cet homme, je trouvois en lui une complication singulière de richesses et de pauvreté : de manière que ne je sçavois que croire. Mais enfin je rompis le silence, et, le tirant à part, je lui dis : « Monsieur, qui est-ce qui payera tout cela ? — Moi, dit-il. Venez dans ma chambre : je vous montrerai des trésors immenses et des richesses enviées des plus grands monarques ; mais elles ne le seront pas de vous, qui les partagerez toujours avec moi. » Je le suis. Nous grimpons à son cinquième étage, et, par une échelle, nous nous guindons à un sixième, qui étoit un cabinet ouvert aux quatre vents, où il n'y avoit que deux ou trois douzaines de bassins de terre remplis de diverses liqueurs². « Je me suis levé de grand matin, me dit-il, et j'ai fait d'abord ce que je fais depuis vingt-cinq ans, qui est d'aller visiter mon œuvre. J'ai vû que le grand jour étoit venu, qui devoit me rendre plus riche qu'homme qui soit sur la Terre. Voyez-vous cette liqueur vermeille ? Elle a à présent toutes les qualités que les philosophes demandent pour faire la transmutation des métaux. J'en ai tiré ces grains que vous voyez, qui sont de vrai or par leur couleur, quoiqu'un peu imparfaits par leur pesanteur. Ce secret, que Nicolas Flamel³ trouva, mais que Raymond Lulle⁴ et un million d'autres chercherent toujours, est venu jusques à moi, et je me trouve aujourd'hui un heureux adepte. Fasse le Ciel que je ne me serve de tant de trésors qu'il m'a communiqués, que pour sa gloire ! »

Je sortis, et je descendis, ou plutôt je me précipitai

par cet escalier, transporté de colere, et laissai cet homme si riche dans son hôpital.

Adieu, mon cher Usbek. J'irai te voir demain, et, si tu veux, nous reviendrons ensemble à Paris.

A Paris, le dernier de la lune de Rhegeb, 1713.

LETTRE 46

USBK A RHEDI, A VENISE.

Je vois ici des gens qui disputent sans fin sur la Religion ; mais il me semble qu'ils combattent en même tems à qui l'observera le moins.

Non seulement ils ne sont pas meilleurs Chrétiens, mais même meilleurs citoyens, et c'est ce qui me touche : car dans quelque religion qu'on vive, l'observation des loix, l'amour pour les hommes, la piété envers les parens, sont toujours les premiers actes de religion.

En effet, le premier objet d'un homme religieux ne doit-il pas être de plaire à la Divinité, qui a établi la religion qu'il professe ? Mais le moyen le plus sûr pour y parvenir est sans doute d'observer les règles de la société et les devoirs de l'humanité ; car, en quelque religion qu'on vive, dès qu'on en suppose une, il faut bien que l'on suppose aussi que Dieu aime les hommes, puisqu'il établit une religion pour les rendre heureux ; que s'il aime les hommes, on est assuré de lui plaire en les aimant aussi, c'est-à-dire en exerçant envers eux

tous les devoirs de la charité et de l'humanité, et en ne violant point les loix sous lesquelles ils vivent.

Par-là, on est bien plus sûr de plaire à Dieu qu'en observant telle ou telle cérémonie : car les cérémonies n'ont point un degré de bonté par elles-mêmes ; elles ne sont bonnes qu'avec égard et dans la supposition que Dieu les a commandées. Mais c'est la matière d'une grande discussion ; on peut facilement s'y tromper ; car il faut choisir les cérémonies d'une religion entre celles de deux mille.

Un homme faisoit tous les jours à Dieu cette prière : « Seigneur, je n'entens rien dans les disputes que l'on fait sans cesse à votre sujet. Je voudrois vous servir selon votre volonté ; mais chaque homme que je consulte veut que je vous serve à la sienne. Lorsque je veux vous faire ma prière, je ne sçais en quelle langue je dois vous parler. Je ne sçais pas non plus en quelle posture je dois me mettre : l'un dit que je dois vous prier debout ; l'autre veut que je sois assis ; l'autre exige que mon corps porte sur mes genoux. Ce n'est pas tout : il y en a qui prétendent que je dois me laver tous les matins avec de l'eau froide ; d'autres soutiennent que vous me regarderez avec horreur si je ne me fais pas couper un petit morceau de chair. Il m'arriva l'autre jour de manger un lapin dans un carvansérai. Trois hommes qui étoient auprès de là me firent trembler : ils me soutinrent tous trois que je vous avois grièvement offensé ; l'un¹, parce que cet animal étoit immonde ; l'autre², parce qu'il étoit étouffé ; l'autre³ enfin, parce qu'il n'étoit pas poisson. Un Brachmane qui passoit par-là, et que je pris pour juge, me dit :

« Ils ont tort : car apparemment vous n'avez pas tué vous-même cet animal¹. — Si fait, lui dis-je. — Ah ! vous avez commis une action abominable, et que Dieu ne vous pardonnera jamais, me dit-il d'une voix sévère. Que sçavez-vous si l'âme de votre pere n'étoit pas passée dans cette bête² ? » Toutes ces choses, Seigneur, me jettent dans un embarras inconcevable : je ne puis remuer la tête que je ne sois menacé de vous offenser ; cependant je voudrois vous plaire et employer à cela la vie que je tiens de vous. Je ne sçais si je me trompe ; mais je crois que le meilleur moyen pour y parvenir est de vivre en bon citoyen dans la société où vous m'avez fait naître, et en bon pere dans la famille que vous m'avez donnée. »

A Paris, le 8 de la lune de Chahban, 1713.

LETTRE 47

ZACHI A USBEK, A PARIS.

J'ai une grande nouvelle à t'apprendre : je me suis réconciliée avec Zephis ; le serrail, partagé entre nous, s'est réuni. Il ne manque que toi dans ces lieux, où la paix regne. Viens, mon cher Usbek, viens y faire triompher l'amour.

Je donnai à Zephis un grand festin, où ta mere, tes femmes et tes principales concubines furent invitées ; tes tantes et plusieurs de tes cousines s'y trouverent

aussi ; elles étoient venues à cheval, couvertes du sombre nuage de leurs voiles et de leurs habits.

Le lendemain, nous partîmes pour la campagne, où nous espérions être plus libres. Nous montâmes sur nos chameaux, et nous nous mîmes quatre dans chaque loge. Comme la partie avoit été faite brusquement, nous n'eûmes pas le tems d'envoyer à la ronde annoncer le courouc¹ ; mais le premier eunuque, toujours industrieux, prit une autre précaution : car il joignit à la toile qui nous empêchoit d'être vûes un rideau si épais que nous ne pouvions absolument voir personne.

Quand nous fûmes arrivées à cette riviere qu'il faut traverser, chacune de nous se mit, selon la coutume, dans une boîte et se fit porter dans le bateau : car on nous dit que la riviere étoit pleine de monde. Un curieux, qui s'approcha trop près du lieu où nous étions enfermées, reçut un coup mortel, qui lui ôta pour jamais la lumiere du jour ; un autre, qu'on trouva se baignant tout nud sur le rivage, eut le même sort ; et tes fidèles eunuques sacrifierent à ton honneur et au nôtre ces deux infortunés.

Mais écoute le reste de nos aventures. Quand nous fûmes au milieu du fleuve, un vent si impétueux s'éleva, et un nuage si affreux couvrit les airs, que nos matelots commencerent à désespérer. Effrayées de ce péril, nous nous évanouîmes presque toutes. Je me souviens que j'entendis la voix et les disputes de nos eunuques, dont les uns disoient qu'il falloit nous avertir du péril et nous tirer de nos prisons ; mais leur chef soutint toujours qu'il mourroit plutôt que de souffrir que son maître fût ainsi deshonoré, et qu'il enfon-

ceroit un poignard dans le sein de celui qui feroit des propositions si hardies. Une de mes esclaves, toute hors d'elle, courut vers moi deshabillée, pour me secourir ; mais un eunuque noir la prit brutalement et la fit rentrer dans l'endroit d'où elle étoit sortie. Pour lors je m'évanouis et ne revins à moi qu'après que le péril fut passé.

Que les voyages sont embarrassans pour les femmes ! Les hommes ne sont exposés qu'aux dangers qui menacent leur vie, et nous sommes, à tous les instans, dans la crainte de perdre notre vie ou notre vertu.

Adieu, mon cher Usbek. Je t'adorerai toujours.

*Du serrail de Fatmé,
le 2 de la lune de Rhamazân, 1713.*

LETTRE 48

USBK A RHEDI, A VENISE.

Ceux qui aiment à s'instruire ne sont jamais oisifs : quoique je ne sois chargé d'aucune affaire importante, je suis cependant dans une occupation continuelle. Je passe ma vie à examiner, j'écris le soir ce que j'ai remarqué, ce que j'ai vû, ce que j'ai entendu dans la journée. Tout m'intéresse, tout m'étonne : je suis comme un enfant, dont les organes encore tendres sont vivement frappés par les moindres objets.

Tu ne le croirois pas peut-être, nous sommes reçus agréablement dans toutes les compagnies et dans toutes

les sociétés ; je crois devoir beaucoup à l'esprit vif et à la gayeté naturelle de Rica, qui fait qu'il recherche tout le monde, et qu'il en est également recherché. Notre air étranger n'offense plus personne ; nous jouissons même de la surprise où l'on est de nous trouver quelque politesse : car les Français n'imaginent pas que notre climat produise des hommes. Cependant, il faut l'avouer, ils valent bien la peine qu'on les détrompe.

J'ai passé quelques jours dans une maison de campagne auprès de Paris, chez un homme de considération, qui est ravi d'avoir de la compagnie chez lui. Il a une femme fort aimable, et qui joint à une grande modestie une gayeté que la vie retirée ôte toujours à nos dames de Perse.

Etranger que j'étois, je n'avois rien de mieux à faire que d'examiner cette foule de gens qui y abordoit sans cesse, et qui me présentait toujours quelque chose de nouveau. Je remarquai d'abord un homme dont la simplicité me plût ; je m'attachai à lui, il s'attacha à moi ; de sorte que nous nous trouvions toujours l'un auprès de l'autre.

Un jour que, dans un grand cercle, nous nous entretenions en particulier, laissant les conversations générales à elles-mêmes : « Vous trouverez peut-être en moi, lui dis-je, plus de curiosité que de politesse ; mais je vous supplie d'agréer que je vous fasse quelques questions : car je m'ennuie de n'être au fait de rien et de vivre avec des gens que je ne sçaurois démêler. Mon esprit travaille depuis deux jours : il n'y a pas un seul de ces hommes qui ne m'ait donné deux cens fois

la torture, et je ne les devinerois de mille ans : ils me sont plus invisibles que les femmes de notre grand monarque. — Vous n'avez qu'à dire, me répondit-il, je vous instruirai de tout ce que vous souhaiterez ; d'autant mieux que je vous crois homme discret, et que vous n'abuserez pas de ma confiance.

« Qui est cet homme, lui dis-je, qui nous a tant parlé des repas qu'il a donnés aux grands, qui est si familier avec vos ducs, et qui parle si souvent à vos ministres, qu'on me dit d'être d'un accès si difficile ? Il faut bien que ce soit un homme de qualité ; mais il a la physionomie si basse qu'il ne fait gueres honneur aux gens de qualité, et, d'ailleurs, je ne lui trouve point d'éducation. Je suis étranger ; mais il me semble qu'il y a en général une certaine politesse commune à toutes les nations ; je ne lui trouve point de celle-là. Est-ce que vos gens de qualité sont plus mal élevés que les autres ? — Cet homme, me répondit-il en riant, est un fermier¹. Il est autant au-dessus des autres par ses richesses, qu'il est au-dessous de tout le monde par sa naissance. Il auroit la meilleure table de Paris, s'il pouvoit se résoudre à ne manger jamais chez lui. Il est bien impertinent, comme vous le voyez ; mais il excelle par son cuisinier. Aussi n'en est-il pas ingrat : car vous avez entendu qu'il l'a loué tout aujourd'hui. »

« Et ce gros homme vêtu de noir, lui dis-je, que cette dame a fait placer auprès d'elle, comment a-t-il un habit si lugubre avec un air si gai et un teint si fleuri ? il sourit gracieusement dès qu'on lui parle ; sa parure est plus modeste, mais plus arrangée que celle de vos femmes. — C'est, me répondit-il, un prédicateur, et,

qui pis est, un directeur. Tel que vous le voyez, il en sçait plus que les maris. Il connoît le foible des femmes ; elles sçavent aussi qu'il a le sien. — Comment ? dis-je. Il parle toujours de quelque chose qu'il appelle *la grace*. — Non pas toujours, me répondit-il. A l'oreille d'une jolie femme il parle encore plus volontier de sa chûte. Il foudroie en public ; mais il est doux comme un agneau en particulier. — Il me semble, dis-je, qu'on le distingue beaucoup, et qu'on a de grands égards pour lui. — Comment ? si on le distingue ? C'est un homme nécessaire ; il fait la douceur de la vie retirée : petits conseils, soins officieux, visites marquées ; il dissipe un mal de tête mieux qu'homme du Monde ; il est excellent. »

« Mais, si je ne vous importune pas, dites-moi qui est celui qui est vis-à-vis de nous, qui est si mal habillé ; qui fait quelquefois des grimaces et a un langage différent des autres ; qui n'a pas d'esprit pour parler, mais qui parle pour avoir de l'esprit ? — C'est, me répondit-il, un poëte, et le grotesque du Genre humain. Ces gens-là disent qu'ils sont nés ce qu'ils sont. Cela est vrai, et aussi ce qu'il seront toute leur vie, c'est-à-dire presque toujours les plus ridicules de tous les hommes. Aussi ne les épargne-t-on point : on verse sur eux le mépris à pleines mains. La famine a fait entrer celui-ci dans cette maison, et il y est bien reçu du maître et de la maîtresse, dont la bonté et la politesse ne se démentent à l'égard de personne. Il fit leur épithalame, lorsqu'ils se marièrent. C'est ce qu'il a fait de mieux en sa vie ; car il s'est trouvé que le mariage a été aussi heureux qu'il l'a prédit. »

« Vous ne le croiriez pas peut-être, ajouta-t-il, entêté comme vous l'êtes des préjugés de l'Orient : il y a parmi nous des mariages heureux et des femmes dont la vertu est un gardien sévère. Les gens dont nous parlons goûtent entr'eux une paix qui ne peut être troublée ; ils sont aimés et estimés de tout le monde. Il n'y a qu'une chose : c'est que leur bonté naturelle leur fait recevoir chez eux toute sorte de monde ; ce qui fait qu'ils ont quelquefois mauvaise compagnie. Ce n'est pas que je les désapprouve : il faut vivre avec les hommes tels qu'ils sont ; les gens qu'on dit être de si bonne compagnie ne sont souvent que ceux dont les vices sont plus raffinés, et peut-être en est-il comme des poisons, dont les plus subtils sont aussi les plus dangereux. »

« Et ce vieux homme, lui dis-je tout bas, qui a l'air si chagrin ? Je l'ai pris d'abord pour un étranger : car, outre qu'il est habillé autrement que les autres, il censure tout ce qui se fait en France et n'approuve pas votre gouvernement. — C'est un vieux guerrier, me dit-il, qui se rend mémorable à tous ses auditeurs par la longueur de ses exploits. Il ne peut souffrir que la France ait gagné des batailles où il ne se soit pas trouvé, ou qu'on vante un siège où il n'ait pas monté à la tranchée. Il se croit si nécessaire à notre histoire, qu'il s'imagine qu'elle finit où il a fini : il regarde quelques blessures qu'il a reçues, comme la dissolution de la Monarchie, et, à la différence de ces philosophes qui disent qu'on ne jouit que du présent, et que le passé n'est rien, il ne jouit, au contraire, que du passé et n'existe que dans les campagnes qu'il a faites : il respire dans les tems

qui se sont écoulés, comme les héros doivent vivre dans ceux qui passeront après eux. — Mais pourquoi, dis-je, a-t-il quitté le service ? — Il ne l'a point quitté, me répondit-il ; mais le service l'a quitté : on l'a employé dans une petite place, où il racontera ses aventures le reste de ses jours ; mais il n'ira jamais plus loin : le chemin des honneurs lui est fermé. — Et pourquoi ? lui dis-je. — Nous avons une maxime en France, me répondit-il : c'est de n'élever jamais les officiers dont la patience a languì dans les emplois subalternes. Nous les regardons comme des gens dont l'esprit s'est rétréci dans les détails, et qui, par l'habitude des petites choses, sont devenus incapables des plus grandes. Nous croyons qu'un homme qui n'a pas les qualités d'un général a trente ans ne les aura jamais ; que celui qui n'a pas ce coup d'œil qui montre tout d'un coup un terrain de plusieurs lieues dans toute ses situations différentes, cette présence d'esprit qui fait que, dans une victoire, on se sert de tous ses avantages, et, dans un échec, de toutes ses ressources, n'acquerra jamais ces talens. C'est pour cela que nous avons des emplois brillans pour ces hommes grands et sublimes que le Ciel a partagés non seulement d'un cœur, mais aussi d'un génie héroïque, et des emplois subalternes pour ceux dont les talens le sont aussi. De ce nombre sont ces gens qui ont vieilli dans une guerre obscure : ils ne réussissent tout au plus qu'à faire ce qu'ils ont fait toute leur vie, et il ne faut point commencer à les charger dans le tems qu'ils s'affoiblissent. »

Un moment après, la curiosité me reprit, et je lui dis : « Je m'engage à ne vous plus faire de questions,

si vous voulez encore souffrir celle-ci. Qui est ce grand jeune homme qui a des cheveux, peu d'esprit et tant d'impertinence ? D'où vient qu'il parle plus haut que les autres et se sçait si bon gré d'être au Monde ? — C'est un homme à bonnes fortunes¹, » me répondit-il. A ces mots, des gens entrèrent, d'autres sortirent, on se leva ; quelqu'un vint parler à mon gentilhomme, et je restai aussi peu instruit qu'auparavant. Mais, un moment après, je ne sçais par quel hazard, ce jeune homme se trouva auprès de moi, et, m'adressant la parole : « Il fait beau. Voudriez-vous, Monsieur, faire un tour dans le parterre ? » Je lui répondis le plus civilement qu'il me fut possible, et nous sortîmes ensemble. « Je suis venu à la campagne, me dit-il, pour faire plaisir à la maîtresse de maison, avec laquelle je ne suis pas mal. Il y a bien certaine femme dans le Monde qui ne sera pas de bonne humeur. Mais qu'y faire ? Je vois les plus jolies femmes de Paris ; mais je ne me fixe pas à une, et je leur en donne bien à garder : car entre vous et moi, je ne vaux pas grand' chose. — Apparemment, Monsieur, lui dis-je, que vous avez quelque charge ou quelque emploi qui vous empêche d'être plus assidu auprès d'elles. — Non, Monsieur, je n'ai d'autre emploi que de faire enrager un mari ou désespérer un pere ; j'aime à allarmer une femme qui croit me tenir, et la mettre à deux doigts de ma perte. Nous sommes quelques jeunes gens qui partageons ainsi tout Paris et l'intéressons à nos moindres démarches. — A ce que je comprends, lui dis-je, vous faites plus de bruit que le guerrier le plus valeureux, et vous êtes plus considéré qu'un grave magistrat.

Si vous étiez en Perse, vous ne jouiriez pas de tous ces avantages : vous deviendriez plus propre à garder nos dames qu'à leur plaire. » Le feu me monta au visage, et je crois que pour peu que j'eusse parlé, je n'aurois pu m'empêcher de le brusquer.

Que dis-tu d'un pays où l'on tolère de pareilles gens, et où l'on laisse vivre un homme qui fait un tel métier ? où l'infidélité, la trahison, le rapt, la perfidie et l'injustice conduisent à la considération ? où l'on estime un homme parce qu'il ôte une fille à son pere, une femme à son mari, et trouble les sociétés les plus douces et les plus saintes ? Heureux les enfans d'Hali, qui défendent leurs familles de l'opprobre et de la séduction. La lumière du jour n'est pas plus pure que le feu qui brûle dans le cœur de nos femmes ; nos filles ne pensent qu'en tremblant au jour qui doit les priver de cette vertu qui les rend semblables aux Anges et aux Puissances incorporelles. Terre natale et chérie, sur qui le Soleil jette ses premiers regards, tu n'es point souillée par les crimes horribles qui obligent cet astre à se cacher dès qu'il paroît dans le noir Occident !

A Paris, le 5 de la lune de Rhamazan, 1713.

LETTRE 49

*RICA A USBEK, A ***.*

Etant l'autre jour dans ma chambre, je vis entrer un dervis extraordinairement habillé : sa barbe descendoit jusques à sa ceinture de corde ; il avoit les pieds

nuds ; son habit étoit gris, grossier et, en quelques endroits, pointu. Le tout me parut si bizarre que ma première idée fut d'envoyer chercher un peintre pour en faire une fantaisie.

Il me fit d'abord un grand compliment, dans lequel il m'apprit qu'il étoit homme de mérite, et de plus Capucin. « On m'a dit, ajouta-t-il, Monsieur, que vous retournez bientôt à la cour de Perse, où vous tenez un rang distingué ; je viens vous demander votre protection et vous prier de nous obtenir du Roi une petite habitation, auprès de Casbin, pour deux ou trois religieux. — Mon père, lui dis-je, vous voulez donc aller en Perse ? — Moi, Monsieur ! me dit-il ; je m'en donnerai bien de garde. Je suis ici provincial, et je ne troquerois pas ma condition contre celle de tous les Capucins du Monde. — Eh ! que diable me demandez-vous donc ? — C'est, me répondit-il, que, si nous avions cet hospice, nos pères d'Italie y enverroient deux ou trois de leurs religieux. — Vous les connoissez apparemment, lui dis-je, ces religieux ? — Non, Monsieur, je ne les connois pas. — Eh morbleu ! que vous importe donc qu'ils aillent en Perse ? C'est un beau projet de faire respirer l'air de Casbin à deux Capucins ; cela sera très utile et à l'Europe et à l'Asie ; il est fort nécessaire d'intéresser là-dedans les monarques. Voilà ce qui s'appelle de belles colonies ! Allez ! Vous et vos semblables n'êtes point faits pour être transplantés, et vous ferez bien de continuer à ramper dans les endroits où vous vous êtes engendrés. »

A Paris, le 15 de la lune de Rhamazan, 1713.

LETTRE 50

*RICA A ***.*

J'ai vû des gens chez qui la vertu étoit si naturelle qu'elle ne se faisoit pas même sentir : ils s'attachoient à leur devoir sans s'y plier et s'y portoient comme par instinct. Bien loin de relever par leurs discours leurs rares qualités, il sembloit qu'elles n'avoient pas percé jusques à eux. Voilà les gens que j'aime ; non pas ces hommes vertueux qui semblent être étonnés de l'être, et qui regardent une bonne action comme un prodige, dont le récit doit surprendre.

Si la modestie est une vertu nécessaire à ceux à qui le Ciel a donné de grands talens, que peut-on dire de ces insectes qui osent faire paroître un orgueil qui deshonoreroit les plus grands hommes ?

Je vois de tous côtés des gens qui parlent sans cesse d'eux-mêmes : leurs conversations sont un miroir qui présente toujours leur impertinente figure. Ils vous parleront des moindres choses qui leur sont arrivées, et ils veulent que l'intérêt qu'ils y prennent les grossisse à vos yeux ; ils ont tout fait, tout vû, tout dit, tout pensé ; ils sont un modèle universel, un sujet de comparaison inépuisable, une source d'exemples qui ne tarit jamais. Oh ! que la louange est fade lorsqu'elle réfléchit vers le lieu d'où elle part !

Il y a quelques jours qu'un homme de ce caractère nous accabla pendant deux heures de lui, de son mérite et de ses talens. Mais, comme il n'y a point de mouve-

ment perpétuel dans le Monde, il cessa de parler ; la conversation nous revint donc, et nous la prîmes.

Un homme qui paroissoit assez chagrin commença par se plaindre de l'ennui répandu dans les conversations. « Quoi ! toujours des sots qui se peignent eux-mêmes, et qui ramènent tout à eux ? — Vous avez raison, reprit brusquement notre discoureur. Il n'y a qu'à faire comme moi : je ne me loue jamais ; j'ai du bien, de la naissance ; je fais de la dépense ; mes amis disent que j'ai quelque esprit ; mais je ne parle jamais de tout cela. Si j'ai quelques bonnes qualités, celle dont je fais le plus de cas, c'est ma modestie. »

J'admirois cet impertinent, et, pendant qu'il parloit tout haut, je disois tout bas : « Heureux celui qui a assez de vanité pour ne dire jamais de bien de lui, qui craint ceux qui l'écoutent, et ne compromet point son mérite avec l'orgueil des autres ! »

A Paris, le 20 de la lune de Rhamazan, 1713.

LETTRE 51

*NARGUM, ENVOYÉ DE PERSE EN MOSCOVIE,
A USBEK, A PARIS.*

On m'a écrit d'Ispahan que tu avois quitté la Perse, et que tu étois actuellement à Paris. Pourquoi faut-il que j'apprenne de tes nouvelles par d'autres que par toi ?

Les ordres du Roi des Rois me retiennent depuis

cinq ans dans ce pays-ci, où j'ai terminé plusieurs négociations importantes.

Tu sais que le Czar est le seul des princes Chrétiens dont les intérêts soient mêlés avec ceux de la Perse, parce qu'il est ennemi des Turcs comme nous.

Son empire est plus grand que le nôtre : car on compte mille¹ lieues depuis Moscow jusqu'à la dernière place de ses états du côté de la Chine.

Il est le maître absolu de la vie et des biens de ses sujets, qui sont tous esclaves, à la reserve de quatre familles. Le lieutenant des Prophètes, le Roi des Rois, qui a le Ciel pour marche-pied, ne fait pas un exercice plus redoutable de sa puissance.

A voir le climat affreux de la Moscovie, on ne croiroit jamais que ce fut une peine d'en être exilé ; cependant, dès qu'un grand est disgracié, on le relégue en Sibérie.

Comme la loi de notre prophète nous défend de boire du vin, celle du Prince le défend aux Moscovites.

Ils ont une maniere de recevoir leurs hôtes qui n'est point du tout persane. Dès qu'un étranger entre dans la maison, le mari lui présente sa femme ; l'étranger la baise ; et cela passe pour une politesse faite au mari.

Quoique les peres, au contrat de mariage de leurs filles, stipulent ordinairement que le mari ne les fouettera pas, cependant on ne sçauroit croire combien les femmes moscovites aiment à être battues² : elles ne peuvent comprendre qu'elles possèdent le cœur de leur mari s'il ne les bat comme il faut : une conduite opposée, de sa part, est une marque d'indifférence impardonnable³.

Voici une lettre qu'une d'elles écrivit dernièrement à sa mere :

« Ma Chere Mere,

« Je suis la plus malheureuse femme du Monde ! Il
« n'y a rien que je n'aye fait pour me faire aimer de
« mon mari, et je n'ai jamais pu y réussir. Hier, j'avois
« mille affaires dans la maison ; je sortis, et je demeurai
« tout le jour dehors. Je crus, à mon retour, qu'il me
« battoit bien fort ; mais il ne me dit pas un seul mot.
« Ma sœur est bien autrement traitée : son mari la
« bat tous les jours ; elle ne peut pas regarder un
« homme, qu'il ne l'assomme soudain. Ils s'aiment
« beaucoup aussi, et ils vivent de la meilleure intelli-
« gence du Monde.

« C'est ce qui la rend si fière. Mais je ne lui don-
« nerai pas long-tems sujet de me mépriser. J'ai résolu
« de me faire aimer de mon mari, à quelque prix que
« ce soit ; je le ferai si bien enrager qu'il faudra bien
« qu'il me donne des marques d'amitié. Il ne sera pas
« dit que je ne serai pas battue, et que je vivrai dans
« la maison sans que l'on pense à moi. La moindre
« chiquenaude qu'il me donnera, je crierai de toute ma
« force, afin qu'on s'imagine qu'il y va tout de bon, et
« je crois que, si quelque voisin venoit au secours, je
« l'étranglerois. Je vous supplie, ma chere Mere, de vou-
« loir bien représenter à mon mari qu'il me traite
« d'une maniere indigne. Mon pere, qui est un si
« honnête homme, n'agissoit pas de même, et il me
« souvient, lorsque j'étois petite fille, qu'il me sem-
« bloit quelquefois qu'il vous aimoit trop.

« Je vous embrasse, ma chere Mere. »

Les Moscovites ne peuvent point sortir de l'Empire, fût-ce pour voyager¹. Ainsi, séparés des autres nations par les loix du pays, ils ont conservé leurs anciennes coutumes avec d'autant plus d'attachement qu'ils ne croyoient pas qu'il fût possible d'en avoir d'autres.

Mais le prince qui regne à présent a voulu tout changer : il a eu de grands démêlés avec eux au sujet de leur barbe² ; le clergé et les moines n'ont pas moins combattu en faveur de leur ignorance³.

Il s'attache à faire fleurir les arts et ne néglige rien pour porter dans l'Europe et l'Asie la gloire de sa nation, oubliée jusques ici et presque uniquement connue d'elle-même.

Inquiet et sans cesse agité, il erre dans ses vastes états, laissant partout des marques de sa sévérité naturelle.

Il les quitte, comme s'ils ne pouvoient le contenir, et va chercher dans l'Europe d'autres provinces et de nouveaux royaumes.

Je t'embrasse, mon cher Usbek. Donne-moi de tes nouvelles, je te conjure.

De Moscou, le 2 de la lune de Chalval, 1713.

LETTRE 52

*RICA A USBEK, A ***.*

J'étois l'autre jour dans une société où je me divertis assez bien. Il y avoit là des femmes de tous les âges :

une de quatre-vingts ans, une de soixante, une de quarante, qui avoit une nièce de vingt à vingt-deux. Un certain instinct me fit approcher de cette dernière, et elle me dit à l'oreille : « Que dites-vous de ma tante, qui, à son âge, veut avoir des amans et fait encore la jolie ? — Elle a tort, lui dis-je : c'est un dessein qui ne convient qu'à vous. » Un moment après, je me trouvai auprès de sa tante, qui me dit : « Que dites-vous de cette femme, qui a pour le moins soixante ans, qui a passé aujourd'hui plus d'une heure à sa toilette ? — C'est du tems perdu, lui dis-je, et il faut avoir vos charmes pour devoir y songer. » J'allai à cette malheureuse femme de soixante ans et la plaignois dans mon ame, lorsqu'elle me dit à l'oreille : « Y a-t-il rien de si ridicule ? Voyez cette femme, qui a quatre-vingts ans, et qui met des rubans couleur de feu ; elle veut faire la jeune, et elle y réussit : car elle approche de l'enfance. » — « Ah ! bon Dieu, dis-je en moi-même, ne sentirons-nous jamais que le ridicule des autres ? — C'est peut-être un bonheur, disois-je ensuite, que nous trouvions de la consolation dans les faiblesses d'autrui. » Cependant j'étois en train de me divertir, et je dis : « Nous avons assez monté ; descendons à présent, et commençons par la vieille qui est au sommet. » — « Madame, vous vous ressemblez si fort, cette dame à qui je viens de parler et vous, qu'il me semble que vous soyez deux sœurs, et je vous crois à peu près du même âge. — Vraiment, Monsieur, me dit-elle, lorsque l'une mourra, l'autre devra avoir grand'peur : je ne crois pas qu'il y ait d'elle à moi deux jours de différence. » Quand je tins cette femme

décépité, j'allai à celle de soixante ans. « Il faut, Madame, que vous décidiez un pari que j'ai fait : j'ai gagé que cette dame et vous — lui montrant la femme de quarante ans — étiez de même âge. — Ma foi, dit-elle, je ne crois pas qu'il y ait six mois de différence. — Bon, m'y voilà ; continuons. » Je descendis encore, et j'allai à la femme de quarante ans. « Madame, faites-moi la grace de me dire si c'est pour rire que vous appelez cette demoiselle, qui est à l'autre table, votre nièce ? Vous êtes aussi jeune qu'elle ; elle a même quelque chose dans le visage de passé, que vous n'avez certainement pas, et ces couleurs vives qui paroissent sur votre teint.... — Attendez, me dit-elle : je suis sa tante ; mais sa mere avoit pour le moins vingt-cinq ans de plus que moi : nous n'étions pas de même lit ; j'ai oui dire à feu ma sœur que sa fille et moi naquîmes la même année. — Je le disois bien, Madame, et je n'avois pas tort d'être étonné. »

Mon cher Usbek, les femmes qui se sentent finir d'avance par la perte de leurs agrémens voudroient reculer vers la jeunesse. Eh ! comment ne chercheroient-elles pas à tromper les autres ? Elles font leurs efforts pour se tromper elles-mêmes et se dérober à la plus affligeante de toutes les idées.

A Paris, le 3 de la lune de Chalval, 1713.

LETTRE 53

ZELIS A USBEK, A PARIS.

Jamais passion n'a été plus forte et plus vive que celle de Cosrou, eunuque blanc, pour mon esclave Zélide : il la demande en mariage avec tant de fureur que je ne puis la lui refuser. Et pourquoi ferois-je de la résistance, lorsque sa mere n'en fait pas, et que Zélide elle-même paroît satisfaite de l'idée de ce mariage imposteur et de l'ombre vaine qu'on lui présente ?

Que veut-elle faire de cet infortuné, qui n'aura d'un mari que la jalousie, qui ne sortira de sa froideur que pour entrer dans un désespoir inutile ; qui se rappellera toujours la mémoire de ce qu'il a été, pour la faire souvenir de ce qu'il n'est plus ; qui, toujours prêt à se donner, et ne se donnant jamais, se trompera, la trompera sans cesse et lui fera essayer à chaque instant tous les malheurs de sa condition ?

Eh quoi ! être toujours dans les images et dans les phantômes ! ne vivre que pour imaginer ! se trouver toujours auprès des plaisirs, et jamais dans les plaisirs ! languissante dans les bras d'un malheureux, au lieu de répondre à ses soupirs, ne répondre qu'à ses regrets !

Quel mépris ne doit-on pas avoir pour un homme de cette espèce, fait uniquement pour garder, et jamais pour posséder ? Je cherche l'amour, et je ne le vois pas.

Je te parle librement, parce que tu aimes ma naïveté, et que tu préfères mon air libre et ma sensibilité pour les plaisirs, à la pudeur feinte de mes compagnes.

Je t'ai ouï dire mille fois que les eunuques goûtent avec les femmes une sorte de volupté qui nous est inconnue ; que la nature se dédommage de ses pertes ; qu'elle a des ressources qui réparent le désavantage de leur condition ; qu'on peut bien cesser d'être homme, mais non pas d'être sensible ; et que, dans cet état, on est comme dans un troisième sens, où l'on ne fait, pour ainsi dire, que changer de plaisirs.

Si cela étoit, je trouverois Zélide moins à plaindre : c'est quelque chose de vivre avec des gens moins malheureux.

Donne-moi tes ordres là-dessus, et fais moi sçavoir si tu veux que le mariage s'accomplisse dans le serrail.
Adieu.

*Du serrail d'Ispahan,
le 5 de la lune de Chalval, 1713.*

LETTRE 54

*RICA A USBEK, A ***.*

J'étois ce matin dans ma chambre, qui, comme tu sçais, n'est séparée des autres que par une cloison fort mince et percée en plusieurs endroits ; de sorte qu'on entend tout ce qui se dit dans la chambre voisine. Un homme, qui se promenoit à grands pas, disoit à un

autre : « Je ne sçais ce que c'est, mais tout tourne contre moi : il y a plus de trois jours que je n'ai rien dit qui m'ait fait honneur, et je me suis trouvé confondu pêle-mêle dans toutes les conversations, sans qu'on ait fait la moindre attention à moi, et qu'on m'ait deux fois adressé la parole. J'avois préparé quelques saillies pour relever mon discours ; jamais on n'a voulu souffrir que je les fisse venir. J'avois un conte fort joli à faire ; mais, à mesure que j'ai voulu l'approcher, on l'a esquivé comme si on l'avoit fait exprès. J'ai quelques bons mots, qui, depuis quatre jours, vieillissent dans ma tête, sans que j'en aye pu faire le moindre usage. Si cela continue, je crois qu'à la fin je serai un sot : il semble que ce soit mon étoile, et que je ne puisse m'en dispenser. Hier, j'avois espéré de briller avec trois ou quatre vieilles femmes qui certainement ne m'en imposent point, et je devois dire les plus jolies choses du Monde : je fus plus d'un quart d'heure à diriger ma conversation ; mais elles ne tinrent jamais un propos suivi, et elles couperent, comme des Parques fatales, le fil de tous mes discours. Veux-tu que je te dise ? La réputation de bel esprit coûte bien à soutenir. Je ne sçais comment tu as fait pour y parvenir. — Il me vient une pensée, reprit l'autre : travaillons de concert à nous donner de l'esprit ; associons-nous pour cela. Chaque jour, nous nous dirons de quoi nous devons parler, et nous nous secourerons si bien que, si quelqu'un vient nous interrompre au milieu de nos idées, nous l'attirerons nous-mêmes, et, s'il ne veut pas venir de bon gré, nous lui ferons violence. Nous conviendrons des endroits où il faudra approuver, de ceux où

il faudra sourire, des autres où il faudra rire tout-à-fait et à gorge déployée. Tu verras que nous donnerons le ton à toutes les conversations, et qu'on admirera la vivacité de notre esprit et le bonheur de nos réparties. Nous nous protégerons par des signes de tête mutuels. Tu brilleras aujourd'hui ; demain tu seras mon second. J'entrerai avec toi dans une maison, et je m'écrierai en te montrant : « Il faut que je vous dise une réponse « bien plaisante que Monsieur vient de faire à un « homme que nous avons trouvé dans la rue. » Et je me tournerai vers toi : « Il ne s'y attendoit pas ; il a été bien étonné. » Je réciterai quelques-uns de mes vers, et tu diras : « J'y étois quand il les fit ; c'étoit « dans un souper, et il ne rêva pas un moment. » « Souvent même nous nous raillerons, toi et moi, et l'on dira : « Voyez comme ils s'attaquent, comme ils « se défendent ! Ils ne s'épargnent pas. Voyons comment il sortira de-là. A merveille ! Quelle présence « d'esprit ! Voilà une véritable bataille. » Mais on ne dira pas que nous nous étions escarmouchés la veille. Il faudra acheter de certains livres qui sont des recueils de bons mots composés à l'usage de ceux qui n'ont pas d'esprit, et qui en veulent contrefaire : tout dépend d'avoir des modèles. Je veux qu'avant six mois nous soyons en état de tenir un conversation d'une heure toute remplie de bons mots. Mais il faudra avoir une attention : c'est de soutenir leur fortune. Ce n'est pas assez de dire un bon mot : il faut le publier ; il faut le répandre et le semer partout. Sans cela, autant de perdu ; et je t'avoue qu'il n'y a rien de si désolant que de voir une jolie chose qu'on a dite mourir dans l'oreille d'un

sot qui l'entend. Il est vrai que souvent il y a une compensation, et que nous disons aussi bien des sottises qui passent *incognito*; et c'est la seule chose qui peut nous consoler dans cette occasion. Voilà, mon cher, le parti qu'il nous faut prendre. Fais ce que je te dirai, et je te promets avant six mois une place à l'Académie. C'est pour te dire que le travail ne sera pas long : car pour lors tu pourras renoncer à ton art ; tu seras homme d'esprit malgré que tu en ayes. On remarque en France que, dès qu'un homme entre dans une compagnie, il prend d'abord ce qu'on appelle *l'esprit du corps*. Tu seras de même, et je ne crains pour toi que l'embarras des applaudissemens. »

De Paris, le 6 de la lune de Zilcadé, 1714.

USBEK A IBSEN, A SMIRNE.

LETTRE 55

Chez les peuples de l'Europe, le premier quart d'heure du mariage applanit toutes les difficultés : les dernières faveurs sont toujours de même date que la bénédiction nuptiale ; les femmes n'y font point comme nos Persanes, qui disputent le terrain quelquefois des mois entiers ; il n'y a rien de si plénier¹ : si elles ne perdent rien, c'est qu'elles n'ont rien à perdre ; mais on sçait toujours, chose honteuse ! le moment de leur défaite, et, sans consulter les astres, on peut prédire au juste l'heure de la naissance de leurs enfans.

Les Français ne parlent presque jamais de leurs

femmes ; c'est qu'ils ont peur d'en parler devant des gens qui les connoissent mieux qu'eux.

Il y a parmi eux des hommes très-malheureux que personne ne console : ce sont les maris jaloux. Il y en a que tout le monde hait : ce sont les maris jaloux. Il y en a que tous les hommes méprisent : ce sont encore les maris jaloux.

Aussi, n'y a-t-il point de pays où ils soient en si petit nombre que chez les Français¹. Leur tranquillité n'est pas fondée sur la confiance qu'ils ont en leurs femmes ; c'est, au contraire, sur la mauvaise opinion qu'ils en ont. Toutes les sages précautions des Asiatiques, les voiles qui les couvrent, les prisons où elles sont détenues, la vigilance des eunuques, leur paroissent des moyens plus propres à exercer l'industrie de ce sexe qu'à la lasser. Ici les maris prennent leur parti de bonne grace et regardent les infidélités comme des coups d'une étoile inévitable. Un mari qui voudroit seul posséder sa femme seroit regardé comme un perturbateur de la joye publique et comme un insensé qui voudroit jouir de la lumiere du Soleil à l'exclusion des autres hommes.

Ici un mari qui aime sa femme est un homme qui n'a pas assez de mérite pour se faire aimer d'une autre ; qui abuse de la nécessité de la Loi pour suppléer aux agrémens qui lui manquent ; qui se sert de tous ses avantages au préjudice d'une société entiere ; qui s'approprie ce qui ne lui avoit été donné qu'en engagement, et qui agit autant qu'il est en lui pour renverser une convention tacite qui fait le bonheur de l'un et de l'autre sexe. Ce titre de mari d'une jolie femme,

qui se cache en Asie avec tant de soin, se porte ici sans inquiétude : on se sent en état de faire diversion par-tout. Un prince se console de la perte d'une place par la prise d'une autre. Dans le tems que le Turc nous prenait Bagdat, n'enlevions-nous pas au Mogol la forteresse de Candahor¹ ?

Un homme, qui, en général, souffre les infidélités de sa femme n'est point désapprouvé ; au contraire, on le loue de sa prudence : il n'y a que les cas particuliers qui deshonnorent.

Ce n'est pas qu'il n'y ait des dames vertueuses, et on peut dire qu'elles sont distinguées : mon conducteur me les faisoit toujours remarquer. Mais elles étoient toutes si laides qu'il faut être un saint pour ne pas haïr la vertu.

Après ce que je t'ai dit des mœurs de ce pays-ci, tu t'imagines facilement que les Français ne s'y piquent guères de constance. Ils croient qu'il est aussi ridicule de jurer à une femme qu'on l'aimera toujours, que de soutenir qu'on se portera toujours bien, ou qu'on sera toujours heureux. Quand ils promettent à une femme qu'ils l'aimeront toujours, ils supposent qu'elle, de son côté, leur promet d'être toujours aimable, et, si elle manque à sa parole, ils ne se croient plus engagés à la leur.

A Paris, le 7 de la lune de Zilcadé, 1714.

LETTRE 56

USBEK A IBBEN, A SMIRNE.

Le jeu est très en usage en Europe¹ : c'est un état que d'être joueur. Ce seul titre tient lieu de naissance, de bien, de probité : il met tout homme qui le porte au rang des honnêtes gens, sans examen, quoiqu'il n'y ait personne qui ne sçache qu'en jugeant ainsi il s'est trompé très-souvent ; mais on est convenu d'être incorrigible.

Les femmes y sont sur-tout très-adonnées. Il est vrai qu'elles ne s'y livrent guères dans leur jeunesse que pour favoriser une passion plus chere ; mais, à mesure qu'elles vieillissent, leur passion pour le jeu semble rajeunir, et cette passion remplit tout le vuide des autres.

Elles veulent ruiner leurs maris, et, pour y parvenir, elles ont des moyens pour tous les âges, depuis la plus tendre jeunesse jusques à la vieillesse la plus décrépité : les habits et les équipages commencent le dérangement ; la coquetterie l'augmente ; le jeu l'acheve.

J'ai vû souvent neuf ou dix femmes, ou plutôt neuf ou dix siècles rangés autour d'une table ; je les ai vûes dans leurs espérances, dans leurs craintes, dans leurs joyes, sur-tout dans leurs fureurs. Tu aurois dit qu'elles n'auroient jamais le tems de s'appaiser, et que la vie alloit les quitter avant leur désespoir ; tu aurois été en doute si ceux qu'elles payoient étoient leurs créanciers ou leurs légataires.

Il semble que notre saint prophète ait eu principalement en vûe de nous priver de tout ce qui peut troubler notre raison : il nous a interdit l'usage du vin, qui la tient ensevelie ; il nous a, par un précepte exprès, défendu les jeux de hazard¹ ; et, quand il lui a été impossible d'ôter la cause des passions, il les a amorties. L'amour, parmi nous, ne porte ni trouble ni fureur ; c'est une passion languissante, qui laisse notre ame dans le calme : la pluralité des femmes nous sauve de leur empire ; elle tempère la violence de nos desirs.

A Paris, le 18 de la lune de Zilhagé, 1714.

LETTRE 57

USBK A RHEDI, A VENISE.

Les libertins entretiennent ici un nombre infini de filles de joye, et les dévots, un nombre innombrable de dervis. Ces dervis font trois vœux : d'obéissance, de pauvreté et de chasteté. On dit que le premier est le mieux observé de tous ; quant au second, je te répons qu'il ne l'est point ; je te laisse à juger du troisième.

Mais, quelque riches que soient ces dervis, ils ne quittent jamais la qualité de pauvres ; notre glorieux sultan renonceroit plutôt à ses magnifiques et sublimes titres. Ils ont raison : car ce titre de pauvre les empêche de l'être.

Les médecins et quelques-uns de ces dervis qu'on appelle *confesseurs* sont toujours ici ou trop estimés ou

trop méprisés ; cependant on dit que les héritiers s'accroissent mieux des médecins que des confesseurs.

Je fus l'autre jour dans un couvent de ces dervis. Un d'entr'eux, vénérable par ses cheveux blancs, m'accueillit fort honnêtement ; il me fit voir toute la maison ; nous entrâmes dans le jardin, et nous nous mîmes à discourir. « Mon pere, lui dis-je, quel emploi avez-vous dans la communauté ? — Monsieur, me répondit-il avec un air très-content de ma question, je suis casuiste. — Casuiste ? repris-je : depuis que je suis en France, je n'ai pas ouï parler de cette charge. — Quoi ! vous ne sçavez pas ce que c'est qu'un casuiste ? Eh bien ! écoutez : je vais vous en donner une idée qui ne vous laissera rien à desirer. Il y a deux sortes de péchés : de mortels, qui excluent absolument du Paradis ; et de véniels, qui offensent Dieu à la vérité, mais ne l'irritent pas au point de nous priver de la béatitude. Or tout notre art consiste à bien distinguer ces deux sortes de péchés : car, à la reserve de quelques libertins, tous les Chrétiens veulent gagner le Paradis ; mais il n'y a guères personne qui ne le veuille gagner à meilleur marché qu'il est possible. Quand on connoît bien les péchés mortels, on tâche de ne pas commettre de ceux-là, et l'on fait son affaire. Il y a des hommes qui n'aspirent pas à une si grande perfection, et, comme ils n'ont point d'ambition, ils ne se soucient pas des premières places. Aussi entrent-ils en Paradis le plus juste qu'ils peuvent ; pourvû qu'ils y soient, cela leur suffit : leur but est de n'en faire ni plus ni moins. Ce sont des gens qui ravissent le Ciel, plutôt qu'ils ne l'obtiennent, et qui disent à Dieu : « Seigneur, j'ai

accompli les conditions à la rigueur ; vous ne pouvez vous empêcher de tenir vos promesses : comme je n'en ai pas fait plus que vous n'en avez demandé, je vous dispense de m'en accorder plus que vous n'en avez promis. » Nous sommes donc des gens nécessaires, Monsieur. Ce n'est pas tout pourtant ; vous allez bien voir autre chose. L'action ne fait pas le crime, c'est la connoissance de celui qui la commet : celui qui fait un mal, tandis qu'il peut croire que ce n'en est pas un, est en sûreté de conscience ; et comme il y a un nombre infini d'actions équivoques, un casuiste peut leur donner un degré de bonté qu'elles n'ont point, en les déclarant bonnes ; et, pourvû qu'il puisse persuader qu'elles n'ont pas de venin, il le leur ôte tout entier. Je vous dis ici le secret d'un métier où j'ai vieilli ; je vous en fais voir les raffinemens : il y a un tour à donner à tout, même aux choses qui en paroissent les moins susceptibles. — Mon Pere, lui dis-je, cela est fort bon ; mais comment vous accommodez-vous avec le Ciel ? Si le Sophi avoit à sa cour un homme qui fît à son égard ce que vous faites contre votre Dieu, qui mît de la différence entre ses ordres, et qui apprît à ses sujets dans quel cas ils doivent les exécuter, et dans quel autre ils peuvent les violer, il le feroit empaler sur l'heure. » Je saluai mon dervis et le quittai sans attendre sa réponse.

A Paris, le 25 de la lune de Maharram, 1714.

LETTRE 58

RICA A RHEDI, A VENISE.

A Paris, mon cher Rhedi, il y a bien des métiers.

Là un homme obligeant vient, pour un peu d'argent, vous offrir le secret de faire de l'or.

Un autre vous promet de vous faire coucher avec les Esprits aériens, pourvû que vous soyez seulement trente ans sans voir de femmes.

Vous trouverez encore des devins si habiles qu'ils vous diront toute votre vie, pourvû qu'il ayent seulement eu un quart d'heure de conversation avec vos domestiques.

Des femmes adroites font de la virginité une fleur qui fleurit et renaît tous les jours, et se cueille la centième fois plus douloureusement que la première.

Il y en a d'autres qui, réparant par la force de leur art toutes les injures du tems, savent rétablir sur un visage une beauté qui chancelle, et même rappeler une femme du sommet de la vieillesse pour la faire redescendre jusqu'à la jeunesse la plus tendre.

Tous ces gens-là vivent ou cherchent à vivre dans une ville qui est la mere de l'invention.

Les revenus des citoyens ne s'y afferment point : ils ne consistent qu'en esprit et en industrie ; chacun a la sienne, qu'il fait valoir de son mieux.

Qui voudroit nombrer tous les gens de loi qui poursuivent le revenu de quelque mosquée, auroit aussi-tôt

compté les sables de la mer et les esclaves de notre monarque.

Un nombre infini de maîtres de langues, d'arts et de sciences, enseignent ce qu'ils ne sçavent pas, et ce talent est bien considérable : car il ne faut pas beaucoup d'esprit pour montrer ce qu'on sçait ; mais il en faut infiniment pour enseigner ce qu'on ignore.

On ne peut mourir ici que subitement ; la mort ne sçauroit autrement exercer son empire : car il y a dans tous les coins des gens qui ont des remedes infailibles contre toutes les maladies imaginables.

Toutes les boutiques sont tendues de fils invisibles où se vont prendre tous les acheteurs. L'on en sort pourtant quelquefois à bon marché : une jeune marchande cajole un homme une heure entiere pour lui faire acheter un paquet de curedents.

Il n'y a personne qui ne sorte de cette ville plus précautionné qu'il n'y est entré ; à force de faire part de son bien aux autres, on apprend à le conserver ; seul avantage des étrangers dans cette ville enchanteresse¹.

A Paris, le 10 de la lune de Saphar, 1714.

LETTRE 59

*RICA A USBEK, A ***.*

J'étois l'autre jour dans une maison où il y avoit un cercle de gens de toute espèce : je trouvai la conversation occupée par deux vieilles femmes, qui avoient

en vain travaillé tout le matin à se rajeunir. « Il faut avouer, disoit une d'entr'elles, que les hommes d'aujourd'hui sont bien différens de ceux que nous voyions dans notre jeunesse : ils étoient polis, gracieux, complaisans. Mais, à présent, je les trouve d'une brutalité insupportable. — Tout est changé, dit pour lors un homme qui paroissoit accablé de goutte. Le tems n'est plus comme il étoit il y a quarante ans : tout le monde se portoit bien ; on marchoit ; on étoit gai ; on ne demandoit qu'à rire et à danser. A présent, tout le monde est d'une tristesse insupportable. » Un moment après, la conversation tourna du côté de la politique. « Morbleu ! dit un vieux seigneur, l'État n'est plus gouverné : trouvez-moi à présent un ministre comme M. Colbert. Je le connoissois beaucoup, ce M. Colbert : il étoit de mes amis ; il me faisoit toujours payer de mes pensions avant que ce fût. Le bel ordre qu'il y avoit dans les finances ! Tout le monde étoit à son aise. Mais aujourd'hui je suis ruiné. — Monsieur, dit pour lors un ecclésiastique, vous parlez-là du tems le plus miraculeux de notre invincible monarque. Y a-t-il rien de si grand que ce qu'il faisoit alors pour détruire l'Hérésie ? — Et comptez-vous pour rien l'abolition des duels ? dit, d'un air content, un autre homme qui n'avoit point encore parlé. « La remarque est judicieuse, me dit quelqu'un à l'oreille : cet homme est charmé de l'édit, et il l'observe si bien qu'il y a six mois qu'il reçut cent coups de bâton pour ne le pas violer. »

Il me semble, Usbek, que nous ne jugeons jamais des choses que par un retour secret que nous faisons

sur nous-mêmes. Je ne suis pas surpris que les Nègres peignent le Diable d'une blancheur éblouissante et leurs Dieux noirs comme du charbon ; que la Vénus de certains peuples ait des mamelles qui lui pendent jusques aux cuisses ; et qu'enfin tous les idolâtres aient représenté leurs Dieux avec une figure humaine et leur aient fait part de toutes leurs inclinations. On a dit fort bien que, si les triangles faisoient un Dieu, ils lui donneroient trois côtés.

Mon cher Usbek, quand je vois des hommes qui rampent sur un atôme, c'est-à-dire la Terre, qui n'est qu'un point de l'Univers, se proposer directement pour modèles de la Providence, je ne sçais comment accorder tant d'extravagance avec tant de petitesse.

A Paris, le 14 de la lune de Saphar, 1714.

LETTRE 60

USBK A IBBEN, A SMIRNE.

Tu me demandes s'il y a des Juifs en France ? Sçache que, par-tout où il y a de l'argent, il y a des Juifs. Tu me demandes ce qu'ils y font ? Précisément ce qu'ils font en Perse : rien ne ressemble plus à un Juif d'Asie qu'un Juif européen.

Ils font paroître chez les Chrétiens, comme parmi nous, une obstination invincible pour leur religion, qui va jusques à la folie.

La religion juive est un vieux tronc qui a produit deux branches qui ont couvert toute la Terre : je veux dire le Mahométisme et le Christianisme ; ou plutôt c'est une mere qui a engendré deux filles, qui l'ont accablée de mille playes : car, en fait de religions, les plus proches sont les plus grandes ennemies. Mais, quelque mauvais traitemens qu'elle en ait reçus, elle ne laisse pas de se glorifier de les avoir mises au Monde ; elle se sert de l'une et de l'autre pour embrasser le Monde entier, tandis que, d'un autre côté, sa vieillesse vénérable embrasse tous les tems.

Les Juifs se regardent donc comme la source de toute sainteté et l'origine de toute religion. Ils nous regardent, au contraire, comme des hérétiques, qui ont changé la Loi, ou plutôt comme des Juifs rebelles.

Si le changement s'étoit fait insensiblement, ils croient qu'ils auroient été facilement séduits ; mais, comme il s'est fait tout à coup et d'une maniere violente, comme ils peuvent marquer le jour et l'heure de l'une et de l'autre naissance, ils se scandalisent de trouver en nous des âges et se tiennent fermes à une religion que le Monde même n'a pas précédée.

Ils n'ont jamais eu dans l'Europe un calme pareil à celui dont ils jouissent. On commence à se défaire parmi les Chrétiens de cet esprit d'intolérance qui les animoit. On s'est mal trouvé, en Espagne, de les avoir chassés, et, en France, d'avoir fatigué des Chrétiens dont la croyance différoit un peu de celle du Prince. On s'est apperçu que le zèle pour les progrès de la Religion est différent de l'attachement qu'on doit avoir pour elle, et que, pour l'aimer et l'observer, il n'est pas

nécessaire de haïr et de persécuter ceux qui ne l'observent pas¹.

Il seroit à souhaiter que nos Musulmans pensassent aussi sensément sur cet article que les Chrétiens ; que l'on pût, une bonne fois, faire la paix entre Hali et Abubeker et laisser à Dieu le soin de décider des mérites de ces saints prophètes. Je voudrois qu'on les honorât par des actes de vénération et de respect, et non pas par de vaines préférences ; et qu'on cherchât à mériter leur faveur, quelque place que Dieu leur ait marquée, soit à sa droite, ou bien sous le marche-pied de son trône.

A Paris, le 18 de la lune de Saphar, 1714.

LETTRE 61

USBK A RHEDI, A VENISE.

J'entrai l'autre jour dans une église fameuse qu'on appelle *Notre-Dame*. Pendant que j'admirois ce superbe édifice, j'eus occasion de m'entretenir avec un ecclésiastique que la curiosité y avoit attiré comme moi. La conversation tomba sur la tranquillité de sa profession.

« La plupart des gens, me dit-il, envient le bonheur de notre état, et ils ont raison. Cependant, il a ses désagrémens. Nous ne sommes point si séparés du monde que nous n'y soyons appelés en mille occasions ; là, nous avons un rôle très-difficile à soutenir.

« Les gens du monde sont étonnans : ils ne peuvent

souffrir notre approbation, ni nos censures : si nous les voulons corriger, ils nous trouvent ridicules ; si nous les approuvons, ils nous regardent comme des gens au-dessous de notre caractère. Il n'y a rien de si humiliant que de penser qu'on a scandalisé les impies mêmes. Nous sommes donc obligés de tenir une conduite équivoque et d'en imposer aux libertins, non pas par un caractère décidé, mais par l'incertitude où nous les mettons de la manière dont nous recevons leurs discours. Il faut avoir beaucoup d'esprit pour cela : cet état de neutralité est difficile. Les gens du monde, qui hazardent tout, qui se livrent à toutes leurs saillies, qui, selon le succès, les poussent ou les abandonnent, réussissent bien mieux.

« Ce n'est pas tout : cet état si heureux et si tranquille, que l'on vante tant, nous ne le conservons pas dans le monde. Dès que nous y paraissons, on nous fait disputer : on nous fait entreprendre, par exemple, de prouver l'utilité de la prière à un homme qui ne croit pas en Dieu, la nécessité du jeûne à un autre qui a nié toute sa vie l'immortalité de l'âme : l'entreprise est laborieuse, et les rieurs ne sont pas pour nous. Il y a plus : une certaine envie d'attirer les autres dans nos opinions nous tourmente sans cesse et est, pour ainsi dire, attachée à notre profession. Cela est aussi ridicule que si on voyoit les Européens travailler, en faveur de la nature humaine, à blanchir le visage des Africains. Nous troublons l'État, nous nous tourmentons nous-mêmes pour faire recevoir des points de religion qui ne sont point fondamentaux, et nous ressemblons à ce conquérant de la Chine qui poussa ses

sujets à une révolte générale pour les avoir voulu obliger à se rogner les cheveux ou les ongles¹.

« Le zèle même que nous avons pour faire remplir à ceux dont nous sommes chargés les devoirs de notre sainte religion, est souvent dangereux, et il ne sçauroit être accompagné de trop de prudence. Un empereur nommé *Théodose* fit passer au fil de l'épée tous les habitants d'une ville, même les femmes et les enfans² ; s'étant ensuite présenté pour entrer dans une église, un évêque nommé *Ambroise*³ lui fit fermer les portes, comme à un meutrier et un sacrilège ; et, en cela, il fit une action héroïque. Cet empereur, ayant ensuite fait la pénitence qu'un tel crime exigeoit, étant admis dans l'église, alla se placer parmi les prêtres ; le même évêque l'en fit sortir, et, en cela, il fit l'action d'un fanatique : tant il est vrai que l'on doit se défier de son zèle. Qu'importoit à la Religion ou à l'État que ce prince eût ou n'eût pas une place parmi les prêtres⁴ ? »

De Paris, le premier de la lune de Rebiab 1, 1714.

LETTRE 62

ZELIS A USBEK, A PARIS.

Ta fille ayant atteint sa septième année, j'ai cru qu'il étoit tems de la faire passer dans les apartemens intérieurs du serrail⁵ et de ne point attendre qu'elle ait dix ans pour la confier aux eunuques noirs. On ne sçauroit de trop bonne heure priver une jeune per-

sonne des libertés de l'enfance et lui donner une éducation sainte dans les sacrés murs où la pudeur habite.

Car je ne puis être de l'avis de ces meres qui ne renferment leurs filles que lorsqu'elles sont sur le point de leur donner un époux ; qui, les condamnant au serrail plutôt qu'elles ne les y consacrent, leur font embrasser violemment une maniere de vie qu'elles auroient dû leur inspirer. Faut-il tout attendre de la force de la raison, et rien de la douceur de l'habitude ?

C'est en vain que l'on nous parle de la subordination où la Nature nous a mises. Ce n'est pas assez de nous la faire sentir : il faut nous la faire pratiquer, afin qu'elle nous soutienne dans ce tems critique où les passions commencent à naître et à nous encourager à l'indépendance.

Si nous n'étions attachées à vous que par le devoir, nous pourrions quelquefois l'oublier. Si nous n'y étions entraînées que par le penchant, peut-être un penchant plus fort pourroit l'affoiblir. Mais, quand les loix nous donnent à un homme, elles nous dérobent à tous les autres et nous mettent aussi loin d'eux que si nous en étions à cent mille lieues.

La Nature, industrieuse en faveur des hommes, ne s'est pas bornée à leur donner des desirs : elle a voulu que nous en eussions nous-mêmes, et que nous fussions des instrumens animés de leur félicité ; elle nous a mises dans le feu des passions, pour les faire vivre tranquilles ; s'ils sortent de leur insensibilité, elle nous a destinées à les y faire rentrer, sans que nous puissions jamais goûter cet heureux état où nous les mettons.

Cependant, Usbek, ne t' imagine pas que ta situation

soit plus heureuse que la mienne: j'ai goûté ici mille plaisirs que tu ne connois pas ; mon imagination a travaillé sans cesse à m'en faire connoître le prix ; j'ai vécu, et tu n'as fait que languir.

Dans la prison même où tu me retiens, je suis plus libre que toi : tu ne sçaurois redoubler tes attentions pour me faire garder, que je ne jouisse de tes inquiétudes ; et tes soupçons, ta jalousie, tes chagrins sont autant de marques de ta dépendance.

Continue, cher Usbek : fais veiller sur moi nuit et jour ; ne te fie pas même aux précautions ordinaires ; augmente mon bonheur en assurant le tien ; et sçache que je ne redoute rien que ton indifférence.

*Du serrail d'Ispahan,
le 2 de la lune de Rebiab 1, 1714.*

LETTRE 63

*RICA A USBEK, A ***.*

Je crois que tu veux passer ta vie à la campagne : je ne te perdois au commencement que pour deux ou trois jours, et en voilà quinze que je ne t'ai vû. Il est vrai que tu es dans une maison charmante, que tu y trouves une société qui te convient, que tu y raisonnes tout à ton aise : il n'en faut pas davantage pour te faire oublier tout l'Univers.

Pour moi, je mène à peu près la même vie que tu m'as vû mener : je me répans dans le monde, et je

cherche à le connoître. Mon esprit perd insensiblement tout ce qui lui reste d'asiatique, et se plie sans effort aux mœurs européennes. Je ne suis plus si étonné de voir dans une maison cinq ou six femmes avec cinq ou six hommes, et je trouve que cela n'est pas mal imaginé.

Je le puis dire : je ne connois les femmes que depuis que je suis ici ; j'en ai plus appris dans un mois que je n'aurois fait en trente ans dans un serrail.

Chez nous, les caractères sont tous uniformes, parce qu'ils sont forcés : on ne voit point les gens tels qu'ils sont, mais tels qu'on les oblige d'être. Dans cette servitude du cœur et de l'esprit, on n'entend parler que la crainte, qui n'a qu'un langage, et non pas la nature, qui s'exprime si différemment, et qui paroît sous tant de formes.

La dissimulation, cet art parmi nous si pratiqué et si nécessaire, est ici inconnue : tout parle, tout se voit, tout s'entend ; le cœur se montre comme le visage ; dans les mœurs, dans la vertu, dans le vice même, on apperçoit toujours quelque chose de naïf.

Il faut, pour plaire aux femmes, un certain talent différent de celui qui leur plaît encore davantage : il consiste dans une espèce de badinage dans l'esprit, qui les amuse en ce qu'il semble leur promettre à chaque instant ce qu'on ne peut tenir que dans de trop longs intervalles.

Ce badinage, naturellement fait pour les toilettes, semble être parvenu à former le caractère général de la Nation : on badine au Conseil ; on badine à la tête d'une armée ; on badine avec un ambassadeur. Les pro-

fessions ne paroissent ridicules qu'à proportion du sérieux qu'on y met : un médecin ne le seroit plus si ses habits étoient moins lugubres, et s'il tuoit ses malades en badinant.

A Paris, le 10 de la lune de Rebiab 1, 1714.

LETTRE 64

*LE CHEF DES EUNUQUES NOIRS A USBEK,
A PARIS.*

Je suis dans un embarras que je ne sçaurois t'exprimer, magnifique Seigneur : le serrail est dans un désordre et une confusion épouvantable ; la guerre regne entre tes femmes ; tes eunuques sont partagés ; on n'entend que plaintes, que murmures, que reproches ; mes remontrances sont méprisées : tout semble permis dans ce tems de licence, et je n'ai plus qu'un vain titre dans le serrail.

Il n'y a aucune de tes femmes qui ne se juge au-dessus des autres par sa naissance, par sa beauté, par ses richesses, par son esprit, par ton amour, et qui ne fasse valoir quelques-uns de ces titres pour avoir toutes les préférences. Je perds à chaque instant cette longue patience avec laquelle, néanmoins, j'ai eu le malheur de les mécontenter toutes : ma prudence, ma complaisance même (vertu si rare et si étrangère dans le poste que j'occupe), ont été inutiles.

Veux-tu que je te découvre, magnifique Seigneur,

la cause de tous ces désordres ? Elle est toute dans ton cœur et dans les tendres égards que tu as pour elles. Si tu ne me retenois pas la main ; si, au lieu de la voye des remontrances, tu me laissois celle des châtimens ; si, sans te laisser attendrir à leurs plaintes et à leurs larmes, tu les envoyois pleurer devant moi, qui ne m'attendris jamais : je les façonnerois bientôt au joug qu'elles doivent porter, et je lasserois leur humeur impérieuse et indépendante.

Enlevé dès l'âge de quinze ans au fond de l'Afrique, ma patrie¹, je fus d'abord vendu à un maître qui avoit plus de vingt femmes ou concubines. Ayant jugé à mon air grave et taciturne que j'étois propre au serrail, il ordonna que l'on achevât de me rendre tel, et me fit faire une opération pénible dans les commencemens, mais qui me fut heureuse dans la suite, parce qu'elle m'approcha de l'oreille et de la confiance de mes maîtres. J'entrai dans ce serrail, qui fut pour moi un nouveau monde. Le premier eunuque, l'homme le plus sévère que j'aye vû de ma vie, y gouvernoit avec un empire absolu. On n'y entendoit parler de divisions ni de querelles : un silence profond regnoit par-tout ; toutes ces femmes étoient couchées à la même heure, d'un bout de l'année à l'autre, et levées à la même heure ; elles entroient dans le bain tour à tour ; elles en sortoient au moindre signe que nous leur en faisions ; le reste du tems, elles étoient presque toujours enfermées dans leurs chambres. Il avoit une règle, qui étoit de les faire tenir dans une grande propreté, et il avoit pour cela des attentions inexprimables : le moindre refus d'obéir étoit puni sans miséricorde. « Je suis,

disoit-il, esclave ; mais je le suis d'un homme qui est votre maître et le mien, et j'use du pouvoir qu'il m'a donné sur vous : c'est lui qui vous châtie, et non pas moi, qui ne fais que prêter ma main. » Ces femmes n'entroient jamais dans la chambre de mon maître qu'elles n'y fussent appelées ; elles recevoient cette grace avec joye et s'en voyoient privées sans se plaindre. Enfin, moi, qui étois le dernier des noirs dans ce serrail tranquille, j'étois mille fois plus respecté que je ne le suis dans le tien, où je les commande tous.

Dès que ce grand eunuque eut connu mon génie, il tourna les yeux de mon côté ; il parla de moi à mon maître, comme d'un homme capable de travailler selon ses vûes et de lui succéder dans le poste qu'il remplissoit. Il ne fut point étonné de ma grande jeunesse : il crut que mon attention me tiendrait lieu d'expérience. Que te dirai-je ? Je fis tant de progrès dans sa confiance qu'il ne faisoit plus difficulté de mettre dans mes mains les clefs des lieux terribles qu'il gardoit depuis si long-tems. C'est sous ce grand maître que j'appris l'art difficile de commander, et que je me formai aux maximes d'un gouvernement inflexible. J'étudiai sous lui le cœur des femmes ; il m'apprit à profiter de leurs foiblesses et à ne point m'étonner de leurs hauteurs. Souvent il se plaisoit à me les voir conduire jusqu'au dernier retranchement de l'obéissance ; il les faisoit ensuite revenir insensiblement et vouloit que je parusse pour quelque tems plier moi-même. Mais il falloit le voir dans ces momens où il les trouvoit tout près du désespoir, entre les prières et les reproches : il soutenoit leurs larmes sans s'émouvoir

et se sentoit flatté de cette espèce de triomphe. « Voilà disoit-il d'un air content, comment il faut gouverner les femmes. Leur nombre ne m'embarrasse pas : je conduirois de même toutes celles de notre grand monarque. Comment un homme peut-il espérer de captiver leur cœur si ses fidèles eunuques n'ont commencé par soumettre leur esprit ? »

Il avoit non-seulement de la fermeté, mais aussi de la pénétration : il lisoit leurs pensées et leurs dissimulations ; leurs gestes étudiés, leur visage feint, ne lui déroboient rien ; il sçavoit toutes leurs actions les plus cachées et leurs paroles les plus secrètes ; il se servoit des unes pour connoître les autres, et il se plaisoit à récompenser la moindre confiance. Comme elles n'abordoient leur mari que lorsqu'elles étoient averties, l'eunuque y appelloit qui il vouloit, et tournoit les yeux de son maître sur celle qu'il avoit en vûe ; et cette distinction étoit la récompense de quelque secret révélé. Il avoit persuadé son maître qu'il étoit du bon ordre qu'il lui laissât ce choix, afin de lui donner une autorité plus grande. Voilà comme on gouvernoit, magnifique Seigneur, dans un serrail qui étoit, je crois, le mieux réglé qu'il y eût en Perse.

Laisse-moi les mains libres ; permets que je me fasse obéir. Huit jours remetttront l'ordre dans le sein de la confusion. C'est ce que ta gloire demande, et que ta sûreté exige.

*De ton serrail d'Ispahan,
le 9 de la lune de Rebiab 1, 1714.*

LETTRE 65

USBEC A SES FEMMES, AU SERRAIL D'ISPAHAN.

J'apprens que le serrail est dans le désordre, et qu'il est rempli de querelles et de divisions intestines. Que vous recommandai-je en partant, que la paix et la bonne intelligence ? Vous me le promîtes. Etoit-ce pour me tromper ?

C'est vous qui seriez trompées si je voulois suivre les conseils que me donne le grand Eunuque, si je voulois employer mon autorité pour vous faire vivre comme mes exhortations le demandoient de vous.

Je ne sçais me servir de ces moyens violens que lorsque j'ai tenté tous les autres. Faites donc, en votre considération, ce que vous n'avez pas voulu faire à la mienne.

Le premier Eunuque a grand sujet de se plaindre : il dit que vous n'avez aucun égard pour lui. Comment pouvez-vous accorder cette conduite avec la modestie de votre état ? N'est-ce pas à lui que, pendant mon absence, votre vertu est confiée ? C'est un trésor sacré, dont il est le dépositaire. Mais ces mépris que vous lui témoignez font voir que ceux qui sont chargés de vous faire vivre dans les loix de l'honneur vous sont à charge.

Changez donc de conduite, je vous prie, et faites en sorte que je puisse, une autre fois, rejeter les propositions que l'on me fait contre votre liberté et votre repos.

Car je voudrois vous faire oublier que je suis votre maître, pour me souvenir seulement que je suis votre époux.

De Paris, le 5 de la lune de Chahban, 1714.

LETTRE 66

*RICA A ***.*

On s'attache ici beaucoup aux sciences ; mais je ne sçais si on est fort sçavant. Celui qui doute de tout comme philosophe n'ose rien nier comme théologien. Cet homme contradictoire est toujours content de lui, pourvû qu'on convienne des qualités.

La fureur de la plûpart des Français, c'est d'avoir de l'esprit, et la fureur de ceux qui veulent avoir de l'esprit, c'est de faire des livres.

Cependant il n'y a rien de si mal imaginé : la Nature sembloit avoir sagement pourvû à ce que les sottises des hommes fussent passageres, et les livres les immortalisent. Un sot devoit être content d'avoir ennuyé tous ceux qui ont vécu avec lui : il veut encore tourmenter les races futures ; il veut que sa sottise triomphe de l'oubli, dont il auroit pû jouir comme du tombeau ; il veut que la postérité soit informée qu'il a vécu, et qu'elle sçache à jamais qu'il a été un sot.

De tous les auteurs, il n'y en a point que je méprise plus que les compilateurs, qui vont, de tous côtés, chercher les lambeaux des ouvrages des autres, qu'ils

placent dans les leurs, comme des pièces de gazon dans un parterre. Ils ne sont point au-dessus de ces ouvriers d'imprimerie qui rangent des caractères qui, combinés ensemble, font un livre où ils n'ont fourni que la main. Je voudrois qu'on respectât les livres originaux, et il me semble que c'est une espèce de profanation de tirer les pièces qui les composent du sanctuaire où elles sont, pour les exposer à un mépris qu'elles ne méritent point.

Quand un homme n'a rien à dire de nouveau, que ne se tait-il ? Qu'a-t-on affaire de ces doubles emplois ? « Mais je veux donner un nouvel ordre. — Vous êtes un habile homme : vous venez dans ma bibliothèque, et vous mettez en bas les livres qui sont en haut, et en haut ceux qui sont en bas. C'est un beau chef-d'œuvre ! »

Je t'écris sur ce sujet, ***, parce que je suis outré d'un livre que je viens de quitter, qui est si gros qu'il sembloit contenir la Science universelle ; mais il m'a rompu la tête sans m'avoir rien appris.

Adieu.

A Paris, le 8 de la lune de Chahban, 1714.

LETTRE 67

IBBEN A USBEK, A PARIS.

Trois vaisseaux sont arrivés ici sans m'avoir apporté de tes nouvelles. Es-tu malade ? ou te plais-tu à m'inquiéter ?

Si tu ne m'aimes pas dans un pays où tu n'es lié à rien, que sera-ce au milieu de la Perse et dans le sein de ta famille ? Mais peut-être que je me trompe : tu es assez aimable pour trouver par-tout des amis. Le cœur est citoyen de tous les pays. Comment une ame bien faite peut-elle s'empêcher de former des engagemens ? Je te l'avoue : je respecte les anciennes amitiés ; mais je ne suis pas fâché d'en faire par-tout de nouvelles.

En quelque pays que j'aye été, j'y ai vécu comme si j'avois dû y passer ma vie¹ : j'ai eu le même empressement pour les gens vertueux, la même compassion ou plutôt la même tendresse pour les malheureux, la même estime pour ceux que la prospérité n'a point aveuglés. C'est mon caractère, Usbek : par-tout où je trouverai des hommes, je me choisirai des amis.

Il y a ici un Guebre² qui, après toi, a, je crois, la première place dans mon cœur : c'est l'ame de la probité même. Des raisons particulières l'ont obligé de se retirer dans cette ville où il vit tranquillement du produit d'un trafic honnête, avec une femme qu'il aime. Sa vie est toute marquée d'actions généreuses, et, quoiqu'il cherche la vie obscure, il y a plus d'héroïsme dans son cœur que dans celui des plus grands monarques.

Je lui ai parlé mille fois de toi ; je lui montre toutes tes lettres ; je remarque que cela lui fait plaisir ; et je vois déjà que tu as un ami qui t'est inconnu.

Tu trouveras ici ses principales aventures : quelque répugnance qu'il eût à les écrire, il n'a pu les refuser à mon amitié, et je les confie à la tienne.

HISTOIRE D'APHERIDON ET D'ASTARTÉ.

« Je suis né parmi les Guebres, d'une religion qui
« est peut-être la plus ancienne qui soit au monde. Je
« fus si malheureux que l'amour me vint avant la rai-
« son : j'avois à peine six ans, que je ne pouvois vivre
« qu'avec ma sœur ; mes yeux s'attachoient toujours
« sur elle, et, lorsqu'elle me quittoit un moment, elle
« les retrouvoit baignés de larmes ; chaque jour n'aug-
« mentoit pas plus mon âge que mon amour. Mon
« pere, étonné d'une si forte sympathie, auroit bien
« souhaité de nous marier ensemble, selon l'ancien
« usage des Guebres, introduit par Cambyse¹ ; mais
« la crainte des Mahométans, sous le joug desquels
« nous vivons, empêche ceux de notre nation de pen-
« ser à ces alliances saintes, que notre religion ordonne
« plutôt qu'elle ne permet, et qui sont des images si
« naïves de l'union déjà formée par la Nature.

« Mon pere, voyant donc qu'il auroit été dangereux
« de suivre mon inclination et la sienne, résolut d'étein-
« dre une flamme qu'il croyoit naissante, mais qui étoit
« déjà à son dernier période. Il prétexta un voyage et
« m'emmena avec lui, laissant ma sœur entre les mains
« d'une de ses parentes : car ma mere étoit morte
« depuis deux ans. Je ne vous dirai point quel fut le
« désespoir de cette séparation : j'embrassai ma sœur
« toute baignée de larmes ; mais je n'en versai point :
« car la douleur m'avoit rendu comme insensible.
« Nous arrivâmes à Tefflis, et mon pere, ayant confié

« mon éducation à un de nos parens, m'y laissa et s'en
« retourna chez lui.

« Quelque tems après, j'appris que, par le crédit
« d'un de ses amis, il avoit fait entrer ma sœur dans
« le beiram¹ du Roi, où elle étoit au service d'une
« sultane. Si l'on m'avoit appris sa mort, je n'en aurois
« pas été plus frappé : car, outre que je n'espérois plus
« de la revoir, son entrée dans le beiram l'avoit rendue
« mahométane, et elle ne pouvoit plus, suivant le
« préjugé de cette religion, me regarder qu'avec
« horreur. Cependant, ne pouvant plus vivre à Tef-
« flis, las de moi-même et de la vie, je retournai à
« Ispahan. Mes premieres paroles furent amères à mon
« pere : je lui reprochai d'avoir mis sa fille en un lieu
« où l'on ne peut entrer qu'en changeant de religion :
« Vous avez attiré sur votre famille, lui dis-je, la colère
« de Dieu et du Soleil, qui vous éclaire ; vous avez
« plus fait que si vous aviez souillé les Elémens, puisque
« vous avez souillé l'ame de votre fille, qui n'est pas
« moins pure : j'en mourrai de douleur et d'amour ;
« mais puisse ma mort être la seule peine que Dieu
« vous fasse sentir ! » A ces mots, je sortis, et, pendant
« deux ans, je passai ma vie à aller regarder les murailles
« du beiram et considérer le lieu où ma sœur pouvoit
« être, m'exposant tous les jours mille fois à être
« égorgé par les eunuques qui font la ronde autour
« de ces redoutables lieux.

« Enfin mon pere mourut, et la sultane que ma sœur
« servoit, la voyant tous les jours croître en beauté,
« en devint jalouse et la maria avec un eunuque qui la
« souhaitoit avec passion. Par ce moyen, ma sœur

« sortit du serrail et prit avec son eunuque une maison
« à Ispahan.

« Je fus plus de trois mois sans pouvoir lui parler :
« l'eunuque, le plus jaloux de tous les hommes, me
« remettant toujours, sous divers prétextes. Enfin
« j'entrai dans son beiram, et il me lui fit parler au
« travers d'une jalousie. Des yeux de linx ne l'auroient
« pas pû découvrir, tant elle étoit enveloppée d'habits
« et de voiles, et je ne pus la reconnoître qu'au son
« de sa voix. Quelle fut mon émotion quand je me
« vis si près et si éloigné d'elle ! Je me contraignis :
« car j'étois examiné. Quant à elle, il me parut qu'elle
« versa quelques larmes. Son mari voulut me faire
« quelques mauvaises excuses ; mais je le traitai comme
« le dernier des esclaves. Il fut bien embarrassé quand
« il vit que je parlois à ma sœur une langue qui lui
« étoit inconnue : c'étoit l'ancien persan, qui est notre
« langue sacrée. « Quoi ! ma sœur, lui dis-je, est-il
« vrai que vous avez quitté la religion de vos peres ?
« Je sais qu'en entrant au beiram vous avez dû faire
« profession du Mahométisme. Mais, dites-moi, votre
« cœur a-t-il pû consentir, comme votre bouche, à
« quitter une religion qui me permet de vous aimer ?
« Et pour qui la quittez-vous, cette religion, qui nous
« doit être si chere ? Pour un misérable encore flétri
« des fers qu'il a portés ; qui, s'il étoit homme, seroit
« le dernier de tous ! — Mon frère, dit-elle, cet homme
« dont vous parlez est mon mari ; il faut que je l'honore,
« tout indigne qu'il vous paroît ; et je serois
« aussi la dernière des femmes si..... — Ah ! ma sœur,
« lui dis-je, vous êtes guebre ; il n'est ni votre époux,

« ni ne peut l'être. Si vous êtes fidèle comme vos peres,
« vous ne devez le regarder que comme un monstre.
« — Hélas ! dit-elle, que cette religion se montre à
« moi de loin ! A peine en sçavois-je les préceptes
« qu'il les fallut oublier. Vous voyez que cette langue
« que je vous parle ne m'est plus familiere, et que j'ai
« toutes les peines du monde à m'exprimer. Mais
« comptez que le souvenir de notre enfance me charme
« toujours ; que, depuis ce tems-là, je n'ai eu que de
« fausses joyes ; qu'il ne s'est pas passé de jour que je
« n'aye pensé à vous ; que vous avez eu plus de part
« que vous ne croyez à mon mariage ; et que je n'y ai
« été déterminée que par l'espérance de vous revoir.
« Mais que ce jour, qui m'a tant coûté, va me coûter
« encore ! Je vous vois tout hors de vous-même ; mon
« mari frémit de rage et de jalousie. Je ne vous verrai
« plus ; je vous parle sans doute pour la dernière fois
« de ma vie. Si cela étoit, mon frere, elle ne seroit pas
« longue. » A ces mots, elle s'attendrit, et, se voyant
« hors d'état de tenir la conversation, elle me quitta
« le plus désolé des hommes.

« Trois ou quatre jours après, je demandai à voir
« ma sœur. Le barbare eunuque auroit bien voulu m'en
« empêcher ; mais, outre que ces sortes de maris n'ont
« pas sur leurs femmes la même autorité que les autres,
« il aimoit si éperdûment ma sœur qu'il ne sçavoit
« rien lui refuser. Je la vis encore dans le même lieu
« et sous les mêmes voiles, accompagnée de deux
« esclaves ; ce qui me fit avoir recours à notre langue
« particuliere : « Ma sœur, lui dis-je, d'où vient que
« je ne puis vous voir sans me trouver dans une

« situation affreuse ? Les murailles qui vous tiennent
« enfermée, ces verrouils et ces grilles, ces misérables
« gardiens qui vous observent, me mettent en fureur.
« Comment avez-vous perdu la douce liberté dont
« jouissoient vos ancêtres ? Votre mere, qui étoit si
« chaste, ne donnoit à son mari, pour garant de sa
« vertu, que sa vertu même. Ils vivoient heureux, l'un
« et l'autre, dans une confiance mutuelle, et la simpli-
« cité de leurs mœurs étoit pour eux une richesse
« plus précieuse mille fois que le faux éclat dont vous
« semblez jouir dans cette maison somptueuse. En
« perdant votre religion, vous avez perdu votre liberté,
« votre bonheur et cette précieuse égalité qui fait
« l'honneur de votre sexe. Mais ce qu'il y a de pis
« encore, c'est que vous êtes, non pas la femme (car
« vous ne pouvez l'être), mais l'esclave d'un esclave
« qui a été dégradé de l'humanité. — Ah ! mon frere,
« dit-elle, respectez mon époux, respectez la religion
« que j'ai embrassée. Selon cette religion, je n'ai pu
« vous entendre ni vous parler sans crime. — Quoi !
« ma sœur, lui dis-je tout transporté, vous la croyez
« donc véritable, cette religion ? — Ah ! dit-elle, qu'il
« me seroit avantageux qu'elle ne le fût pas ! Je fais
« pour elle un trop grand sacrifice pour que je puisse
« ne la pas croire ; et si mes doutes... » A ces mots,
« elle se tût. « Oui, vos doutes, ma sœur, sont bien
« fondés, quels qu'ils soient. — Qu'attendez-vous
« d'une religion qui vous rend malheureuse dans ce
« monde-ci et ne vous laisse point d'espérance pour
« l'autre ? Songez que la nôtre est la plus ancienne qui
« soit au Monde ; qu'elle a toujours fleuri dans la

« Perse et n'a pas d'autre origine que cet empire, dont
« les commencemens ne sont point connus ; que ce
« n'est que le hazard qui y a introduit le Mahométisme ;
« que cette secte y a été établie, non par la voie de la
« persuasion, mais de la conquête. Si nos princes
« naturels n'avoient pas été foibles, vous verriez régner
« encore le culte de ces anciens Mages. Transportez-
« vous dans ces siècles reculés : tout vous parlera du
« Magisme, et rien de la secte mahométane, qui, plu-
« sieurs milliers d'années après, n'étoit pas même
« dans son enfance. — Mais, dit-elle, quand ma réli-
« gion seroit plus moderne que la vôtre, elle est au
« moins plus pure, puisqu'elle n'adore que Dieu ; au
« lieu que vous adorez encore le Soleil, les Etoiles, le
« Feu, et même les Elémens. — Je vois, ma sœur, que
« vous avez appris parmi les Musulmans à calomnier
« notre sainte religion. Nous n'adorons ni les Astres
« ni les Elémens, et nos peres ne les ont jamais adorés :
« jamais ils ne leur ont élevé des temples ; jamais ils
« ne leur ont offert des sacrifices ; ils leur ont seulement
« rendu un culte religieux, mais inférieur, comme à des
« ouvrages et des manifestations de la Divinité¹. Mais,
« ma sœur, au nom de Dieu, qui nous éclaire, recevez
« ce livre sacré que je vous porte ; c'est le livre de
« notre législateur Zoroastre ; lisez-le sans prévention ;
« recevez dans votre cœur les rayons de lumière qui vous
« éclaireront en le lisant ; souvenez-vous de vos peres
« qui ont si long-tems honoré le Soleil dans la ville sainte
« de Balk², et, en fin, souvenez-vous de moi, qui n'espere
« de repos, de fortune, de vie, que de votre change-
« ment. » Je la quittai tout transporté et la laissai seule

« décider la plus grande affaire que je pusse avoir de
« ma vie.

« J'y retournai deux jours après ; je ne lui parlai
« point : j'attendis dans le silence l'arrêt de ma vie ou
« de ma mort. « Vous êtes aimé, mon frere, me dit-
« elle, et par une Guebre. J'ai long-tems combattu.
« Mais, Dieux ! que l'amour lève de difficultés ! que je
« suis soulagée ! Je ne crains plus de vous trop aimer ;
« je puis ne mettre point de bornes à mon amour ;
« l'excès même en est légitime. Ah ! que ceci convient
« bien à l'état de mon cœur ! Mais vous, qui avez sçu
« rompre les chaînes que mon esprit s'étoit forgées,
« quand romprez-vous celles qui me lient les mains ?
« Dès ce moment, je me donne à vous. Faites voir, par
« la promptitude avec laquelle vous m'accepterez,
« combien ce présent vous est cher. Mon frere, la pre-
« miere fois que je pourrai vous embrasser, je crois
« que je mourrai dans vos bras. » Je n'exprimerois
« jamais bien la joye que je sentis à ces paroles : je
« me crus et je me vis, en effet, en un instant, le plus
« heureux de tous les hommes ; je vis presque accom-
« plir tous les desirs que j'avois formés en vingt-cinq
« ans de vie, et évanouir tous les chagrins qui me
« l'avoient rendue si laborieuse. Mais, quand je me fus
« un peu accoutumé à ces douces idées, je trouvai que
« je n'étois pas si près de mon bonheur que je me l'étois
« figuré tout à coup, quoique j'eusse surmonté le
« plus grand de tous les obstacles. Il falloit surprendre
« la vigilance de ses gardiens. Je n'osois confier à
« personne le secret de ma vie. Je n'avois que ma sœur ;
« elle n'avoit que moi¹. Si je manquois mon coup, je

« courois le risque d'être empalé ; mais je ne voyois
« pas de peine plus cruelle que de le manquer. Nous
« convînmes qu'elle m'enverroit demander une hor-
« loge que son pere lui avoit laissée, et que j'y mettrois
« dedans une lime pour scier les jalousies d'une
« fenêtre qui donnoit sur la rue, et une corde nouée
« pour descendre ; que je ne la verrois plus doréna-
« vant ; mais que j'irois toutes les nuits sous cette
« fenêtre attendre qu'elle pût exécuter son dessein. Je
« passai quinze nuits entieres sans voir personne, parce
« qu'elle n'avoit pas trouvé le tems favorable. Enfin la
« seizième, j'entendis une scie qui travailloit. De tems
« en tems, l'ouvrage étoit interrompu, et, dans ces
« intervalles, ma frayeur étoit inexprimable. Après une
« heure de travail, je la vis qui attachoit la corde ; elle
« se laissa aller et glissa dans mes bras. Je ne connus
« plus le danger, et je restai long-tems sans bouger
« de-là. Je la conduisis hors de la Ville, où j'avois un
« cheval tout prêt ; je la mis en croupe derriere moi
« et m'éloignai, avec toute la promptitude imaginable,
« d'un lieu qui pouvoit nous être si funeste. Nous
« arrivâmes avant le jour chez un Guebre, dans un lieu
« désert où il étoit retiré, vivant frugalement du tra-
« vail de ses mains ; nous ne jugeâmes pas à propos de
« rester chez lui, et, par son conseil, nous entrâmes
« dans une épaisse forêt, et nous nous mîmes dans le
« creux d'un vieux chêne, jusques à ce que le bruit
« de notre évasion se fut dissipé. Nous vivions tous
« deux dans ce séjour écarté, sans témoins, nous répé-
« tant sans cesse que nous nous aimerions toujours,
« attendant l'occasion que quelque prêtre guebre pût

« faire la cérémonie du mariage prescrite par nos livres
« sacrés. « Ma sœur, lui disois-je, que cette union est
« sainte ! La Nature nous avoit unis ; notre sainte loi
« va nous unir encore. » Enfin un prêtre vint calmer
« notre impatience amoureuse. Il fit, dans la maison
« du paysan, toutes les cérémonies du mariage ; il nous
« bénit et nous souhaita mille fois toute la vigueur de
« Gustaspe¹ et la sainteté de l'Hohoraspe². Bientôt
« après, nous quittâmes la Perse, où nous n'étions pas
« en sûreté, et nous nous retirâmes en Géorgie. Nous
« y vécûmes un an, tous les jours plus charmés l'un
« de l'autre ; mais, comme mon argent alloit finir, et
« que je craignois la misère pour ma sœur, non pas
« pour moi, je la quittai pour aller chercher quelque
« secours chez nos parens. Jamais adieu ne fut plus
« tendre. Mais mon voyage me fut non-seulement inu-
« tile, mais funeste : car, ayant trouvé, d'un côté, tous
« nos biens confisqués, de l'autre, mes parens presque
« dans l'impuissance de me secourir, je ne rapportai
« d'argent précisément que ce qu'il falloit pour mon
« retour. Mais quel fut mon désespoir ! Je ne trouvai
« plus ma sœur. Quelques jours avant mon arrivée, des
« Tartares avoient fait une incursion dans la ville où
« elle étoit, et, comme ils la trouverent belle, ils la
« prirent, et la vendirent à des Juifs qui alloient en
« Turquie, et ne laisserent qu'une petite fille dont elle
« étoit accouchée quelques mois auparavant. Je suivis
« ces Juifs et les joignis à trois lieues de-là. Mes
« prières, mes larmes, furent vaines : ils me deman-
« derent toujours trente tomans³ et ne se relâcherent
« jamais d'un seul. Après m'être adressé à tout le

« monde, avoir imploré la protection des prêtres turcs
« et chrétiens, je m'adressai à un marchand arménien,
« je lui vendis ma fille et me vendis aussi pour trente-
« cinq tomans. J'allai aux Juifs, je leur donnai trente
« tomans et portai les cinq autres à ma sœur, que je
« n'avois pas encore vûe : « Vous êtes libre, lui dis-
« je, ma sœur, et je puis vous embrasser. Voilà cinq
« tomans que je vous porte. J'ai du regret qu'on ne
« m'ait pas acheté davantage. — Quoi ! dit-elle, vous
« vous êtes vendu ? — Oui, lui dis-je. — Ah ! malheu-
« reux ; qu'avez-vous fait ? N'étois-je pas assez infor-
« tunée, sans que vous travaillassiez à me le rendre
« davantage ? Votre liberté me consolait, et votre
« esclavage me va mettre au tombeau. Ah ! mon
« frere, que votre amour est cruel ! Et ma fille ? Je ne
« la vois point. — Je l'ai vendue aussi », lui dis-je.
« Nous fondîmes tous deux en larmes et n'eûmes pas
« la force de nous rien dire. Enfin j'allai trouver mon
« maître, et ma sœur y arriva presque aussi-tôt que
« moi. Elle se jeta à ses genoux. « Je vous demande,
« dit-elle, la servitude, comme les autres vous deman-
« dent la liberté. Prenez-moi. Vous me vendrez plus
« cher que mon mari. » Ce fut alors qu'il se fit un
« combat qui arracha les larmes des yeux de mon
« maître. « Malheureux ! dit-elle, as-tu pensé que je
« pusse accepter ma liberté aux dépens de la tienne ?
« Seigneur, vous voyez deux infortunés qui mourront
« si vous nous séparez. Je me donne à vous. Payez-
« moi. Peut-être que cet argent et mes services pour-
« ront quelque jour obtenir de vous ce que je n'ose
« vous demander. Il est de votre intérêt de ne nous

« point séparer : comptez que je dispose de ma vie. »
« L'Arménien étoit un homme doux, qui fut touché de
« nos malheurs. « Servez-moi, l'un et l'autre, avec
« fidélité et avec zèle, et je vous promets que, dans un
« an, je vous donnerai votre liberté. Je vois que vous
« ne méritez, ni l'un ni l'autre, les malheurs de votre
« condition. Si, lorsque vous serez libre, vous êtes
« aussi heureux que vous le méritez, si la fortune vous
« rit, je suis certain que vous me satisferez de la perte
« que je souffrirai. » Nous embrassâmes tous deux ses
« genoux et le suivîmes dans son voyage. Nous nous
« soulagions, l'un et l'autre, dans les travaux de la ser-
« vitude, et j'étois charmé lorsque j'avois pu faire
« l'ouvrage qui étoit tombé à ma sœur.

« La fin de l'année arriva ; notre maître tint sa
« parole et nous délivra. Nous retournâmes à Tefflis.
« Là je trouvai un ancien ami de mon pere, qui exer-
« çoit avec succès la médecine dans cette ville ; il me
« prêta quelque argent avec lequel je fis quelque négoce.
« Quelques affaires m'appellerent ensuite à Smirne,
« où je m'établis. J'y vis depuis six ans, et j'y jouis
« de la plus aimable et de la plus douce société du
« Monde : l'union regne dans ma famille, et je ne
« changerois pas ma condition pour celle de tous les
« rois du Monde. J'ai été assez heureux pour retrouver
« le marchand arménien à qui je dois tout, et je lui ai
« rendu des services signalés. »

A Smirne, le 27 de la lune de Gemmadi 2, 1714.

NOTES

NOTES

Page 1.

1. Une rédaction antérieure de ces *Réflexions* se trouve dans les papiers de La Brède, sous le titre de *Préface de l'Éditeur*. Elle diffère assez sensiblement du texte définitif ; nous indiquerons ci-après les principales variantes.

2. *Préface* : Ce qui fait le mérite principal des *Lettres Persanes* c'est qu'on y trouve....

3. *Préface* : de *Paméla* et des *Lettres Péruviennes* qui ont paru depuis.

Page 2.

1. *Préface* : les libraires de Hollande.

2. Les mots : *c'est-à-dire dans un autre univers* ne sont pas dans la *Préface*.

Page 3.

1. A partir de ces mots, la *Préface* s'écarte beaucoup des *Réflexions* ; en voici le texte :

« On prie de remarquer que ces traits se trouvent toujours liés avec le sentiment de surprise et d'étonnement, jamais avec l'idée d'examen, et encore moins avec celle de critique. En parlant de notre religion, ces Persans ne devoient pas paroître plus instruits que lorsqu'ils parloient des coutumes et des usages ordinaires de la Nation ; et, s'ils trouvent quelquefois nos dogmes singuliers, on avouera que cette singularité est marquée, dans les *Lettres Persanes*, à ce coin qu'elle n'est jamais fondée que sur la parfaite ignorance où ils sont de la chaîne qui lie ces dogmes avec nos autres vérités. Tout l'agrément ne consiste que dans le contraste qu'il y a entre des choses réelles et la manière dont elles sont aperçues.

« De toutes les éditions de ce livre, il n'y a que la première qui soit bonne : elle n'a point éprouvé la témérité des libraires. Elle parut en 1721, imprimée à Cologne, chez Pierre Marteau. Celle que l'on donne aujourd'hui mérite la préférence, parce qu'on y a corrigé, en quelques endroits, le style de la première et quelques fautes qui s'étoient glissées dans l'impression. Ces fautes, dans les éditions suivantes, se sont multipliées sans nombre, parce que cet ouvrage fut abandonné par son auteur dès sa naissance. »

Page 6.

1. *Ennuyé*. Les éditions qui portent la mention : « A Amsterdam, chez Pierre Brunel, 1721 », donnent ici : *ennuyé*.

Page 9.

1. Selon Chardin (T. III, p. 51), on vénère dans la mosquée de Com le tombeau d'une Fathmé, fille de Mousa al Kacim, que Montesquieu semble confondre avec son homonyme, la fille de Mahomet, qualifiée dans certaines prières de « vierge très pure, très juste et immaculée, glorieuse Fathmé, fille de Mohammed l'Élu, femme d'Ali le bien-aimé, mère des douze vrais Vicaires de Dieu d'illustre naissance ». (*Ib.*, p. 53.)

2. Sur les goûts sédentaires des Persans, cf. Chardin, T. IV, pp. 115 s. q.q.

Page 11.

1. *Boêtes*. Sur cette coutume, cf. Chardin, T. II, p. 267 ; Herbert, *Relation du Voyage de Perse et des Indes Orientales*, Paris, 1673, pp. 366 et 390.

Page 14.

1. Sur ces mœurs des femmes de harem, cf. Chardin, T. VI, pp. 232-233.

Page 15.

1. Allusion au schisme entre les *Sunnites*, auxquels se rattachent les Turcs, et les *Chiïtes*, représentés surtout par les Persans. On sait que ces derniers, rejetant l'autorité d'Aboubekr, tiennent Ali, gendre du Prophète, pour son premier successeur légitime.

Page 17.

1. *Permisc*. Les femmes persanes sont beaucoup plus étroitement gardées que les femmes turques et les femmes indiennes. (M). — Cela est dit formellement par Chardin (T. VI, p. 219).

Page 22.

1. *Redoutable*. Sur les prétendus amours des eunuques, cf. Chardin, T. VI, p. 231, et Rycaut, p. 369.

Page 23.

1. *Revers*, d'après Littré, signifie : *coup de revers*, coup donné de gauche à droite. Au figuré, *donner des revers* signifie : faire manquer quelque chose, châtier quelqu'un.

Page 26.

1. *Mollaks*. Prêtres ou docteurs musulmans.

2. Texte de B, à la place du premier alinéa : « Tu me demandes si les hommes sont heureux par les plaisirs et les satisfactions des sens, ou par la pratique de la vertu. Tu veux que je t'explique ce que tu m'as ouï dire quelquefois, que les hommes sont nés pour être vertueux, et que la justice est une qualité qui leur est aussi propre que l'existence.

« Si tu consultois les mollaks, ils t'accableroient de passages du saint Alcoran, sans faire attention que tu ne leur parles pas comme vrai Croyant, mais comme homme, comme citoyen et comme père de famille. »

C'est la substance de la lettre X, qui manque dans B.

3. *Troglodyte*. Nom d'un peuple fabuleux, que les anciens historiens plaçaient en Libye. Voir notamment Hérodote, IV, 183, et Pomponius Mela, I.

Page 37.

1. Voir, dans l'appendice, la suite que Montesquieu songea à donner à l'histoire des Troglodytes.

Page 39.

1. *Trois tombeaux*. Les trois tombeaux qui se trouvent dans la mosquée de Com sont ceux de Fathmé, et des rois Séfi I^{er} et Abas II (Chardin, T. III, p. 46). D'après Chardin (*ib.*, p. 77), il y a trois gardiens, un pour chaque tombeau ; ce sont tous trois de grands seigneurs.

2. *Zufagar*. Épée que Mahomet avait donnée à son gendre Ali. Le nom s'en trouve dans Rycaut, l. II, ch. X, p. 298.

3. Il n'y a que douze imans, ou successeurs légitimes du prophète, selon les Persans.

Treizième Iman est donc ici une hyperbole honorifique.

Page 40.

1. Cf. Coran, II, 183 : « Buvez et mangez jusqu'à ce que vous distinguiez le filet blanc et le filet noir par la lumière de l'Aurore. » (Trad. du Ryer, p. 22.)

Page 41.

1. Sur les scrupules de pureté chez les Persans, cf. Chardin, T. VII, pp. 105 s.q.q.

Page 42.

1. *Immaums*. Ce mot est plus en usage chez les Turcs que chez les Persans. (M). — Le mot *immaum* est le même que celui d'*iman*. Dans son sens étendu, le terme désigne, non plus un chef religieux, successeur du Prophète, mais tout prêtre qui officie dans une mosquée.

Page 43.

1. *Ibesalon*. Tradition mahométane. (M). — M. Barckhausen a trouvé cette tradition rapportée dans le *Voyage d'Adam Olearius en Moscovie, Tartarie et Perse*, traduit par A. de Wicquefort, Paris, 1659, T. I, pp. 548 sq.q.

Page 45.

1. Rycaut insiste volontiers sur le despotisme du gouvernement turc, et ses conséquences néfastes. (Voir notamment l. I, ch. 15 et 17.) Il explique l'abandon des terres par l'incertitude du droit de propriété (ch. 17, pp. 196 sq.q.).

2. Ce sont apparemment les chevaliers de Malte. (M). — Sur la faiblesse maritime des Turcs, cf. Rycaut, l. III, ch. 12, pp. 491-498.

Page 46.

1. Chardin (T. VI, p. 231) dit en effet que les eunuques blancs gardent le dehors du sérail, mais n'ont pas accès auprès des femmes. Au reste, ils sont réservés pour le service du roi et des grands seigneurs qu'il veut honorer.

Page 52.

1. *Qu'un voile*. Les Persanes en ont quatre. (M).

Page 54.

1. *Convaincus*. Allusion à l'usage du papier monnaie, et aux variations des monnaies, très fréquentes depuis 1689. « À partir de 1709, les monnaies changeaient de valeur si fréquemment

qu'on ne pouvait en savoir le cours exact qu'à grand peine. » (Dom Leclercq, *Histoire de la Régence*, T. I, p. 198).

2. Allusion à la cure des écrouelles, que les rois de France guérissaient, croyait-on, après leur sacre, par l'imposition des mains. — L'étonnement de Rica se comprend mal, car les rois de Perse passaient, eux aussi, pour opérer des guérisons miraculeuses (Chardin, T. VI, p. 14).

3. Les mots : *que trois ne sont qu'un* manquent dans B.

Page 55.

1. La constitution, ou bulle *Unigenitus*, par laquelle le pape Clément XI condamnait les *Réflexions* du P. Quesnel, entachées de jansénisme. On a fait remarquer que cette bulle a été promulguée le 8 septembre 1713, tandis que la lettre de Rica est datée de 1712. Simple inadvertance de Montesquieu.

2. *Paradis*. Ce point est contestable : voir la lettre 141.

Page 56.

1. *Un seul*. Les « ennemis invisibles » de Louis XIV sont les Jansénistes, et ses « dervis » les Jésuites.

Page 58.

1. *Vûe*. Habitude attestée par Chardin, T. II, pp. 220-221.

2. *Vertu*. Chardin parle avec force détails de ces longues résistances (T. II, pp. 268-269). Il cite l'exemple de la fille d'Abas le Grand qui « fut longtemps sans vouloir regarder son mari en face », et s'arma d'un poignard. Mais les princesses royales sont, dit-il, particulièrement farouches. Montesquieu s'inspire donc d'un cas extrême.

Page 61.

1. *Soleil*. Ispahan. (M).

Page 63.

1. *Béquilles*. Leurs cannes.

Page 65.

1. *D'Irimette et de Géorgie*. États caucasiens, tributaires tour à tour des Turcs et des Persans. Chardin écrit : Imirette.

2. *L'Espion Turc* parle aussi du Pape, et plus durement que le voyageur persan. Il accuse à diverses reprises les Pontifes romains d'orgueil et d'ambition (T. II, lettre 28 ; IV, 13 ; V, 82).

Page 66.

1. *Distinction*. Terme de dialectique : explication des sens divers d'une proposition, faite en vue d'échapper à une difficulté. Pascal, dans ses *Provinciales*, flétrit l'abus des *distinctions*.

Page 67.

1. *Rubans*. Un scapulaire.

2. *Galice*. Au pèlerinage célèbre de Saint-Jacques-de-Compostelle.

3. *Profit*. Contre l'Inquisition, cf. l'*Espion turc*, T. II, lettre 73 : « La première chose que font les saints inquisiteurs est de faire une exacte et dévote recherche des biens du prisonnier. S'ils trouvent qu'il soit riche, il n'en faut pas davantage pour le rendre criminel : et les bons Pères prennent pieusement le soin de disposer de ce qu'il a. » (p. 233).

4. *Inconnus*. Les Persans sont les plus tolérans de tous les Mahométans. (M). — Cf. Chardin, T. IV, p. 101.

Page 68.

1. *Extravagance*. L'*Espion turc* se plaint, lui aussi, de cette curiosité gênante (T. I, lettre 71, pp. 250 sq.).

Page 70.

1. *Pauvrement*. L'Hospice des Quinze-Vingts, fondé par saint Louis, vers 1254, pour trois-cents chevaliers rendus aveugles par les Sarrasins.

Page 71.

1. *M'embarrasseront*. Comparer la *Lettre d'un Sicilien*, sur les aveugles de Paris : « Je n'ai jamais vû un si grand nombre d'aveugles ; ils vont par toute la ville, sans guide, et marchent plusieurs ensemble parmi une infinité de charrettes, de carosses et de chevaux, avec la même seureté que s'ils avoient des yeux à leurs pieds. Ils demeurent tous ensemble dans une maison, appelée l'Hôpital des Quinze-Vingts ; où ils sont nourris des aumônes du peuple » (p. 14).

2. Cf. La *Lettre d'un Sicilien* : « Le vin est d'un prix médiocre quand il est aux portes de la ville, mais d'abord qu'il est entré, il se change en or potable » (p. 29).

Page 72.

1. Sur l'intempérance des rois de Perse, cf. Chardin, T. VI, p. 18.

2. Chardin signale notamment l'euphorie artificielle produite par l'infusion de pavot (T. IV, pp. 203 sq.q.).

Page 74.

1. Sur la gravité ordinaire des Persans, cf. Chardin, T. IV, p. III.

Page 75.

1. *Enfer*. Montesquieu retourne ici contre les Turcs ce que le mufti Esad effendi, au rapport de Rycaut, dit aux Persans : « J'espère... de la majesté divine, qu'au jour du Jugement elle vous fera servir d'ânes aux Juifs et que cette misérable nation, qui est le mépris du monde, vous montera et vous mènera au trot en enfer » (l. II, ch. 10, p. 300).

Page 76.

1. On sent que c'est là une façon de recommander la tolérance aux chrétiens eux-mêmes. Un des premiers essais de Montesquieu, dit d'Alembert, « étoit un Ouvrage en forme de lettres, dont le but étoit de prouver que l'idolâtrie de la plupart des Païens ne paroissoit pas mériter une damnation éternelle ». (*Éloge de Montesquieu*.)

2. *L'Espion Turc*, lui aussi, fait volontiers ressortir les ressemblances entre la religion chrétienne et le mahométisme (T. II, L. 1 ; T. IV, L. 24).

3. *Polygamie triomphante*. Publié à Amsterdam en 1682 par le luthérien Jean Lyser.

4. Selon tous les auteurs, les musulmans ne sont astreints qu'à prier cinq fois le jour.

Page 77.

1. D'après Chardin (T. VII, pp. 269-271), il n'y a pas, à proprement parler, d'intercesseurs dans la religion mahométane ; l'invocation des saints de la part du fidèle est seulement une bonne œuvre, dont Dieu tiendra compte.

2. Le café Procope, fréquenté par les gens de lettres.

Page 78.

1. *Sa mort*. Homère, à qui La Motte reprochait de manquer de politesse, et qui fut très vivement défendu par Mme Dacier. Mais c'est surtout en 1714 que la querelle s'échauffa ; la lettre d'Usbek est datée de 1713.

2. *Barbare*. Le latin scolastique.

Page 79.

1. *Dispute*. Les prêtres irlandais, réfugiés en France pour fuir les persécutions anglaises.

2. On ne voit pas que Louis XIV ait jamais eu, en fait, de ministre de dix-huit ans, mais un fils de Louvois, Barbezieux, fut secrétaire d'État, en 1691, à l'âge de vingt-trois ans, et il avait été nommé en titre dès 1685.

3. *Quatre-vingts*. Mme de Maintenon, née en 1635. Usbek, écrivant en 1713, ne la vieillit que de deux ans.

Page 80.

1. Voir le jugement sévère de Montesquieu sur Louis XIV dans les *Pensées et Fragments*, T. I, pp. 368-374.

Page 82.

1. Sur le caractère accommodant des maris parisiens, cf. la *Lettre d'un Sicilien*, pp. 23, 43 et 46.

Page 83.

1. *Elles*. Citation littérale du Coran, II, 228 (Trad. Du Ryer, p. 27).

2. *Hagi*. Hagi est un homme qui a fait le pèlerinage de la Mecque. (M).

Page 84.

1. *Isben Aben*. Nous n'avons pas réussi à trouver trace d'historien arabe de ce nom.

Page 85.

1. Les légendes auxquelles fait allusion cette lettre sont rapportées, en termes assez analogues, par le P. Michel Nau (*L'État présent de la religion mahométane*, Paris, 1684, T. I, ch. 1, pp. 12-14).

Page 86.

1. Cette coutume du Mogol est rapportée par Tavernier, T. II, l. 11, ch. 8, p. 239.

Page 90.

1. Cf. Mme d'Aulnoy, *Relation du Voyage d'Espagne*, La Haye, 1715, T. II, p. 154 : « Il y a quelque tems qu'une Espagnole, nouvellement arrivée de Naples, fit prier le Roi qu'elle le pût voir ; et quand elle l'eut assez regardé, transportée

de son zèle, elle lui dit en joignant les mains : Je prie Dieu, Sire, qu'il vous fasse la grâce de devenir un jour vice-roi de Naples. »

2. *La Terre*. Quinte-Curce l'a dit d'Alexandre (l. X, ch. 5).

Page 92.

1. Nous ne connaissons pas d'autre exemple du mot *déplacer* dans le sens de *verser de l'argent*.

2. Cf. la *Lettre d'un Sicilien*, p. 44 : « J'ai ouï dire que les alchimistes sont ici en aussi grand nombre que les cuisiniers. » On sait que le Régent lui-même s'était occupé d'alchimie.

3. Nicolas Flamel (1330-1448) passa pour avoir trouvé la pierre philosophale.

4. Raymond Lulle (1235-1315), moine franciscain des Baléares, s'occupa de théologie et de sciences occultes.

Page 94.

1. Un Juif. (M).

2. Un Turc. (M).

3. Un Arménien. (M). — Nous n'avons vu chez aucun auteur que la religion des Arméniens leur interdît la consommation des animaux terrestres.

Page 95.

1. Même ainsi, l'indulgence du brahmane paraît étrange, le brahmanisme interdisant, en règle générale, de manger la chair des animaux.

2. Cf. Tavernier, T. II, l. 3, ch. 5. Les Indiens « abhorrent de tuer quelque animal que ce soit, de peur d'être coupables de la mort de quelqu'un de leurs parens ou amis qui fait pénitence dans l'un de ces corps » (p. 380).

Page 96.

1. Cf. Chardin, T. VI, pp. 238 sq. Quand les femmes du roi ou d'un grand personnage sortent, elles sont escortées d'eunuques et de cavaliers qui crient *courouc* (défense), pour faire écarter les passants. La désobéissance peut entraîner la mort.

Page 99.

2. Un fermier d'impôts.

Page 103.

1. Voir le portrait d'un homme à bonnes fortunes, dans Du Fresny, *XI^e Amusement*, pp. 228-238.

Page 108.

1. *Mille*. A.B.C. : deux mille.
2. *Battues*. Ces mœurs sont changées. (M). — Cette note n'est pas dans A.B.C. — Sur les réformes opérées par Pierre le Grand dans le régime matrimonial, cf. Perry, *l'État présent de la Grande Russie*, La Haye, 1717, pp. 191-193.
3. *Impardonnable*. Cf. *l'Espion Turc*, T. III, l. 1, p. 5 : « Je connois un gentilhomme... qui a demeuré quelques années à Moscou. Il dit que les femmes Russiennes ne se croient pas aimées de leurs maris, à moins qu'ils ne les battent tous les jours. Elles regardent cette correction comme une marque de l'estime et de l'affection que leurs époux ont pour elles. Si ces femmes simples sont fâchées ou chagrines, il n'y a point d'autre moyen de les mettre de bonne humeur que de les bâtonner... »

Page 110.

1. *Voyager*. Cf. Perry : « Autrefois... il étoit défendu sous peine de mort à tout Moscovite de sortir du pays, sans une permission spéciale du Patriarche. » (p. 146.)
2. *Barbe*. Pierre le Grand ordonna la suppression des barbes. (Cf. Perry, pp. 187-188). *L'Esprit des lois* (l. 19, ch. 14) qualifie cette mesure de tyrannique.
3. *Ignorance*. Cf. Perry, p. 200.

Page 117.

1. *Plénier*. Complet, entier.

Page 118.

1. Cf. la *Lettre d'un Sicilien*, p. 23 : « On ne voit presque jamais ici de jaloux, rarement un homme qui se croie malheureux pour l'infidélité de sa femme. »

Page 119.

1. Bagdad fut pris par les Turcs en 1638 ; Candahar, par les Persans en 1649.

Page 120.

1. *Europe*. Le Siamois de Du Fresny n'en est pas moins frappé (*X^e Amusement*). Le seul fragment d'une *Lettre siamoise* inséré dans les *Amusements* est la description d'une partie de lansquenet, que le voyageur prend pour une cérémonie religieuse (pp. 152-157).

Page 121.

1. *Hazard*. Cf. Chardin, T. IV, p. 136.

Page 125.

1. *Enchanteresse*. Le mot est pris dans son sens premier et fort : qui opère des charmes magiques.

Page 129.

1. Voir, dans *L'Esprit des lois*, l. 25, ch. 13, la *Très-humble Remontrance aux Inquisiteurs d'Espagne et de Portugal*.

Page 131.

1. Palafox rapporte que Xun-Chi, premier empereur tartare de la Chine au XVII^e siècle, ayant ordonné à ses nouveaux sujets de se couper les cheveux, plusieurs d'entre eux préférèrent mourir. (*Histoire de la conquête de la Chine par les Tartares*, Paris, 1670, ch. 4, p. 74.) Mais il n'est pas question d'une révolte générale à ce propos.

2. Massacre de Thessalonique, en 390.

3. Saint Ambroise, évêque de Milan.

4. L'abbé Gaultier répondra à Montesquieu : « Il importoit à la Religion de donner une haute idée du Sacerdoce, et d'apprendre aux Empereurs mêmes à ne pas confondre la Puissance spirituelle avec la Puissance temporelle. » (*Lettres Persanes convaincues d'impiété*, 1751, p. 102).

5. Cf. Chardin, T. II, p. 271 : « On ne tient les filles enfermées, même celles des Grands Seigneurs, qu'après qu'elles ont passé sept ou huit ans ».

Page 136.

1. *Patrie*. Selon Chardin, les eunuques noirs, en général, ne sont pas des nègres d'Afrique, mais des hommes foncés de la côte du Malabar (T. VI, pp. 231-246).

Page 142.

1. *Vie*. Cf. *Pensées et Fragments*, T. I, p. 9 : « Quand j'ai voyagé dans les pays étrangers, je m'y suis attaché comme au mien propre. »

2. Les Guebres, ou Gaures, sont les descendants des anciens Perses, restés fidèles à la religion de Zoroastre. Chardin en parle assez longuement, comme d'un peuple paisible et laborieux, mais ignorant et grossier (T. IX, pp. 132-151). Montesquieu les idéalise dans cette lettre.

Page 143.

1. Selon Hérodote (III, 31), Cambyse, désirant épouser une de ses sœurs, fit déclarer ce genre d'union légitime chez les Perses. Ni les récits de Chardin, Herbert et Tavernier, ni le livre de Lord sur les Guebres et les Banians, ne montrent cet usage parmi les Guebres.

Page 144.

1. *Le beiram*. Le harem.

Page 148.

1. D'après Chardin, il est difficile de distinguer nettement si les Guebres sont idolâtres ou non : « Ils tiennent ou font semblant de tenir, qu'il y a un Être suprême qui est au-dessus des *Principes* et des *Causes*.... Cependant ils attribuent tant de pouvoir aux *Principes*, qu'ils semblent ne laisser rien faire à ce *Souverain* ; ce qui me fait penser qu'ils n'en confessent un que par bienséance, et pour ne se pas faire abhorrer des Mahométans... Ils tiennent que les *Corps Célestes* sont des *Êtres* animés par des *Intelligences*, qui se mêlent de la conduite des hommes. » (T. IX, pp. 139-140 ; cf. aussi p. 141.) Tavernier (T. I, l. 4, ch. 8), dit que les Guebres ne sont pas idolâtres.

2. Balk est l'ancienne Bactres, ville sainte du Zoroastrisme.

Page 149.

1. A.B.C. : Il falloit que nous fissions tout, elle et moi (au lieu de la phrase : Je n'avois que ma sœur, etc.).

Page 151.

1. Gustaspe, ou Gustaph, roi de Perse qui vivait environ 500 ans avant J.-C. Il fit prévaloir dans ses états la religion de Zoroastre. On l'identifie au Darius Hystaspe des Grecs.

2. Hohoraspe, ou Aurvataspa, roi légendaire, père de Gustaspe.

3. « Un toman vaut quinze écus de notre monnoye » (Chardin, T. II, p. 252).

TABLE DES MATIÈRES

TOME PREMIER

	Pages
INTRODUCTION	VII
Quelques Réflexions sur les <i>Lettres Persanes</i>	1
Préface	5
<i>Lettre 1.</i> Usbek à son ami Rustan, à Ispahan.	9
<i>Lettre 2.</i> Usbek à son Premier Eunuque à son Serrail d'Ispahan	10
<i>Lettre 3.</i> Zachî à Usbek, à Tauris	11
<i>Lettre 4.</i> Zephis à Usbek, à Erzeron.	13
<i>Lettre 5.</i> Rustan à Usbek, à Erzeron.	14
<i>Lettre 6.</i> Usbek à son ami Nessir, à Ispahan	15
<i>Lettre 7.</i> Fatmé à Usbek, à Erzeron	16
<i>Lettre 8.</i> Usbek à son ami Rustan, à Ispahan.	19
<i>Lettre 9.</i> Le premier Eunuque à Ibîi, à Erzeron	20
<i>Lettre 10.</i> Mirza à son ami Usbek, à Erzeron.	25
<i>Lettre 11.</i> Usbek à Mirza, à Ispahan	26
<i>Lettre 12.</i> Usbek au même, à Ispahan	30
<i>Lettre 13.</i> Usbek au même	33
<i>Lettre 14.</i> Usbek au même	36
<i>Lettre 15.</i> Le Premier Eunuque noir à Jaron, Eunuque noir, à Erzeron.	38
<i>Lettre 16.</i> Usbek au Mollak Méhémet-Hali, Gardien des Trois Tombeaux à Com	39
<i>Lettre 17.</i> Usbek au même	40
<i>Lettre 18.</i> Méhémet-Hali, Serviteur des Prophètes, à Usbek, à Erzeron.	42

	Pages
<i>Lettre 19.</i> Usbek à son ami Rustan, à Ispahan	44
<i>Lettre 20.</i> Usbek à Zachi, sa femme, au Serrail d'Ispahan.	46
<i>Lettre 21.</i> Usbek au premier Eunuque blanc	49
<i>Lettre 22.</i> Jaron au premier Eunuque au Serrail d'Ispahan.	50
<i>Lettre 23.</i> Usbek à son ami Ibben, à Smirne	51
<i>Lettre 24.</i> Rica à Ibben, à Smirne	52
<i>Lettre 25.</i> Usbek à Ibben, à Smirne	56
<i>Lettre 26.</i> Usbek à Roxane au Serrail d'Ispahan. . . .	57
<i>Lettre 27.</i> Usbek à Nessir, à Ispahan	61
<i>Lettre 28.</i> Rica à ***	62
<i>Lettre 29.</i> Rica à Ibben, à Smirne	65
<i>Lettre 30.</i> Rica au même, à Smirne	68
<i>Lettre 31.</i> Rhedi à Usbek, à Paris	69
<i>Lettre 32.</i> Rica à ***	70
<i>Lettre 33.</i> Usbek à Rhedi, à Venise	71
<i>Lettre 34.</i> Rica à Ibben, à Smirne	73
<i>Lettre 35.</i> Usbek à Gemchid, son cousin, Dervis du Brillant Monastère de Tauris.	75
<i>Lettre 36.</i> Usbek à Rhedi, à Venise	77
<i>Lettre 37.</i> Usbek à Ibben, à Smirne	79
<i>Lettre 38.</i> Rica à Ibben, à Smirne	81
<i>Lettre 39.</i> Hagi Ibbi au Juif Ben Josué, prosélite maho- métan, à Smirne	83
<i>Lettre 40.</i> Usbek à Ibben, à Smirne	85
<i>Lettre 41.</i> Le premier Eunuque noir, à Usbek.	86
<i>Lettre 42.</i> Pharan à Usbek, son souverain seigneur . .	87
<i>Lettre 43.</i> Usbek à Pharan, aux Jardins de Fatmé. . .	89
<i>Lettre 44.</i> Usbek à Rhedi, à Venise	89
<i>Lettre 45.</i> Rica à Usbek, à ***	91
<i>Lettre 46.</i> Usbek à Rhedi, à Venise	93
<i>Lettre 47.</i> Zachi à Usbek, à Paris	95
<i>Lettre 48.</i> Usbek à Rhedi, à Venise	97
<i>Lettre 49.</i> Rica à Usbek, à ***	104

	Pages
<i>Lettre 50.</i> Rica à ***	106
<i>Lettre 51.</i> Nargum, Envoyé de Perse en Moscovie, à Usbek, à Paris	107
<i>Lettre 52.</i> Rica à Usbek, à ***	110
<i>Lettre 53.</i> Zélis à Usbek, à Paris.	113
<i>Lettre 54.</i> Rica à Usbek, à ***	114
<i>Lettre 55.</i> Rica à Ibben, à Smirne	117
<i>Lettre 56.</i> Usbek à Ibben, à Smirne	120
<i>Lettre 57.</i> Usbek à Rhedi, à Venise	121
<i>Lettre 58.</i> Rica à Rhedi, à Venise	124
<i>Lettre 59.</i> Rica à Usbek, à ***	125
<i>Lettre 60.</i> Usbek à Ibben, à Smirne	127
<i>Lettre 61.</i> Usbek à Rhedi, à Venise	129
<i>Lettre 62.</i> Zelis à Usbek, à Paris.	131
<i>Lettre 63.</i> Rica à Usbek, à ***	133
<i>Lettre 64.</i> Le Chef des Eunuques noirs à Usbek, à Paris. .	135
<i>Lettre 65.</i> Usbek à ses femmes, au Serrail d'Ispahan. .	139
<i>Lettre 66.</i> Rica à ***	140
<i>Lettre 67.</i> Ibben à Usbek, à Paris	141
NOTES.	157

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR VÉLIN DES
PAPETERIES DE LA HAYE-DESCARTES,
PAR L'IMPRIMERIE MAULDE ET RENOU,
A PARIS, LE PREMIER SEPTEMBRE, MIL
NEUF CENT VINGT-NEUF,

XAVIER UNIVERSITY



3 1303 00083 2148

844.52

M779c

1929

v.1

Montesquieu

...Lettres persanes

25240

Inf.



Prix: 18 fr.